



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

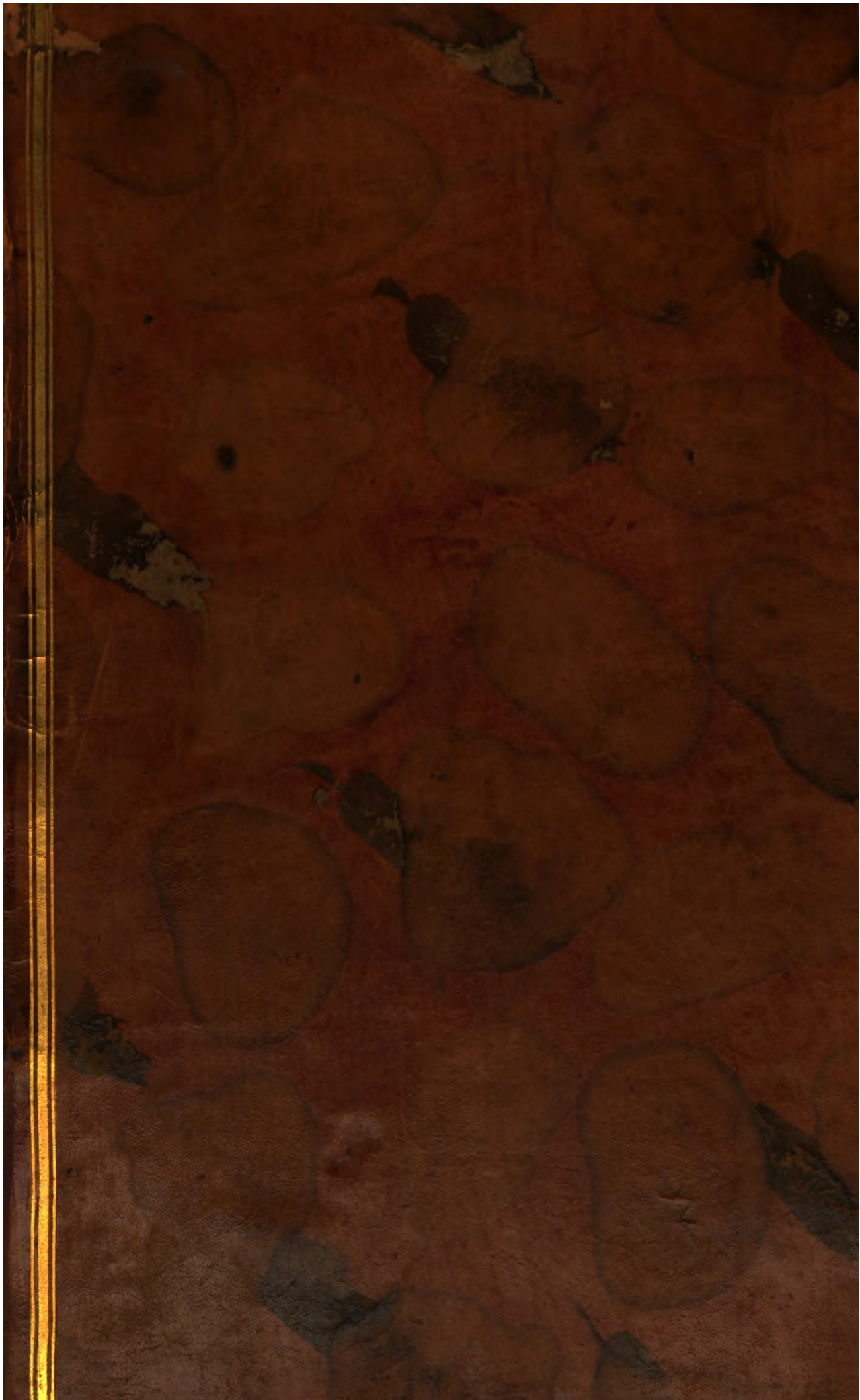
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

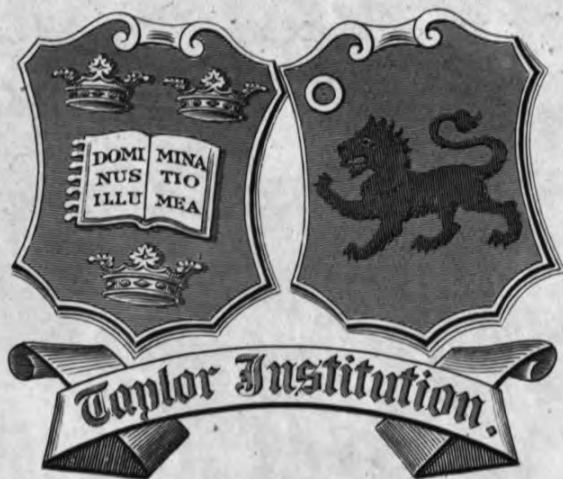
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

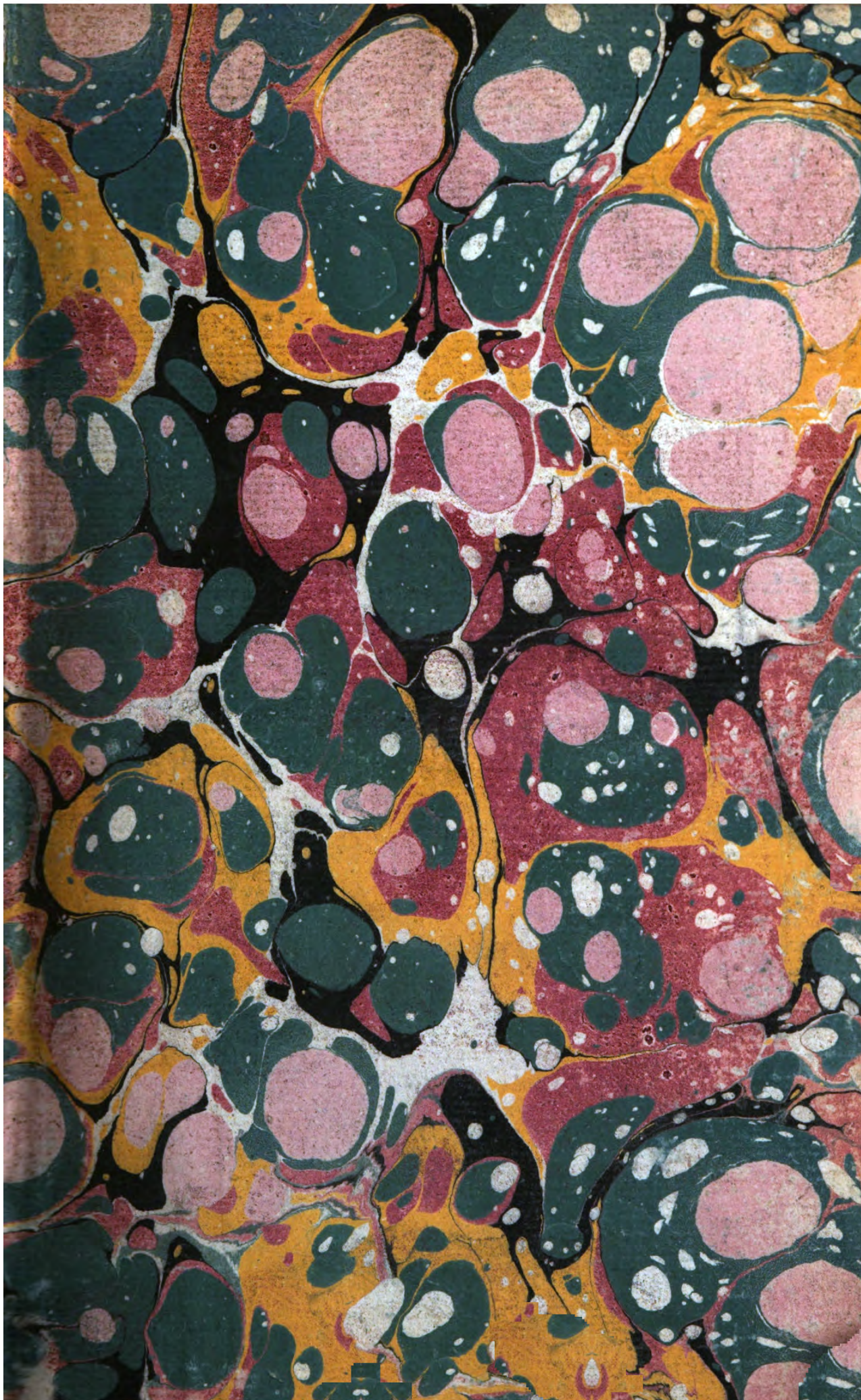


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

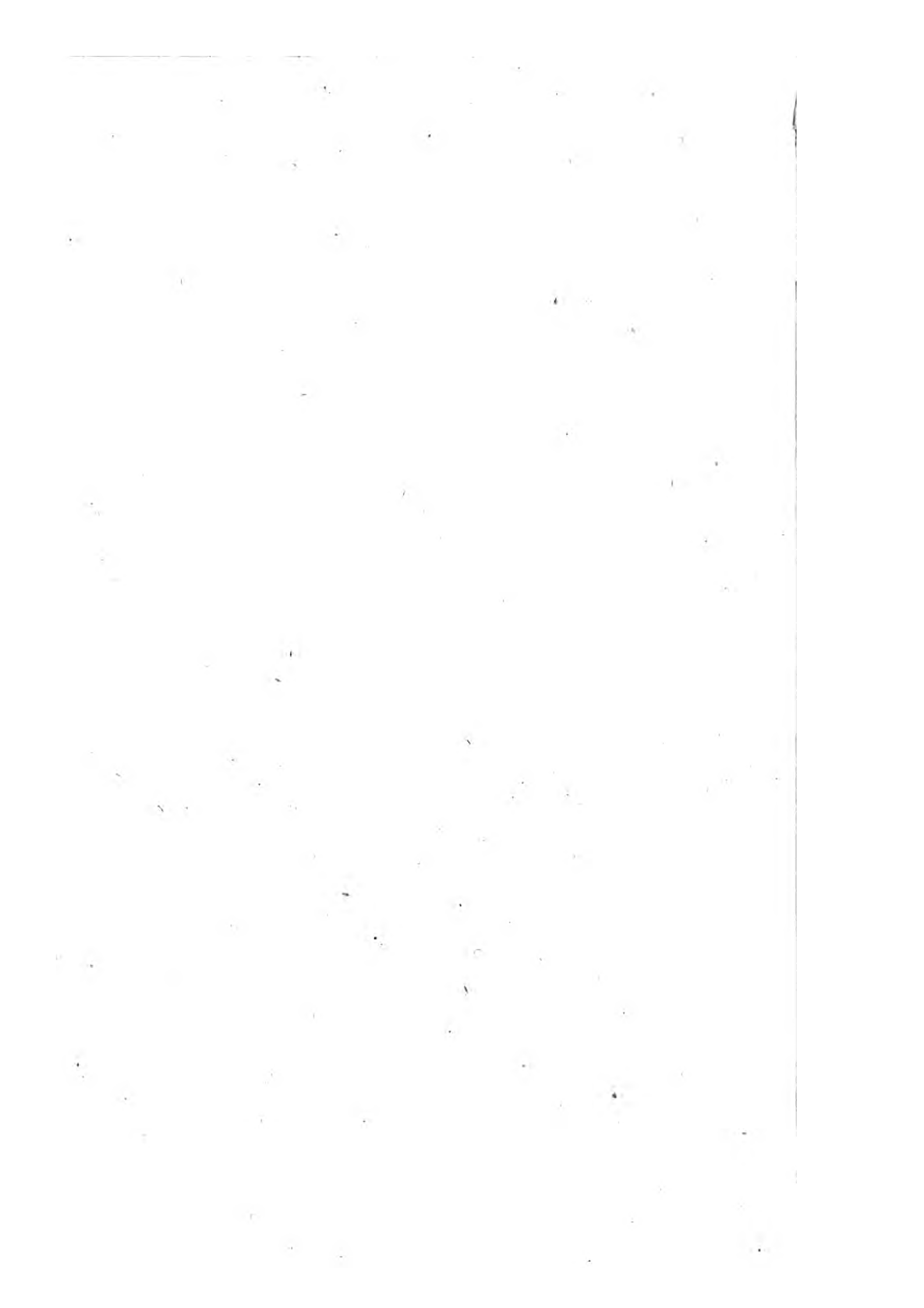


292 c. 24









OEUVRES
DE
FRÉRET.

TOME SECOND.

Ce volume contient :

LETTRES de Thrasibule à Leucippe.

LA Moysade.

EXAMEN critique du nouveau testament,
et le supplément.

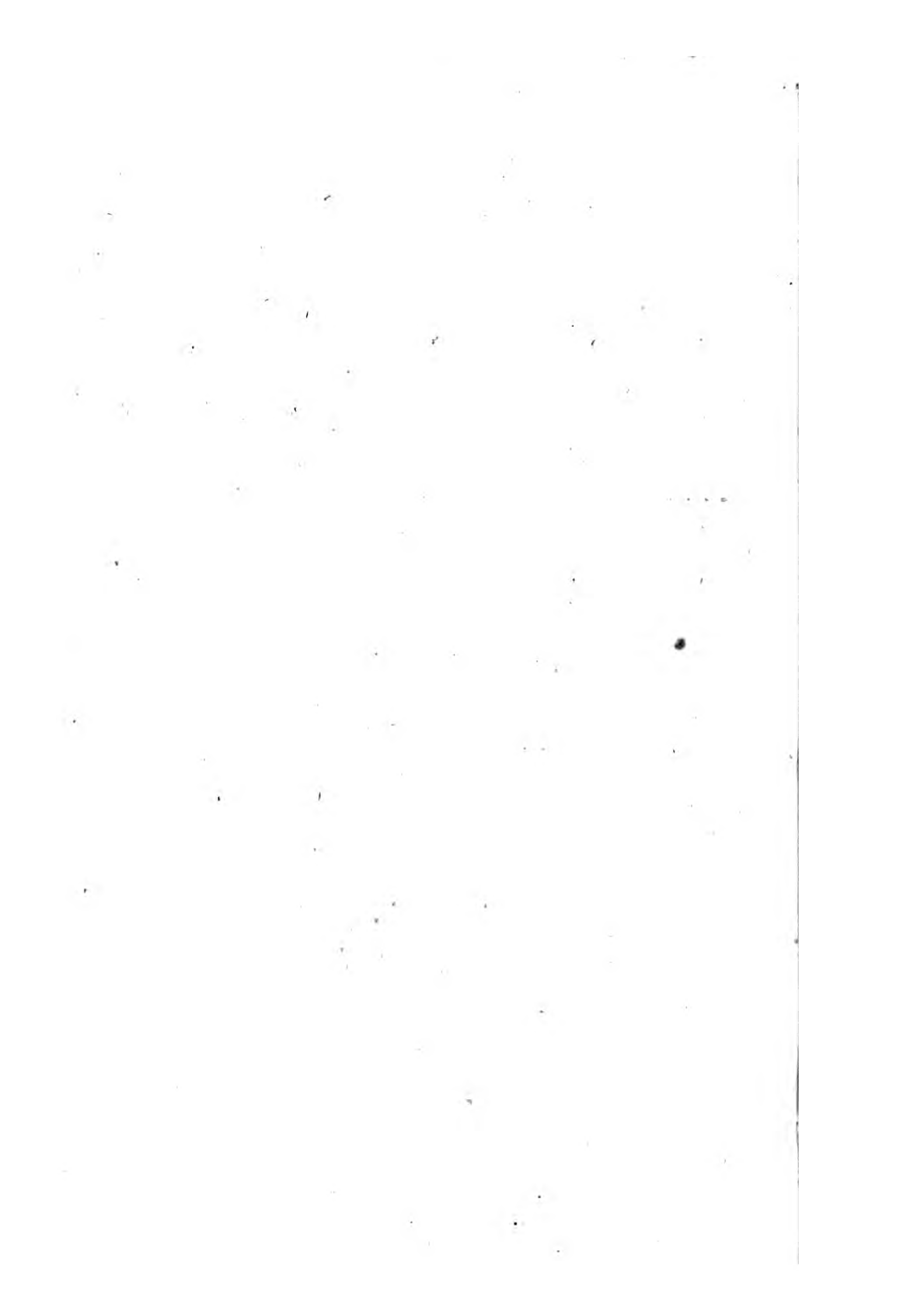
OEUVRES
DE
FRÉRET
TOME SECOND.

. . . . C'est en privant le Clergé de ses biens immenses, conquis sur la crédulité des hommes : c'est en anéantissant sa puissance : c'est en le dépouillant de ses immunités, de ses privilèges chimériques et nuisibles : c'est en forçant ses membres à devenir au moins des citoyens paisibles, que les Princes parviendront, *peut-être quelque jour*, à soulager les peuples, à leur rendre le courage, à faire des sujets plus actifs, plus industrieux, *plus sensés*, &c.
Lettres à Eugénie.

A PARIS,

Chez { JEAN SERVIÈRE,
JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

1792.



L E T T R E
D E T H R A S I B U L E
A L E U C I P P E.

LA dévotion est sans doute , ma chere *Leucippe* , la plus douce et la plus desirable de toutes les passions, lorsqu'elle est sincere et continue ; il est même inutile qu'elle soit éclairée et raisonnable pour nous rendre heureux. La superstition qui ne nous propose que des choses absurdes pour objet de notre respect et de notre amour, peut fournir des plaisirs aussi grands que la piété, fondée sur les idées les plus nobles et les plus sublimes de cette philosophie qui prétend nous découvrir la nature du souverain Être : ce n'est pas la qualité des objets en eux-mêmes qui en fait le prix, c'est l'idée ou l'opinion que nous en avons, et la vivacité des sentimens qu'ils nous inspirent. Un pâtre fortement touché par une maussade paysanne de son hameau, goûtera entre ses bras un plaisir aussi vif, sera aussi parfaitement heureux que l'étoit *Adonis*, comblé des faveurs de la plus belle des déesses. La mesure

de notre amour fait la mesure de nos plaisirs et de notre bonheur.

Aussi je me garderai toujours avec soin de combattre l'opinion d'un homme touché d'une dévotion affectueuse, sincère et continue ; affaiblir sa persuasion, ce seroit détruire sa félicité ; mais celui qui n'a que des accès passagers d'une dévotion intermittente, celui pour lequel la dévotion est une passion triste, qui lui fait envisager la Divinité comme un Être toujours irrité contre les hommes, attaquer sa persuasion, c'est entreprendre de le guérir d'un mal qui empoisonne tous ses plaisirs ; qui aigrit toutes ses peines, et qui change sa vie en un supplice continuel.

Ne vous y trompez pas, ma chère *Leucippe*, il n'y a point au monde de gens plus malheureux que les dévots de cette dernière espèce : semblables à des amans haïs et méprisés, ils n'envisagent la Divinité comme le seul objet qui peut faire leur bonheur, que pour désespérer d'en obtenir jamais la possession. Les dévots, dont j'ai parlé d'abord, sont dans une situation toute opposée ; ce sont des amans tendres, respectueux, passionnés, qui n'ont d'autre inquiétude que

celle de ne pas répondre assez parfaitement à la tendresse que sent pour eux l'objet de leur amour. La Divinité est pour eux une maîtresse tendrement chérie, qui joint à cet empire doux et puissant que l'amour exerce sur nos cœurs, toute l'autorité que s'acquièrent sur notre esprit l'admiration, l'estime et l'amitié.

Leur amour est exempt des craintes et des tourmens cruels de la jalousie; tous les instans de leur vie sont des instans de jouissance dont rien n'affoiblit ni ne partage le sentiment. Les dévots de cette espece ajoutent une ferme croyance à tout ce qu'on leur annonce de la part du souverain Être. Ils obéissent avec transport à ses moindres ordres, goûtent la joie la plus voluptueuse dans les sacrifices qu'ils lui font de leurs passions, de leurs desirs, de leurs opinions, de leur raison même. Plus la victime qu'ils immolent leur étoit chère, plus leur satisfaction est parfaite, parce qu'ils ne voient dans ces sacrifices, que le droit qu'ils acquièrent par eux sur l'objet de leur amour.

Cette peinture de la dévotion continue est, je l'avoue, bien tentante; et si je croyois,

ma chere *Leucippe*, que vous pussiez jamais parvenir à cet heureux état, je serois le premier à vous presser d'entrer dans un sentier qui ne produit que des fleurs sous les pas de ceux qui y sont entraînés par une persuasion vive, sincere et continue ; mais il faut y être entraîné. Le sentiment de la dévotion est une véritable passion, et, vous me l'avez dit vous-même, on n'est point maître de se donner des sentimens et des passions ; notre ame ne peut se procurer cette espece de mouvement qui les forme, il ne peut être excité en elle que par les impressions qui lui viennent du dehors ; et à cet égard, elle n'a d'autre force que celle de sentir ce qui se passe en elle-même, lorsque l'impression qu'elle a reçue commence à se développer.

Je sais que dans la situation où vous vous trouvez, la dévotion vous seroit d'un avantage infini, pour charmer les ennuis inséparables de votre solitude ; mais c'est une passion qui ne vient pas toujours nous saisir lorsque nous l'appellons. N'ayez recours qu'à vous-même et à votre complaisance naturelle, pour adoucir les rigueurs de votre

esclavage : vous êtes née douce , vous savez vous prêter de bonne grace à la contrainte à laquelle vous n'êtes pas en état de résister , et la nature vous a faite telle qu'il faut être pour obtenir , plus parfaitement qu'un autre , la paix et le repos de ceux auxquels le sort vous a assujettie.

Croyez-moi , cette disposition est la plus heureuse de toutes celles que l'on peut apporter en entrant dans le monde que nous habitons ; car ce monde n'est autre chose que l'assemblage d'un nombre infini d'êtres , qui agissent et réagissent sans cesse les uns sur les autres par des desirs et des forces différentes. Cet univers n'auroit pu être tel qu'il est , si ces desirs n'avoient été opposés les uns aux autres ; et comme ces desirs se combattent mutuellement , ils ne peuvent être satisfaits tous en même-tems. Les uns forment des obstacles aux autres , et la victoire est toujours du côté où se trouve le plus grand degré de force.

Le plaisir est attaché à la satisfaction de ces desirs , et les douleurs à la rencontre de ces obstacles ; et cette douleur est d'autant plus vive , que l'ardeur et la vivacité de ces desirs étoient plus grandes. Heureux ceux

qui, par la disposition naturelle de leur tempérament, desirent la paix et la tranquillité avec plus d'ardeur que tout le reste ! Il ne leur en coûte qu'un peu de complaisance pour l'obtenir de ceux au milieu desquels ils vivent.

Peut-être la souveraine bonté et sagesse du premier Être (sur la nature duquel nos philosophes sont si peu d'accord entr'eux) exigeroient-elles de lui, que le plaisir résultât de toutes les combinaisons que produisent la variété et l'opposition de ces desirs. Mais qui nous a dit qu'il y eût une telle souveraine bonté et sagesse qui existât quelque part hors de cet univers, séparément des êtres particuliers, dont il est l'assemblage ? Qui nous a dit, pour parler plus nettement, qu'il y eût hors de nous une divinité telle que nos poètes nous dépeignent le Destin, ce souverain des dieux et des hommes, douée d'Intelligence et de volonté, et possédant souverainement la bonté, la prudence et toutes les autres qualités qui sont des perfections dans les êtres semblables à nous ?

Prenons garde que l'idée que nous nous en sommes faite, n'ait pas plus de réalité que celle que les ancêtres des Romains,

sous l'empire desquels nous vivons maintenant, avoient de leur république. Ils la concevoient comme je ne sais quel être distingué de tous les citoyens particuliers qui la composoient ; c'est ainsi qu'ils en parloient tous, et c'est en conséquence de cette idée qu'ils exigeoient que chaque citoyen lui sacrifiât ses intérêts, son bonheur et sa vie, quoique le repos et la félicité de cette république ne fussent autre chose que le repos de tous les citoyens particuliers. Il n'y a que trop souvent dans le langage ordinaire des hommes de semblables termes, qui n'excitent dans l'esprit de ceux qui les proferent, qu'une espece de phantôme auxquels ils attribuent une réalité que jamais n'a eue l'image confuse qui les accompagne; les mots de Divinité, de Destinée, de Providence, &c. sont de ce nombre, et de là vient que ceux qui parlent de ces choses, ne sont d'accord entr'eux ni avec eux-mêmes. Ils varient sans cesse, ne conviennent de rien, s'accusent mutuellement d'erreur, et ne font qu'entasser absurdités sur absurdités, lorsqu'ils entreprennent d'éclaircir, ou seulement de développer les idées qu'ils prétendent avoir. Si nous étions accoutumés dès l'enfance à trem-

bler au seul nom du phantôme de la Divinité, nous ne pourrions nous empêcher de les regarder comme des hommes livrés à un véritable délire ; car c'est un délire de prendre ses propres visions pour des choses réelles et existantes hors de nous-mêmes. Les hommes atteints de cette espèce de délire vont plus loin ; non-seulement ils reglent toute leur conduite sur ces apparences chimériques, mais encore ils veulent forcer les autres hommes à voir ces objets qui n'existent point, et ils les contraignent de se conformer à leur conduite, et de suivre les exemples qu'ils leur donnent. Comme leur délire est contagieux, le nombre des fanatiques est devenu si considérable, que les gens sages sentant l'impossibilité de résister à cette multitude de furieux, ont pris le parti de respecter leur folie et de feindre souvent d'être atteints du même mal, lorsqu'ils n'avoient que cette voie d'assurer leur tranquillité.

Le fanatisme dont je vous parle devient encore plus dangereux, lorsqu'il saisit ces hommes durs, hautains, impérieux, insociables, qui ne regardant qu'eux-mêmes et leur propre satisfaction, n'ont jamais goûté le sentiment voluptueux que les âmes bien

nées éprouvent en faisant le bonheur de la société, dans laquelle elles se trouvent. Ce fanatisme éteint toutes les passions douces et naturelles; il fortifie celles qui sont contraires à la nature et à l'humanité; l'on peut dire et assurer qu'il est la source la plus abondante des maux qui affligent l'espece humaine. Malheur à ceux qui se trouvent liés avec de tels hommes, lorsque la fuite leur est interdite! Il n'y a qu'un seul parti à prendre, c'est celui de la complaisance, et heureusement elle vous coûte moins qu'à un autre.

Cette complaisance ne doit pourtant pas aller, ma chere *Leucippe*, jusqu'à vous laisser empoisonner par la contagion de ce mal; dissimulez, renfermez vos sentimens au-dedans de vous; feignez même, s'il le faut, pour obtenir la paix; mais craignez de vous laisser entamer sur le chapitre du phantôme; il n'y va pas moins que du repos et du bonheur de toute votre vie, la moindre foiblesse vous réduiroit dans le plus déplorable de tous les états.

Croyez-moi, vous êtes née d'un caractere d'esprit trop juste, trop pénétrant et trop étendu pour que vous puissiez vous liyrer

sans retour au délire de la dévotion. Vous ne serez jamais persuadée par une pleine et entière conviction d'esprit ; les absurdités dont fourmille tout système religieux, quel qu'il soit, révolteront toujours votre raison malgré tous les efforts que vous pourrez faire pour la soumettre. Vous n'aurez pas plutôt donné entrée dans votre esprit à ces phantômes religieux, que la mélancolie de votre tempérament, jointe à la délicatesse et à l'inquiétude naturelle de votre cœur, ennemi de son propre repos, vous fourniront sans cesse mille scrupules de toute espèce, et s'empareront de votre ame ; vous en serez perpétuellement déchirée, et je craindrois que votre corps sur lequel la situation de votre ame a tant d'empire, n'y succombât à la fin.

De quelques succès que fussent suivis tous les efforts que vous pourriez faire pour exciter en vous cet heureux délire, dont j'ai fait plus haut la peinture, vous ne parviendriez jamais qu'à une dévotion foible et intermittente ; vous n'auriez jamais que de légers et courts accès, interrompus par des intervalles de raison, ce qui est peut-être la plus douloureuse situation où puisse jamais se

trouver l'esprit humain : le passage continuel d'un de ces états à l'autre forme un tissu de sentimens douloureux que je ne puis comparer qu'à l'état d'un amant trahi et méprisé, qui, dans les instans de sa fureur, rougit de l'amour qu'il a senti pour une maîtresse indigne, qu'il pense n'aimer plus, parce qu'il croit devoir la haïr, et qui dans l'instant suivant, détestant ses premiers sentimens, voudroit en effacer le souvenir avec des flots de son sang, et se sent dévorer par une passion qui ne peut être ni détruite ni satisfaite. Cet état, le plus cruel et le plus amer de tous ceux que l'on peut imaginer, n'est cependant encore qu'un léger crayon de celui auquel se trouve un tempérament mélancolique, livré à la dévotion intermittente.

La persuasion d'un tel homme n'est jamais assez vive pour qu'il ne soit point frappé de l'absurdité de ce qu'il croit; son amour est foible, et pour peu qu'il soit remué par des passions opposées aux loix qu'il regarde comme émanées du souverain Être, s'il tente de les combattre, sa résistance est accompagnée d'un sentiment très-douloureux, parce qu'il n'est que foiblement af-

fecté de la bonté et de la réalité de l'objet auquel il sacrifie ses passions ; c'est un esclave qui obéit par la crainte de déplaire à un tyran capricieux qu'il ne peut aimer , et qu'il n'ose haïr. S'il cede aux passions qui l'entraînent , alors la persuasion , qui étoit trop foible pour le retenir , devient assez forte pour le tourmenter. Son cœur est sans cesse bourrelé et déchiré par le repentir , et par les remords de la foiblesse à laquelle il a succombé. S'il est d'un caractere d'esprit délicat , attentif , timide , les manquemens les plus légers lui paroîtront des crimes énormes , et il sera perpétuellement dans les transes mortelles d'un coupable , qui va paroître devant le plus redoutable de tous les juges. Si nous considérons l'état d'un tel homme , lorsque , son délire l'abandonnant , il fait quelques pas pour retourner au bon-sens et à la raison ; il ne fait presque jamais ces pas , que par le secours de quelque passion violente qui l'agite , et lui prête une force étrangere ; et comme cette force lui vient par une espece de fièvre de l'ame , elle l'abandonne bientôt pour le laisser retomber dans un état de désespoir et de regret , tel que celui que nous avons décrit. Dans l'ins-

tant même qu'il est libre du délire de la dévotion , il n'ose jeter les yeux sur sa conduite passée ; il la regarde comme une extravagance et comme une folie , et regrette les sacrifices qu'elle lui a fait faire , au chimérique objet de sa dévotion ; le meilleur parti qu'il puisse prendre alors , c'est de se regarder comme un être digne de mépris et de moquerie ; mais il n'est pas assez heureux pour demeurer dans cet état ; il retombe bientôt dans son premier délire , et sa vie entière n'est qu'un passage continuel de la honte au repentir , et du repentir à la honte. Partagé sans cesse entre deux sentimens opposés et douloureux qui l'agitent tour-à-tour , tantôt il voudroit éteindre une persuasion qui le gêne ; tantôt il voudroit , en l'augmentant , étouffer en lui les mouvemens et les desirs qui y sont opposés. Mais tous ses efforts sont vains ; jamais sa persuasion n'est assez forte , pour qu'il puisse avec plaisir agir en conséquence ; et jamais elle n'est affoiblie , ni assez parfaitement détruite , pour pouvoir se livrer sans remords aux desirs qu'elle condamne : ainsi se passe sa vie entière dans les combats les plus douloureux ; il en sort sans en avoir joui , sou-

vent avant le terme ordinaire, par l'impression qu'ont faites sur ses organes les combats qui les ont détruits, et presque toujours l'esprit toulé et déchiré par les terreurs que lui inspire l'incertitude du sort qui lui est préparé.

Voilà l'état auquel vous réduiroit la dévotion, ma chere *Leucippe*, si jamais vous aviez le malheur d'en être atteinte. Je vous connois mieux que vous ne pensez : j'ai étudié votre tempérament, et je vous tromperois si je vous parlois autrement. Lorsqu'une personne de votre caractere a commencé une fois à secouer le joug des opinions reçues dès l'enfance, elle doit aller en avant sans délibérer tout-à-fait, et regarder toute religion comme une opinion tyrannique, inventée pour dominer les esprits, et à laquelle il faut que les sages se conforment à l'extérieur pour le bien de la paix, sur-tout lorsqu'ils se trouvent liés avec quelqu'un de ces hommes dont on devient l'ennemi lorsqu'on refuse d'être leur esclave. Mais pour ce qui est du cœur et de l'esprit, le même sage doit les conserver libres et indépendans de toute opinion, à laquelle la pure raison ou la loi victorieuse

du plaisir ne nous force point de nous soumettre. Si vous étiez dans une autre situation que celle où vous vous trouvez maintenant, ma chère *Leucippe*, je me contenterois de ces réflexions générales, et de celles qu'elles vous donnent occasion de faire ; mais votre intérêt m'est trop cher, pour ne pas tâcher de vous fournir un préservatif contre les atteintes d'un mal dont je crains la contagion pour vous ; l'esprit humain est naturellement superstitieux, et cette disposition prend encore de nouvelles forces, lorsque, comme vous, on est exposé à l'ennui et à la tristesse d'une solitude désagréable. Elevée au milieu de Rome, vous vous trouvez reléguée à l'extrémité de l'empire, dans un lieu où vous n'avez aucun des amusemens, ni des sociétés que vous fournissoit cette capitale du monde ; et pour comble de disgrâce, tout ce qui vous approche contribue encore à augmenter votre ennui. Comme cette situation vous rend susceptible de la contagion, il faut attaquer le mal dans les formes ; ainsi, je vais commencer par chercher quelles sont les sources de la superstition, et ce que sont en général les religions. Je vous exposerai quels sont les différens,

entre lesquels les hommes se sont partagés à ce sujet, et les motifs de la crédulité sur lesquels ils sont appuyés ; après quoi j'examinerai quelles sont nos connoissances, comment nous distinguons celles qui sont vraies et certaines d'avec les autres, qui sont, ou fausses ou non prouvées ; et enfin, ce que les connoissances certaines nous apprennent de la nature de Dieu et de notre ame, et sur la religion en général.

Les vues et les notions de notre esprit, sont bornées et circonscrites dans des limites infiniment étroites, et il apporte en naissant, une curiosité, une passion de savoir, que rien ne peut satisfaire : on ne se lasse jamais de voir de nouveaux objets, et la vie entière se passe à chercher les moyens de remplir le vuide et l'inquiétude que laissent en nous les connoissances les plus étendues, dès que nous les avons acquises. Nous ne pouvons connoître aucune chose parfaitement, pas même notre propre substance, et cependant nous voulons rendre raison de tout. L'aveu de notre impuissance eût été trop douloureux pour notre orgueil ; pour l'éviter, nous avons pris le parti de nous payer de raisonnemens vagues, et de suppositions obscures

obscurcs et chimériques ; par exemple , lorsqu'il s'est agi de rendre raison de l'arrangement et de la conduite de l'univers , on a imaginé des dieux , c'est-à-dire , des êtres intelligens et très-puissans , placés au-dessus de nous , auxquels on a attribué tous les effets , dont la cause étoit inconnue ; bientôt après on les a regardés comme les auteurs de tous les biens et de tous les maux qui nous arrivent. L'habitude de recevoir ces opinions comme vraies , et la commodité que l'on y trouvoit pour satisfaire à-la-fois la paresse et la curiosité de notre esprit , les a fait regarder comme démontrées , malgré les absurdités dont elles fourmillent ; et cette persuasion est devenue si vive chez quelques nations , que les raisonnemens les plus sensés , et les persécutions les plus violentes , n'ont pu leur ôter la croyance qu'elles donnent à des fables extravagantes. Les Egyptiens croient encore aujourd'hui que le corps d'un animal , qu'un fruit , qu'une plante , souvent destinés par la nature pour servir d'alimens aux hommes , se changent dans la substance de la Divinité même , dont ils prétendent cependant avoir des idées plus hautes et plus sublimes que le reste des

nations. L'opinion de l'existence du pouvoir souverain de ces dieux étant une fois établie, le desir si naturel aux hommes de se rendre heureux, c'est-à-dire, de jouir des biens et des plaisirs, et d'éviter les maux et la douleur, dont on avoit fait ces dieux dispensateurs, les a portés à chercher les moyens de se rendre ces dieux favorables ; on s'en est fait une idée pareille à celle de ce que nous connoissons de plus puissant parmi les hommes ; on les a regardés comme nos rois, nos souverains, on les a traités sur ce pied-là ; on a commencé à leur témoigner sa soumission par des saluts, des adorations et des protestations d'attachement ; on leur a fait des promesses et des vœux, pour les engager à nous faire du bien ; on leur a fait des présens, car les sacrifices de toute espece qu'on leur offre ne sont autre chose. On a essayé de les gagner par des louanges et des flatteries ; on a cru que l'attention à leur rendre ces devoirs étoit un sûr moyen de leur plaire, et que l'on ne pouvoit y manquer sans attirer leur colere contre une négligence qui nous rendroit criminels.

Quelques peu les ne s'en sont point tenus là. Comme les rois qu'ils voyoient étoient

des tyrans cruels et féroces, ils ont cru que ces dieux étoient des êtres aussi méchans qu'eux ; ils ont cru que pour prévenir leur courroux et la haine qu'ils portoient au genre humain, il falloit se faire volontairement une partie des maux que leur colere et leur malignité prenoit plaisir à verser sur les hommes ; que cela seul pourroit les apaiser et nous garantir des effets funestes de cette haine. Cette opinion est la source des jeûnes et des macérations, des flagellations, des incisions et de toutes ces pratiques barbares, par lesquelles tant de nations prétendent honorer la Divinité. Les *brachmanes* de l'*Inde*, les *prêtres* d'*Osiris*, ceux de *Mithra*, d'*Adonis*, d'*Atys*, et ces vagabonds qui promènent par les provinces les simulacres de la déesse de *Syrie* et de celle qui est adorée à *Comanes*, nous fournissent des effets de cette façon de penser.

Il y a même des peuples entiers qui n'ont pas borné là l'idée injuste et barbare qu'ils s'étoient faite de la Divinité. Le sang des victimes ordinaires ne leur a pas paru suffisant pour apaiser ces dieux cruels, et altérés du sang des mortels ; il falloit, selon eux, leur immoler des victimes humaines,

et que leur sang versé sur les autels par la main d'un autre homme , sauvât celui de toute la nation , que les dieux auroient fait couler à grands flots , si l'on n'avoit pris soin de les appaiser par ces exécrables sacrifices. Je n'ai pas besoin de recourir aux fables d'*Iphigénie* et d'*Oreste* pour en trouver des exemples ; à la honte de l'humanité , il n'est presque aucune nation qui n'ait souillé ses autels par un culte impie ; et malgré la lumière de la raison qui éclaire aujourd'hui l'univers , cette fureur subsiste encore de nos jours : les *Celtes* , les *Syriens* , les *Romains* mêmes n'ont pu s'en guérir ; car les misérables esclaves que ces derniers obligent de se dévouer à une mort volontaire , dans les spectacles qui accompagnent les fêtes de leurs Dieux , sont des victimes qu'ils leur immolent.

Mais comme les événemens ne répondoient pas toujours aux desirs de ceux qui avoient offert ces sacrifices , on a cru qu'ils ne leur étoient pas toujours agréables ; le choix des victimes propres à les toucher , est devenu une des principales attentions du culte. On s'est fait un art de conjecturer le succès qui suivroit ces sacrifices , par les

moindres circonstances qui les accompagnoient. Bientôt cet art a passé pour une méthode sûre de découvrir l'avenir, et de-là sont nées toutes les especes différentes de la divination augurale qui, malgré l'expérience que l'on fait tous les jours de sa fausseté, conduit les nations entières dans les occasions les plus importantes. Comme on avoit imaginé un rapport entre les événemens fortuits que le hasard offre à notre vue et les arrêts des destinées, on se persuada aussi que les songes et les images trompeuses qui se présentent à nous dans le sommeil, étoient un tableau où les Dieux nous présentoient l'image de l'avenir qui nous regardoit.

Cette opinion de l'existence et du pouvoir de ces Dieux dispensateurs des biens et des maux, est ce qui a enfanté toutes les différentes religions qui inondent la terre. Comme cette matiere m'a toujours paru d'une importance infinie, puisque c'est d'elle que dépend, à ce que prétend le plus grand nombre des hommes, non-seulement le bonheur et le malheur de cette vie, mais encore celui de l'état où nous entrerons à notre mort, je l'ai examinée avec soin; je n'ai rien négligé de ce qui pouvoit m'en éclaircir et

m'en instruire ; j'ai étudié chacune de ces sectes ; j'ai lu les livres sacrés de celles qui en ont , et j'ai interrogé avec attention les prêtres et les savans des sectes qui n'ont point de semblables livres.

Par cet examen , j'ai appris que les hommes ne suivent , à proprement parler , que deux systèmes sur la nature de la Divinité , qui même ne sont pas fort opposés dans le fond , et qu'ils ne different entr'eux que dans la forme du culte qu'ils croient lui être dû , et sur la nature des pratiques par lesquelles ils espèrent se la rendre favorable. Vous en allez juger , ma chere *Leucippe* , par une exposition très-exacte , quoiqu'assez courte , pour être le résultat d'une étude de plusieurs années.

Le premier système est celui des Égyptiens , des Grecs , et de la plus grande partie des peuples d'Occident. Le second est celui des Caldéens , des Juifs , des Persans et de quelques autres nations Orientales.

Ceux qui ont suivi le premier système , croient que l'univers est gouverné par plusieurs Dieux , ayant chacun une force qui leur est propre , ensorte que quoique subordonnés les uns aux autres , ils sont néan-

moins indépendans l'un de l'autre à certains égards , et dans certaines choses ; de façon qu'ils peuvent s'opposer à l'exécution de leurs volontés mutuelles , et qu'ainsi ils peuvent être divisés , et même en dispute les uns avec les autres : à leur tête est une Divinité , qui , semblable à nos magistrats et à nos rois , maintient le bon ordre parmi eux et les gouverne suivant certaines loix.

Le chef des dieux est plus puissant que chacun des dieux inférieurs , pris en particulier ; mais s'ils étoient tous ligués et réunis contre lui , il ne pourroit leur résister , et son pouvoir céderoit au leur.

Au-dessus de tous ces dieux est le Destin , la Nécessité , la Nature , puissance aveugle qui regle cependant toutes choses , de manière que les dieux mêmes ne font qu'exécuter ses loix et ne sont dans l'univers que comme des magistrats d'une république bien policée , où la raison et la loi gouvernent tout. Mais comme il agit nécessairement sans choix , et même sans connoissance , il est inutile de lui rendre aucun culte.

Ce système est celui qui résulte de toutes les traditions religieuses des Grecs , et des ouvrages de leurs premiers poètes , dans les-

quels ils puisent toute leur théologie ; ce n'est pas qu'ils l'exposent avec clarté , ils n'en ont pas développé les conséquences , et il n'est pas fort ordinaire aux hommes de chercher à mettre de l'ordre et de la netteté dans leurs idées religieuses ; mais c'est ce qui se présente aux esprits attentifs qui les examinent.

Les Égyptiens et les Indiens ajoutent à cette première supposition , que les dieux , tant les supérieurs que les inférieurs , viennent souvent converser avec les hommes ; qu'alors pour se rendre sensibles à eux , ils prennent des corps grossiers semblables à ceux des hommes ou des animaux ; que dans cet état ils sont sujets à toutes les infirmités de la nature qu'ils ont revêtue , et même à la mort , par laquelle ils se dépouillent de ce corps , dans lequel ils étoient enveloppés , pour retourner dans leur état naturel de gloire et de béatitude.

Vous savez quelles sont encore aujourd'hui les opinions des Égyptiens au sujet du bœuf *Apis* , qui n'est , selon eux , que le dieu *Osiris* , qui vient de tems en tems habiter parmi les hommes sous la forme d'un veau , conçu miraculeusement , et connoissable à

certaines marques extérieures dont ses prêtres sont instruits.

Osiris n'est pas la seule divinité Égyptienne qui se soit métamorphosée, tous les autres dieux en ont fait autant autrefois ; c'est pour cela qu'ils sont représentés sous cette figure dans leurs temples, et que certaines especes d'animaux leur sont consacrées ; le bélier à *Hamon*, pere d'*Osiris*, le chien à *Anubis*, &c. : mais il n'y a guere qu'*Osiris* qui ait assez aimé les hommes pour continuer de venir habiter parmi eux, comme il arrive lorsqu'il y paroît un *Apis*. Cette épiphanie ou manifestation, car c'est ainsi qu'ils le nomment, est un sujet de joie pour toute l'Égypte ; mais sa retraite, qui arrive à la mort d'*Apis*, en est un de douleur ; c'est alors un deuil public dans tout le pays : ce deuil dure pour les prêtres d'*Osiris*, jusqu'à l'apparition d'un nouvel *Apis*, avant laquelle il se passe quelquefois plus d'un siecle. *Osiris* étoit, selon eux, un de leurs plus anciens rois, qui n'étoit autre que le dieu devenu homme, et qui régnoit quinze mille ans avant *Amazis*, le dernier roi d'Égypte. Ainsi ils racontent sa naissance, ses aventures et sa mort. Dans les

siècles suivans , la reconnoissance des peuples ou la flatterie des poètes , a fait regarder les princes qui avoient quelque conformité avec *Osiris* ou avec les autres dieux , comme de nouvelles incarnations de ces divinités ; on leur en a donné le nom , et on leur a attribué leurs actions : de-là est venue la confusion qui regne dans leur histoire sacrée , qui n'a été formée que sur la tradition des peuples ; ainsi on y voit plusieurs Mercurés ou *Thouth* , et plusieurs princes dont les aventures se retrouvent dans l'histoire d'*Osiris*. Parmi nos dévots de *Bacchus* , les spirituels , ceux qui ont été adonnés aux mystères les plus cachés , auxquels on ne parvient qu'avec bien des peines , prétendent , sur l'autorité de je ne sais quelle révélation attribuée à *Orphée* , que le fils de *Sémélé* , cet enfant dont elle accoucha au milieu d'un orage , n'étoit autre chose qu'une nouvelle incarnation d'*Osiris* , qui étoit venu prendre un corps humain dans le sein de la fille de *Cadmus* ; c'est pour cela , disent-ils , que les aventures du *Bacchus* Grec ressemblent si fort à celles d'*Osiris* ; c'est par-là qu'il faut expliquer les expéditions de *Bacchus* dans les Indes , ses exploits dans la

guerre des Géans , la mort qu'il reçut par leurs mains , et la vie qui lui fut rendue : quoique certainement , au tems de *Cadmus* , dont nous connoissons l'histoire , il n'y ait eu aucun héros Grec qui ait porté le nom de *Denis* , ni qui ait fait la conquête de l'Orient.

Au reste , la religion égyptienne a souffert de grandes altérations depuis la ruine de leur royaume par les Perses. Autrefois on faisoit un point capital de croire sans examen , de s'interdire tout usage de sa raison ; on appeloit alors profondeur impénétrable et mystere respectable , tout ce qui étoit scandale pour elle. Depuis que les Grecs se sont mêlés avec eux , leurs prêtres ont voulu devenir philosophes , et ceux qui se mêlent de raisonner ont tout tourné en allégories , sans penser qu'elles étoient détruites par les cérémonies qu'ils pratiquent à leurs fêtes.

Les opinions des Indiens ne nous sont plus inconnues : nous avons eu occasion de nous en instruire par le commerce de ces brachmanes qui accompagnoient les ambassadeurs du roi de la *Taprobane* ; vous les avez vus à Rome ; c'est une opinion cons-

tamment reçue parmi eux , que les dieux , et sur-tout celui dont les brachmanes tirent leur nom , sont déjà venus parmi les hommes , et qu'ils y viendront encore pour les instruire et les tirer des erreurs où ils tombent en éteignant la lumière de leur raison. Le dogme de la transmigration des ames est très-ancien chez eux ; plusieurs de leurs coutumes n'ont point d'autre fondement , et ce n'est pas de *Pythagore* qu'ils l'ont reçu ; ce philosophe n'a jamais été chez eux , et leur religion est plus ancienne que lui.

Au reste , ils croient , comme les Égyptiens , que la Divinité , revêtue d'un corps , est assujettie à toutes nos miseres , à nos besoins , à nos maladies et à la mort même : dans leur système les dieux s'étoient dépouillés en prenant une forme visible , de cette toute-puissance qui est l'apanage de la Divinité ; et dans les dangers où ils se sont trouvés , ils ont eu seulement recours à l'adresse et aux moyens humains qui souvent n'ont pas été capables de les en tirer.

Les Grecs avoient déjà des traditions et un culte réglé , dès le tems de leur barbarie ; mais ce culte ne subsiste plus , il a été entièrement altéré par le mélange de la religion

égyptienne. Cette religion s'introduisit dans la Grece par l'établissement des deux colonies d'*Argos* et d'*Athenes*, mais rien ne la répandit tant que les conquêtes de *Sésostris*, qui plusieurs siècles avant la guerre de Troye, porta le culte des dieux Égyptiens dans l'Asie mineure et dans la Thrace, dont il soumit une grande partie.

Orphée, venu de Thrace, l'alla répandre dans la Grece, qu'il parcourut toute par un motif religieux; c'est alors qu'il institua les mysteres de Bacchus à Thebes, et plusieurs autres dont il passe pour fondateur.

Les Grecs encore grossiers ne prirent qu'une partie des dogmes égyptiens, qu'ils ne connoissoient que fort imparfaitement. Ceux que *Sésostris* avoit laissés dans ces pays nouvellement conquis, n'étoient pas, selon les apparences, instruits du fond des dogmes; ils n'en connoissoient que l'extérieur; ainsi il n'est pas surprenant que les histoires auxquelles ils avoient rapport se soient si fort altérées. Cela est arrivé dans des pays plus voisins de l'Égypte, comme la Phrygie et la Syrie, où les mysteres d'*Atys* et d'*Adonis* n'ont conservé qu'une ressemblance imparfaite avec ceux d'*Osiris*, quoiqu'il soit cons-

tant que ces trois divinités sont une seule et même chose.

Les Grecs accommodoient donc les traditions égyptiennes avec celles qu'ils avoient depuis long-tems ; car ils donnerent à leurs divinités les attributs des dieux Égyptiens ; ils ne comprirent pas que ces dieux n'avoient pris des corps que pour un tems dans le système égyptien , et seulement pour se rendre sensibles aux hommes lorsqu'ils vouloient converser parmi eux ; ils ne donnoient même à ces dieux que la seule figure humaine , mais ils crurent qu'elle leur étoit naturelle , et que ces dieux ne pouvoient se dépouiller de ces corps : ils les firent à la vérité diaphanes , brillans , infiniment plus légers et plus robustes que les nôtres , mais cependant sujets à la douleur , à la lassitude , aux besoins du dormir et du manger ; ils étoient immortels , mais non invulnérables , comme vous l'avez vu dans *Homere* , ou *Vénus* blessée par *Diomede* , est pansée par *Machaon* , le médecin des dieux. Après leur avoir donné des corps sujets en partie à nos infirmités , il n'eut pas été raisonnable de leur ôter le besoin que la nature a rendu la source de nos plaisirs les plus vifs. Les dieux

furent donc exposés aux traits de l'amour : non-seulement ils épousoient des déesses desquelles ils eurent des enfans qui peuplerent l'Olympe , mais ils ne dédaignèrent pas de s'embraser pour de simples mortelles ; et les déesses à leur tour abandonnerent la gloire de l'Olympe pour venir chercher les faveurs des hommes ; elles ne croyoient point s'avilir par ce commerce ; les plus farouches succomberent à cette foiblesse , et selon les Arcadiens , le mont Lathmos pourroit rendre compte de ce qui se passoit dans les rendez-vous nocturnes que *Diane* donnoit à *Endymion*. Ces idées étoient autorisées par la pratique introduite dans l'Orient pour favoriser la débauche des prêtres de plusieurs dieux ; on feignoit que le dieu , devenu sensible aux charmes de quelque beauté mortelle , la vouloit honorer de ses faveurs. La religion s'en mêloit , et la plus prude ne pouvoit être cruelle sans sacrilege. Il y avoit certaines déesses qui n'avoient que des prêtresses ; ces prêtresses n'osoient faire l'amour , la sagesse leur étoit ordonnée ; elles se servoient du même artifice , et par-là elles ménageoient leur honneur et leurs plaisirs. Comme il arriva que quelques-uns des enfans

qui nâquirent de ce commerce se rendirent illustres , on en fit des héros , des hommes d'une espece supérieure ; et bientôt après les grands hommes eurent honte de n'avoir qu'une origine ordinaire , ils voulurent sortir des dieux ; l'imposture leur suffit dans des tems simples et grossiers , par l'amour que les hommes avoient alors pour le merveilleux de ce genre. La chose n'a plus été si facile dans la suite. *Alexandre* tenta vainement d'être le fils de Jupiter ; il eut beau vouloir brouiller sa mere *Olimpias* avec *Junon* , en la faisant passer pour la rivale de cette déesse ; il n'est et ne sera jamais regardé que comme le fils de *Philippe*. Les barbares de l'Occident , dont les religions nous sont connues , ne paroissent pas avoir suivi un autre système que celui des Grecs ; si cependant on peut appeller système un amas confus de superstitions grossieres et de traditions contradictoires.

Les Romains , quoique très - policés et ayant égalé dans la science du raisonnement les Grecs qu'ils ont surpassés par l'éclat et l'étendue de leurs conquêtes , n'ont point de système réglé ; la raison en est , que chez eux la religion est une partie du gouvernement

vernement politique. Les magistrats, sont, à proprement parler, les prêtres de la république, et ils n'ont regardé la religion que comme un moyen propre à conduire la populace ; ainsi, ne s'embarrassant point qu'elle se livrât à la superstition la plus grossière, pourvu que l'ordre public ne courût point risque d'être dérangé ni troublé, ils ont admis le culte de toutes les nations qu'ils ont soumises ; et par le mélange de tous ces dogmes différens, la religion ancienne du pays a été comme étouffée. Il y a cependant beaucoup d'apparence, qu'elle avoit un grand rapport à celle des plus anciens Grecs, dont les Romains tirent leur origine, s'en étant séparés avant le tems de *Sésostris*. Au reste, la preuve que les Romains n'ont regardé le culte des dieux, que comme un établissement politique, c'est la liberté que leurs plus grands hommes, revêtus des premières magistratures, se sont donnée impunément de l'attaquer dans des ouvrages publics sous leur nom, et sans que la considération et l'estime où ils étoient, en aient reçu aucune atteinte.

Le grand sytsème, qui est celui des Caldéens, des Juifs, des Persans, et de quelques

autres nations voisines, comme les Thraces, n'admet, à proprement parler, d'autre Divinité que la Cause première et universelle, dont les ordres sont exécutés par les êtres particuliers, qui sont seulement ses instrumens et ses ministres.

Les Juifs ne s'en sont pas encore tenus là, quoiqu'ils fassent quelque mention du système des Divinités subalternes, qu'ils nomment Démons, Intelligences, Génies, et qui sont comme les lieutenans de l'Être suprême, de l'Être par excellence, à qui ils rapportent tout ce qui arrive dans l'univers; et ils croient que l'on ne peut s'adresser à ces génies, ni leur rendre aucun culte, sans déplaire à ce premier Être. Dans leurs livres sacrés, que j'ai lu avec grand soin, parce qu'ils les ont traduits en notre langue, c'est à lui seul que l'on rapporte tous les événemens, sans faire aucune attention aux causes prochaines et sensibles, aux moyens corporels dont il s'est servi : sa nature n'y est point expliquée, on se contente de lui donner un nom, qui, suivant l'interprétation des plus habiles de leurs prêtres, avec lesquels je me suis entretenu, signifie seulement celui qui existe; comme si on avoit

voulu marquer par-là , que ce Dieu est le seul qui existe par lui-même , et que tout le reste de l'univers ne tient l'existence que de lui seul. Aujourd'hui les Juifs sont devenus plus curieux de philosophie qu'ils ne l'étoient autrefois ; mais il paroît que toutes les idées qu'ils ont là-dessus , ils les tiennent des Grecs ou des Caldéens , de qui nous allons parler.

Ces peuples avoient du Dieu suprême , à-peu-près la même idée que les Juifs ; mais , comme il habite , ainsi qu'ils le disent en termes formels , une lumière pure et inaccessible à des êtres aussi grossiers et aussi imparfaits que nous le sommes , il ne nous gouverne pas immédiatement , mais par l'entremise des intelligences et des génies , qui nous conduisent d'une manière , pour l'ordinaire , invisible et insensible. Les plus puissans , et comme les chefs de ces génies , habitent le soleil , la lune , et les autres astres , tandis que la populace des génies subalternes , est attachée aux autres êtres inanimés de la nature , pierres , métaux , plantes , &c. Ces génies supérieurs agissent sur nous et sur toute la nature , par le moyen de la lumière et des influences des

astres , et avec le concours des génies inférieurs , attachés aux êtres particuliers.

C'est sur cette opinion qu'est fondée leur astrologie et leur art de prédire les événemens futurs que doivent produire les aspects ou le concours de ces mêmes astres , et cela en conséquence des règles établies par des observations faites depuis plusieurs myriades d'années , du rapport qui s'est trouvé entre la disposition de ces astres , et les événemens arrivés parmi les hommes.

Mais cette doctrine suppose , que , comme le cours et le mouvement des astres , n'est point arbitraire , puisque le calcul nous met en état de prédire aisément la rencontre de ces astres , les événemens futurs sont nécessaires , et la volonté des intelligences attachées aux astres , ne peut les changer ; la superstition ne trouvoit pas là son compte : les hommes ne se contentent pas d'espérer les biens et de prévoir les maux , ils veulent obtenir les premiers et éviter les seconds ; et cela ne se pouvoit dans la supposition de la nécessité des événemens ; il falloit donc en faire une autre. On se persuada , dans la supposition que les dieux étoient maîtres des événemens , qu'ils pouvoient changer

les règles qu'ils s'étoient imposées , qu'il ne s'agissoit que de se rendre favorables , et de forcer les génies ennemis à se rendre , par l'intercession des génies qui étoient plus puissans. Lorsque l'on désespéra de gagner les génies supérieurs , on tâcha de s'assurer de ceux qui étoient attachés aux plantes et aux pierres , et d'en réunir un grand nombre. On regarda ces génies comme des hommes , et on se conduisit avec eux sur ce pied-là ; on travailla à former en sa faveur , des ligues et des traités parmi ce peuple intellectuel. C'est la magie Caldéenne , elle est , comme vous voyez , différente de celle que l'on connoît parmi les Grecs , et qui n'a pour objet , que l'évocation des mânes , et des phantômes qui habitent les royaumes sombres de Pluton , quoique peut-être il ne fût pas difficile de la rapporter à celle des Caldéens , qui , admettant des esprits malfaisans et cruels parmi ces génies inférieurs , croyoient qu'on ne pouvoit se les rendre favorables , que par des crimes et par des meurtres.

Je n'entre pas dans le détail des moyens qu'on employa ; les plus absurdes ne furent point rejetés. Comme cette opinion n'avoit aucun fondement réel , il ne faut pas s'é-

tonner si l'on y fit entrer toutes les extravagances et les absurdités dont vous voyez qu'elle est remplie ; je vois pourtant que dans le commencement, la médecine, et les effets singuliers des remèdes tirés des plantes, des minéraux, et de certains animaux, furent le motif de la plupart de ces pratiques, à l'imitation desquelles on en institua d'autres qui ne produisoit rien.

Ces deux sectes opposées dans le Caldéisme, ont donc formé ce que nous appelons astrologie et magie. La dernière passa en Egypte. Le pays étant plus fertile et plus varié dans les productions de la nature, donna lieu aux hommes curieux de ces sortes de connoissances, de faire un grand nombre de découvertes singulières ; elles les mirent en état d'opérer des choses extraordinaires, que la populace attribua à l'opération de ces génies, avec lesquels ils feignoient d'avoir commerce par le secours de la magie. On crut que l'observation de l'aspect de certaines étoiles, augmentoit la force des sacrifices, par lesquels on s'imaginait évoquer les intelligences ; et c'est ce que pratiquent aujourd'hui ces superstitieux, qui inondent les provinces sous le nom de Caldéens et de Pythagoriciens.

Les usages de *Médie* et de *Perse* ne sont pas différens des Caldéens , si ce n'est en ce qu'ils admettent nettement deux sortes d'intelligences inférieures , les unes bienfaisantes, et les autres cruelles et malfaisantes ; le nom de la première espece est *Oromazes* , et celui de la seconde est *Arimanes* ; car je ne crois pas qu'on leur doive attribuer l'opinion de ceux qui font de ces deux especes de génies , deux dieux suprêmes et égaux en puissance , sans cesse opposés l'un à l'autre , dont les combats mutuels forment tous les êtres particuliers , lesquels font un mélange de la substance de ces deux premiers principes , et qui , par cette raison , sont composés de lumière et de ténèbres , de matière et d'esprit , de vertus et de vices , de plaisirs et de douleur. Les plus habiles des mages avec lesquels je me suis entretenu , m'ont accusé que cette opinion étoit formellement opposée au sentiment de *Zoroastre* , conservé dans les ouvrages où il ne reconnoît qu'un seul principe supérieur auquel il donne le nom de *Mithra* , qu'ils traduisent , *amour* , *union* , *justice* , termes qui signifient qu'il le concevoit comme un être d'une nature bienfaisante , comme la

cause de toutes les productions , comme celle de l'ordre et de l'arrangement de l'univers , comme le lien qui en unissoit toutes les parties , et qui empêchoit leur dissolution. Le soleil étoit la vivante image de *Mithra*. L'instrument le plus efficace qu'il employa après le soleil , étoit le feu ; et ils prétendent que le respect qu'ils témoignoit à *Mithra* , dont ces deux choses étoient des symboles naturels , avoient donné lieu aux Grecs de supposer qu'ils rendoient à ces deux êtres un culte bien éloigné de leurs principes , qui leur défendent de reconnoître d'autre dieu que *Mithra*. Au reste, ces mages , qui étoient assez instruits de nos opinions, me disoient que l'on ne pouvoit pas leur attribuer le dogme des deux principes égaux , avec plus de fondement que l'on nous attribuoit à tous en général, le sentiment de quelqu'une des sectes de philosophie qui sont reçues parmi nous.

Voilà , ma chère *Leucippe* , toutes les sectes religieuses essentiellement différentes que nous connoissons parmi les hommes ; toutes les autres en sont des modifications , formées le plus souvent par l'assemblage de diverses opinions prises des systèmes op-

posés. Telle est, par exemple, la nouvelle secte formée dans le judaïsme, et qui commence à se répandre dans le monde. Ce sont des gens que l'on nomme chrétiens; ils croient tous en général, comme les Juifs, qu'il n'y a que le seul Être suprême qui gouverne l'univers, et que cet Être a envoyé sur la terre un homme extraordinaire pour instruire le genre humain de ce qu'il falloit observer pour lui être agréable; ils croient aussi que cet homme est venu changer la loi particulière que ce Dieu souverain avoit donnée aux Juifs; mais sur le reste de leurs dogmes, ils ne sont point d'accord entre eux; les uns, et il semble que c'est le plus grand nombre, ont adopté le dogme des Égyptiens et des Indiens, et disent que l'auteur de leur secte n'étoit pas un simple homme, que c'étoit Dieu même, qui avoit pris un corps; et quoiqu'il ait perdu la vie dans les tourmens, ils n'en sont pas plus embarrassés que les Égyptiens le sont de la mort cruelle d'*Osiris*: ils prétendent mettre l'honneur de sa divinité à couvert, par je ne sais quelles merveilles qui l'ont suivi, à ce qu'ils disent, et dont ils prétendent que ses sectateurs sont témoins, quoiqu'ils soient

les seuls qui en parlent. D'un autre côté plusieurs d'entr'eux ont adopté beaucoup de rêveries prises des Caldéens modernes sur la nature et la propriété de ce souverain Être , ainsi que sur les différentes especes d'intelligences ; ils rendent aux génies un culte qui est condamné par les autres , quoiqu'ils conviennent de l'existence de ces démons bien ou malfaisans , qui est établie par les prodiges qu'ils attribuent à l'auteur de leur secte :

Parmi les différentes opinions religieuses que je viens de dire et de décrire, il n'y en a aucune dont le dogme et le culte soient établis sur les lumieres de cette raison précise et universelle qui éclaire également tous les hommes , et qui fait que la distance des tems ou des lieux , et la différence des langues, coutumes et opinions, ne mettent aucune variété entr'eux , telle qu'est celle qui leur découvre les premiers principes de la morale, ou les vérités de la géométrie. Ces opinions sont absurdes , ou sont tout au moins des suppositions gratuites et sans fondement ; elles sont toutes opposées l'une à l'autre dans le détail des conséquences que l'on en tire ; les uns croient que le pre-

mier Être gouverne tout par lui-même et par des volontés particulières, et donne une attention distincte à chaque objet particulier, comme les Juifs et les Chrétiens; les autres, qu'il se repose sur les génies et les intelligences particulières, comme les Caldéens, les Égyptiens et les Grecs; et parmi ceux-là, quelques uns ne le regardent que comme une cause aveugle destituée de connoissance et d'intelligence; tels sont les Égyptiens et les Grecs, qui n'ont jamais adressé des vœux au Destin, ne lui ont jamais bâti des temples, et qui n'ont établi aucun culte en son honneur. Ce qu'ils nomment la Fortune, est une espece de divinité particulière, qu'ils font présider à ces événemens dont on attribue la cause au hasard, parce que l'on n'imagine pas ce qui les a pu produire; cet oubli du destin et de la fortune dans le culte est d'autant plus étonnant, que les hommes en ont sans cesse le nom à la bouche, qu'ils l'invoquent seule, qu'ils lui attribuent les bons succès, qu'ils se prennent à elle des mauvais, et que le portrait injurieux qu'ils en font en la traitant de volage, d'inconstante, d'aveugle, de fantasque, lorsqu'ils déclament contre

elle dans leurs plus grands emportemens, prouve que dans ces instans mêmes ils reconnoissent son existence et son pouvoir. Pour les Caldéens, quoiqu'ils rendent un culte à leur *Bélus*, qui est le maître et le roi des dieux, l'habitude où ils sont de voir des monarques inaccessibles à leurs peuples, et qui se tenant enfermés dans le fond de leurs palais, gouvernent de là leur empire par le moyen de leurs satrapes, les empêche de croire qu'il faille s'adresser à l'Être suprême plutôt qu'aux génies qu'il a établis entre lui et les hommes. Quelques-uns, comme les Caldéens, croient que les dieux inférieurs sont des esprits purs, c'est-à-dire, sans un corps semblable aux nôtres, et qui ne sont susceptibles d'aucunes des passions ni des infirmités auxquelles nous sommes assujettis, et qui ne peuvent devenir malheureux ; d'autres, comme les Égyptiens et les Grecs, pensent que les dieux mêmes les plus puissans se sont revêtus de corps matériels ; quelques-uns croient aussi, comme les Grecs, que ces dieux sont toujours sujets à nos passions, à nos foiblesses, à nos besoins, peuvent être blessés, devenir malheureux et assez malheureux pour desirer la

mort. Les fables de nos poètes, conformes en cela à nos plus anciennes traditions, ne sont remplies que des exemples que j'avance. *Uranus* mutilé par Saturne et dépouillé de sa couronne ; le même Saturne chassé de son trône par son fils Jupiter et chargé de fers ; les amours de *Jupiter*, ses déguisemens honteux pour jouir de ses maîtresses, parmi lesquelles on n'a point honte de placer sa mere et ses filles ; les querelles des dieux , leurs combats , le péril qu'ils coururent lorsqu'ils furent attaqués par les Géans ; et lorsqu'obligés de se déguiser sous la forme de divers animaux , ils échapperent à peine à leur poursuite ; une infinité de faits semblables, sur lesquels je n'ai pas le tems de m'étendre, prouvent ce que nos ancêtres ont pensé des dieux. Les Égyptiens, les Indiens, et les Chrétiens après eux, ont du moins cru que tandis que non-seulement les dieux, mais le souverain Être, la première cause de l'univers, s'étoit revêtu du corps d'un homme ou d'un animal pour venir converser parmi nous, il avoit été exposé à tous les accidens auxquels l'espece dont il avoit pris la figure étoit sujette ; en sorte que de même qu'*Osiris*,

Adonis et *Atys*, avoient souffert une mort cruelle, et que le Dieu des chrétiens avoit péni par un supplice honteux et destiné aux plus vils esclaves, le bœuf *Apis* pouvoit encore tomber sous le couteau du boucher, comme il est arrivé sous *Cambise*, et servir d'aliment aux hommes, comme il arriva sous *Ochus* qui fit servir le bœuf *Apis* sur sa table et qui régala sa cour aux dépens de la substance divine.

Il n'y a pas moins d'opposition dans le culte et dans la pratique qu'il faut observer dans les différentes sectes, pour devenir agréable aux dieux; la plupart égorgent des bêtes pour se rendre la divinité favorable. Juifs, Caldéens, Egyptiens, Indiens, tous croient que la vapeur du sang qu'ils versent, que la fumée et l'odeur des viandes qu'ils brûlent sur les autels, contribuent au bonheur des dieux, et les engagent par reconnaissance à leur accorder les graces qu'ils en veulent obtenir. « Les chrétiens me semblent les plus sages de tous, puisqu'ils n'ont point de sacrifices, et que dans leurs assemblées, ils se contentent de témoigner leur amour et leur reconnaissance au souverain Être par des cantiques, des prieres et des

actions de graces , dont ils accompagnent des repas simples et conformes à la frugalité de leur vie ordinaire. Je me suis instruit de ce qui se passe dans ces assemblées , et je puis assurer que les abominations qu'on leur impute , sont bien éloignées de leur caractère et de leurs mœurs. » Si ces assemblées nocturnes causent quelque désordre , il est infiniment moindre que celui dont tous nos mysteres sont accompagnés , même ceux d'*Eleusis* ; car les mysteres d'*Adonis*, de la déesse de Syrie , d'*Atys*, de *Bacchus* sont si décriés parmi nous , que des gens graves auroient honte d'y être initiés.

Ces sacrifices ne conviennent ni dans le choix des victimes , ni dans la maniere de les immoler , ni dans le lieu où ils se passent , ni dans les jours où ils doivent être faits. Quelques-uns croient que les dieux , ou du moins certains dieux , ne peuvent être satisfaits , si l'on ne dépeuple l'univers , si l'on n'égorge des hommes sur les autels ; il faut être homicide , et quelquefois même parricide , pour leur être agréable ; et ils ne favorisent parmi les Syriens et parmi les Carthaginois , que ceux que les loix punissent dans les sociétés bien réglées. En Syrie

et à Babylone les filles croiroient irriter contr'elles le souverain Être , si elles n'alloient dans le temple de *Vénus* servir aux plaisirs des étrangers que le hasard y conduit ; en sorte que ce qui s'appelle ailleurs débauche et prostitution , est là un acte de piété qui honore la divinité.

A l'égard des autres dieux , ils ont des goûts différens auxquels il se faut assujettir. Celui-ci veut un bœuf d'une telle taille et d'une telle couleur ; un autre veut des moutons ; un autre veut une truie , une chevre ; il y en a même dont le goût bizarre veut se repaître de la fumée d'un animal dont les nations policées n'oseroient faire leur aliment.

Quant aux mœurs que les dieux exigent , il y en a très-peu qui se soucient que l'on observe ou que l'on viole les loix de la morale ; et comment s'en soucieraient-ils ? Parmi les Grecs , par exemple , qui n'ont pas un de leurs dieux , sur-tout des plus puissans , qui ne soit souillé de quelque crime , de quelque vice abominable , ou du moins qui n'ait fait quelque action honteuse et infame ; le meurtre , le vol , la débauche , la prostitution , la colere , la vengeance forment tous
les

les traits de leur histoire , et il n'y a point de république qui voulût avoir des citoyens faits comme eux.

Les Égyptiens , les Juifs et les Chrétiens semblent avoir un peu plus d'égards aux mœurs , et il faut avouer que les préceptes de leur secte les ont eues principalement en vue ; mais les uns et les autres croient que , quoique l'on ne puisse être agréable aux dieux sans la pratique de la vertu , néanmoins cette vertu est inutile et fautive auprès du souverain Être sans la croyance de certains dogmes spéculatifs , souvent très-absurdes et toujours destitués de vérité et d'évidence , et sans l'observation de certaines cérémonies vaines et puériles , et la plupart du tems douloureuses , comme celle de la circoncision , ou du moins fatigantes et contraires à la raison , à la nature et aux besoins de la société ; ensorte que les vertus auxquelles ils donnent le prix , sont celles qui consistent à nous priver du plaisir pour lequel la nature , c'est-à-dire , le souverain Être nous a donné une pente invincible , et à nous en priver sans qu'il en revienne aucun avantage au reste de la société. La tempérance et la sobriété ne suffisent pas , selon eux ,

pour faire un homme vertueux ; il faut s'abstenir de presque tous les alimens, jeûner, souffrir volontairement la faim et la soif, ne boire et ne manger qu'autant qu'il est absolument nécessaire pour ne pas mourir. Telle est la doctrine des prêtres Égyptiens et des Chrétiens. Les Juifs ne vont pas jusques-là ; mais en récompense, il faut chez eux, pour se rendre agréable au souverain Être, s'abstenir de certains animaux. Dans leur principe, celui qui mange du cochon ne déplaît pas moins aux dieux que celui qui mange de la chair humaine. Selon les Chrétiens, les plaisirs de l'amour que le souverain Être a rendu les plus vifs de tous, parce qu'il les a attachés à la plus nécessaire de toutes les actions, à celle de qui dépend la conservation de l'espece humaine, ces plaisirs si naturels sont criminels par eux-mêmes. Ils ne condamnent pas seulement l'abus de ces plaisirs et les moyens de les obtenir contraires au bien général de la société, mais l'usage le plus réglé et le plus légitime que l'on en peut faire. Si tous ne condamnent pas absolument le mariage, comme font plusieurs d'entr'eux, au moins il est aisé de voir par l'éloge qu'ils font de

la virginité et du célibat, qu'ils regardent tous les autres états comme une tolérance pour la foiblesse humaine. Plusieurs ne se contentent pas de ces souffrances qui naissent de l'abstinence des besoins les plus pressans, ils y joignent la douleur actuelle et positive, ils déchirent leurs corps, se fouettent, se découpent dans l'espérance que dans cet état ils plaisent à ce Dieu, duquel je ne puis croire qu'ils aient une autre idée que celle d'un être méchant, cruel, et se réjouissant de voir souffrir les hommes.

Ces sentimens étant trop absurdes et trop opposés entr'eux, pour être fondés sur les lumieres de la raison naturelle, de la vraie raison, comme vous l'avez vu, il faut examiner par où ils peuvent être appuyés, et comment je connoîtrai qu'ils sont vrais.

Je remarque d'abord que tous ceux qui les soutiennent, m'assurent en particulier qu'ils ont la vérité pour eux, et que leur persuasion est également vive; et en effet, je vois que pour défendre ces opinions, ils ont fait et ont souffert ce que les intérêts les plus chers ne font point faire pour la conservation de ce que nous avons de plus précieux.

Comme leurs opinions sont toutes opposées entr'elles et que la vérité est une , elle ne peut se trouver dans toutes ces différentes sectes à-la-fois ; il pourroit seulement arriver qu'elle ne fût dans aucune ; car ce n'est pas une chose bien rare de trouver des gens dont la persuasion est plus forte que les raisons qu'ils ont de croire. Ainsi c'est à moi à examiner , avant de choisir , celle qui sera le mieux prouvée. Comme elles alleguent toutes avec une égale raison la persuasion où elles sont de la certitude des moyens pour plaire au souverain Être , je ne puis supposer que cette persuasion ait nécessairement été produite dans les premiers qui l'ont eue , par des preuves évidentes de la vérité des choses qu'ils croyoient , parce que , de leur propre aveu , l'erreur et la fausseté ont excité le même degré de persuasion que la vérité. Ainsi je suis en droit de demander à voir leurs preuves et à les examiner ; ces preuves consistent dans l'autorité des dieux ou du souverain Être , qui , disent-ils , a révélé que ces opinions étoient vraies. En même-tems il ne doit y avoir qu'une de ces opinions qui jouisse de cet avantage. Voyons quelle sera celle à qui nous l'accorderons.

Les Grecs n'emploient aucune révélation pour établir leur religion. Les oracles qu'ils prétendent subsister parmi eux, et par le moyen desquels les dieux les instruisent de ce qu'ils ignorent, ces oracles supposent la religion et ne l'établissent pas ; ils ne parlent que dans des occasions particulières, et sans vouloir philosopher ni dogmatiser, ils répondent tant bien que mal aux questions qu'on leur fait pour savoir quel sera le sort d'une maladie où le succès d'une entreprise, et tout se borne à ordonner quelque sacrifice. D'ailleurs les oracles sont moins anciens que la religion qui étoit déjà établie lorsqu'ils ont commencé ; plusieurs d'entr'eux ont cessé, d'autres ont pris leur place, qui ont à leur tour perdu leur crédit par le succès qu'ont eu des oracles encore plus nouveaux. D'ailleurs l'obscurité et l'ambiguïté de tous ces oracles, la fausseté manifeste du plus grand nombre des réponses qu'ils rendent, montre évidemment qu'ils n'ont aucun avantage sur les prédictions de ces imposteurs vagabonds qui courent les provinces, pour mettre la superstition des ignorans à contribution ; et en effet, ces oracles sont tellement décriés, que les gens les moins pénétrants ne

les consultent que par maniere d'acquit. Nos Grecs n'ont nuls livres sacrés ; toute leur religion est fondée sur des traditions confuses, et dont l'origine est non-seulement obscure, mais remplie de contradictions ; il n'y a qu'à lire le recueil qu'*Homere* en a fait, compilant ce qu'il avoit tiré des archives des temples les plus célèbres, l'ouvrage de *Théophraste d'Erese*, ou ceux de nos historiens qui ont écrit sur les antiquités des nations et des villes de la Grece ; elles font toutes remonter leur origine si haut, qu'elle se confond avec l'histoire des dieux ; et cette partie de l'histoire est si incertaine, qu'elle n'a point d'autre nom que celui d'inconnue et de fabuleuse.

Si nous consultons les poètes, outre que les monumens d'*Orphée*, le plus ancien de tous, sont certainement d'un tems très-postérieur, et qu'*Aristote* croyoit même que cet *Orphée* dont on montrait les ouvrages n'avoit jamais existé, ils ne servent de rien pour établir la religion ; ses révélations prétendues, son commerce avec les dieux, ne nous apprennent point qu'ils lui aient donné autorité de rien annoncer de leur part aux hommes, et qu'ils lui aient fourni les moyens

de prouver qu'il avoit véritablement reçu d'eux cette autorité. Le *Minos* des *Crétois* a été à la vérité un législateur célèbre , mais son commerce prétendu avec les dieux , et ses traités dans les antres sacrés du mont *Ida* ne peuvent servir à établir la vérité de la religion des Grecs , quand même ces révélations ne seroient pas de pures fables ; puisque les *Crétois* , instruits par *Minos* lui-même , regardent et ont toujours regardé les dieux de la Grece , les plus célèbres , comme des hommes nés , élevés , et morts dans leur isle , où ils ont été ensevelis , ainsi que leurs tombeaux en faisoient foi , et suivant les inscriptions même de ces tombeaux recueillies par ce même *Homere*. En effet , loin que les prêtres des dieux prétendent établir la vérité de leurs dogmes sur les révélations de *Minos* , et sur le témoignage des *Crétois* , ils les traitent de menteurs , à cause de ce qu'ils ont dit du tombeau de *Jupiter* , sans penser que ceux qui étoient nés comme les autres hommes , qui avoient vécu dans un corps sujet aux mêmes infirmités qu'eux , devoient avoir été aussi sujets à la mort ; et pour le prouver , je ne veux pas d'autre témoignage que ceux d'*Hésiode* et d'*Ho-*

mere, qu'ils regardent comme des hommes inspirés.

Mais comme nous avons vu que la religion des Grecs venoit des Égyptiens, peut-être sera-ce parmi eux que nous trouverons des preuves de la vérité de cette religion que nous cherchons. Les Égyptiens prétendent qu'*Osiris*, ou le souverain Dieu lui-même, a habité parmi eux, qu'il les a gouvernés sous la forme d'un homme, qu'il a fondé leur monarchie et leur religion; mais ils n'ont aucuns livres de lui. Le plus ancien législateur de l'Égypte étoit *Menès* selon quelques-uns, ou selon d'autres son fils *Athochis*, (c'est le *Thot* de *Platon*) que ce philosophe prétend être le *Mercure* des Grecs, et que quelques auteurs sont l'inventeur de l'écriture et de la plupart des arts; il laissa des livres contenant les préceptes de ce qu'il falloit croire et pratiquer au sujet des dieux, pour leur être agréable. Un de ses descendans, de même nom que lui, transcrivit ces livres dans un caractere plus aisé à lire et à entendre que celui dans lequel ils avoient été écrits d'abord. Les Égyptiens prétendent avoir conservé ces livres. *Manethon* et *Sanchoniaton* en ont publié quelque

chose dans leurs ouvrages ; mais malgré cela, ces livres ne subsistent plus ; et quand ils subsisteroient, ses prêtres conviennent eux-mêmes qu'ils ont perdu l'intelligence des *hiéroglyphes*, ou caracteres sacrés dans lesquels ils étoient écrits : ils ne peuvent expliquer qu'à peine les inscriptions qui sont sur leurs obélisques, quoique gravées dans un tems bien postérieur. Et quand même ils prétendroient les entendre, comme la signification de ces caracteres n'étoit qu'allégorique, c'est-à-dire arbitrale, on est toujours en droit de douter de l'interprétation qu'ils y donneroient, n'ayant point ces livres, et ne pouvant nous assurer ni de leur authenticité ni de leur véritable intelligence. Ne pouvant les examiner par la comparaison des monumens contemporains, ni par ceux des tems qui les ont suivis, nous n'avons d'autres preuves de la vérité de ce qui y étoit contenu, que le témoignage de ceux qui prétendent que leur religion est celle qui y étoit enseignée ; et comme nous l'avons vu, ce témoignage n'a aucune force, puisque la persuasion étant égale dans toutes ces différentes religions, elle ne sert de rien pour prouver la vérité d'aucune en particulier.

Mais qui m'assurera que ces livres , quels qu'ils soient , contenoient la religion révélée aux Égyptiens ? Je vois les villes de ce pays partagées sur cette matiere en un nombre presque infini d'opinions , non-seulement différentes , mais encore opposées les unes aux autres ; chaque ville , ou du moins chaque province , a sa divinité , qu'elle prétend être la seule , et elle se fait un point de religion de massacrer ce que les autres adorent. Vous savez quelles haines cette division de sentimens entretient parmi eux , les cruautés qu'ils exercent les uns contre les autres à ce sujet , la peine qu'ont les magistrats à les contenir ; et vous êtes instruite que les efforts successifs des Persans , des Grecs et des Romains , pour abolir la religion égyptienne , viennent seulement de ce qu'ils la regardent comme étant propre à inspirer à ceux qui la professent , les sentimens de la haine la plus barbare et la plus féroce pour ceux qui ont des opinions différentes. Cette persécution , qui s'excite de tems en tems entr'eux contre les Juifs et les Chrétiens , ne part que d'une source de politique. Les Romains sont trop sensés et trop tolérans pour croire que la société ait droit de punir l'erreur et

l'extravagance , à moins qu'elle ne devienne une manie capable de troubler la paix et le bon ordre ; comme il arrive dans les religions , où l'on se croit obligé , pour plaire aux dieux , de contraindre les autres hommes à penser comme soi.

Laquelle de ces différentes traditions égyptiennes préféreraï-je aux autres ? Toutes allèguent des révélations expresses en leur faveur , toutes citent des livres dans lesquels elles prétendent qu'elles sont écrites , chacune prétend jouir du même privilege , à l'exclusion des autres. Mais comme aucune ne peut prouver le droit qu'elle s'attribue , je suis obligé d'en revenir à la raison dont on vouloit m'empêcher de me servir ; et cette raison me fait voir que ces dogmes sont composés de fables absurdes , extravagantes , infâmes même , et telles que les écrits les plus décriés ne contiennent rien de pareil ; que les pratiques que l'on m'impose sont incommodes , puériles , extravagantes , contraires à la nature et au principe du sens commun ; telles que l'abstinence totale de certains animaux , les veilles , les jeûnes , les flagellations , la récitation de certaines paroles mystérieuses , souvent destituées de sens , et presque tou-

jours d'un sens raisonnable. La raison ne peut concevoir que, supposé l'existence d'un Dieu, et d'un Dieu qui ait exigé qu'on lui rende un culte particulier, ce soit par un tel culte qu'on puisse lui devenir agréable. Les descriptions et les images que l'on me donne de ces dieux sont mêmes telles, qu'il n'est aucun homme qui ne prît la fuite et qui ne fût saisi de la terreur la plus vive à la vue d'un être qui auroit la figure de ces dieux. Ainsi c'est certainement ailleurs que chez les Égyptiens qu'il faut chercher la révélation.

Les Indiens ont, à la vérité, des livres qu'ils soutiennent très-anciens, pour lesquels ils ont une vénération infinie, et qu'ils prétendent avoir reçus de leurs dieux mêmes. Mais, par ce qui m'a été dit de ces livres, qu'ils montrent difficilement aux étrangers, qui sont écrits dans une langue difficile à entendre et différente de celle qu'on parle présentement, ils contiennent deux sortes de dogmes; les uns sont des dogmes philosophiques exposés d'une manière figurée, à travers laquelle on voit clairement que leurs auteurs étoient des philosophes, qui ne distinguent point la substance divine de celle

de l'univers , qui croient que nos ames et nos corps sont autant de parties ou de modifications de la Divinité , et qui , par conséquent , ne doivent aucun culte au souverain Être , parce que l'on ne peut s'en rendre à soi-même ; ils ajoutent à cela que ces ames et ces corps ne font , par la naissance et par la mort , que prendre de nouvelles formes et passer d'un état dans un autre , et que ce qui regle le sort d'un chacun de ces états , est une certaine fatalité qui a attaché le bonheur à la vertu , et l'infortune au vice. Tous les événemens sont nécessaires , selon eux , et par conséquent n'y ayant point de liberté , il n'y a ni mérite ni démérite au sens où nous entendons ces mots , et par conséquent on ne peut ni plaire ni déplaire au souverain Être ; et comme tous les événemens , sont nécessaires , on ne doit pas espérer que le culte qu'on lui rend soit capable de changer le sort qui nous est destiné.

A ces principes théologiques , on a joint plusieurs fables absurdes , des aventures de leurs dieux , dont plusieurs sont ridicules , et qui ne sont point de la même main que le reste ; on y voit aussi des traditions historiques qui , quoique confuses , montrent

que ces peuples ont conservé la mémoire des tems antérieurs et de toutes les histoires des autres nations.

Comme ce qu'il y a de plus ancien dans ces livres, détruit le culte par lequel ces peuples prétendent honorer les dieux, et même l'existence des dieux, selon que le peuple le conçoit, vous voyez, ma chère *Leucippe*, que l'on ne peut les regarder comme le fondement d'une religion véritable et qu'il ne faut pas si arrêter.

J'ai connu, par le commerce de leurs plus savans brachmanes qui accompagnoient les ambassadeurs de *Taprobane*, que leurs philosophes ne regardent la religion que comme un établissement politique. Ils croient que celle de chaque pays est la véritable pour ceux qui la professent ; et ils me citent là-dessus les vers d'un de leurs poètes mystiques, qui, après avoir dit que la Divinité est comme un grand roi qui reçoit les hommages des différentes nations de son empire, avec les cérémonies particulières à chacune d'elles, ajoutoit que ce monde, avec les différentes religions qui y sont établies, étoit une des soixante et dix mille comédies que la Divinité représentoit devant elle pour s'amuser.

Les Persans ont des livres sacrés , écrits , selon eux , par *Zoroastre* ; mais c'est par le dernier de ceux qui portoient ce nom , et qui n'a vécu que du tems de *Cyrus* et de *Darius* , fils d'*Hystaspes* , dont il est parlé dans ces ouvrages. Les Persans prétendent que ces livres ont été écrits par *Mythra* lui-même ; et si l'on en excepte un grand nombre de pratiques puériles et ridicules , qui semblent cependant avoir leur fondement dans des réglemens convenables à la nature du climat , et la superstition des peuples antérieurs à *Zoroastre* , qui n'étoit que le réformateur de l'ancienne religion , ils contiennent des préceptes conformes à la raison ; c'est par le respect et par la reconnoissance , que l'on adore le souverain Être ; on ne suppose point qu'il nous ait donné des préceptes différens de ceux que la nature nous inspire ; la douleur passe dans cette religion pour un mal , et il faut la fuir ; le plaisir est un bien , et pourvu qu'on ne le recherche que par les moyens conformes aux loix , c'est-à-dire , que l'ordre de la société n'en soit point violé , on est agréable au souverain Être. De toutes les religions que nous connoissons , c'est la plus sensée ; mais après tout ,

son instituteur , ou plutôt son restaurateur , n'est qu'un simple homme , qui ne nous prouve point qu'il y ait d'autre droit que celui de la raison ; les merveilles que l'on prétend qu'il a faites pour convaincre ses compatriotes de la vérité de sa mission , ne sont pas trop bien établies ; elles n'ont point été connues hors de son pays ; et dans son pays , il y a un grand nombre d'hommes qui les rejettent.

D'ailleurs , les pratiques religieuses de ceux qui le regardent comme l'interprète du souverain Être , sont contraires à ses principes. Ils font consister toute la religion dans l'observation de quelques cérémonies vaines, et qui , selon l'idée qu'il nous donne lui-même du souverain Être , ne peuvent être regardées tout au plus , que comme des usages particuliers à ceux au milieu desquels il vivoit , et qui étant devenus comme sacrés pour eux , ne pourroient être déracinés de leur esprit , sans violence ; et il ne faut pas l'employer , pour ôter aux hommes des opinions indifférentes à la tranquillité publique. Ainsi , les dogmes Persans , sont moins une religion , qu'une secte de philosophie, qui, dans ce qu'il y a de raisonnable,
ne

ne contient rien qui ne lui soit commun avec celles de toutes les autres nations.

Les Caldéens prétendent avoir eu des livres sacrés , mais ils ne peuvent plus nous les montrer ; ce que *Bérose* en a tiré pour composer son histoire , fait remonter si haut l'origine de leur nation et leur religion , que cela n'est appuyé que sur des traditions bien confuses. Ils rapportent , pour établir leur antiquité , des observations astronomiques et généalogiques , de plus de quatre cent soixante-dix mille ans. Il est certain que le mouvement des astres a été connu et déterminé chez eux , il y a long-tems. Leur religion en dépend , pour ainsi dire , et ce motif les a obligés de s'y appliquer de très-bonne heure ; mais il s'en faut bien qu'ils aient de quoi prouver cette antiquité de plusieurs myriades d'années, qu'ils donnent à leur nation , puisque leurs observations suivies , ne remontent qu'à quatre ou cinq siècles au-dessus d'*Alexandre* ; et que la plus ancienne des observations antérieures, recueillies par *Calisthene* , et envoyées par lui à *Aristote* , ne précède pas de deux mille ans la conquête de Babylone et la défaite de *Darius*.

Les Caldéens n'ayant donc plus de livres sacrés , nous ne pouvons savoir laquelle des deux sectes qui les partagent , suit la doctrine de ces livres ; il paroît que celle qui fait profession de la pure astrologie , ne doit point avoir de culte religieux ; car , tout étant nécessaire , l'observation des loix ne dépend point de notre volonté ; et par conséquent , nous ne devons être , ni agréables , ni désagréables au souverain Être , par l'observation des loix que la religion impose ; et il ne peut en avoir établi une.

La seconde secte , qui suppose que les dieux et les hommes peuvent agir librement , peut seul former une religion. Elle prétend que les hommes peuvent converser avec les dieux ; elle enseigne même les moyens de lier ce commerce , et elle soutient que ces moyens sont infailibles ; ce livre , qui court parmi nous , sous le nom d'oracles de *Zoroastre* , en est rempli ; mais aucun de ceux qui observent ce qu'il prescrit , n'a pu encore y réussir ; nos prétendus mages de Caldée ne sont tout au plus que des fourbes , dont les prestiges absurdes peuvent à peine séduire la plus vile populace , loin d'en imposer aux gens éclairés qui les examinent.

Cela seul doit prouver que la religion qu'ils nous annoncent est fautive , puisque les préceptes qu'elle nous donne ne peuvent produire les effets qu'ils en attendent et qu'elle promet.

D'ailleurs , ces préceptes sont insensés , et leurs pratiques si absurdes , que cela seul pourroit bien nous persuader que ce n'est qu'un tissu d'extravagances et de puérités imaginaires , inventées par des fourbes qui vouloient se rendre recommandables au reste des hommes ; ce que l'ignorance , la crédulité et la superstition a grossi de jour en jour.

La religion des Juifs et des Chrétiens , est la seule dont il me reste à examiner le fondement ; je les joins ensemble , parce que les derniers supposant la vérité des livres reçus par les premiers , et n'ayant prétendu que réformer leur religion , ils n'en doivent pas être distingués.

Les livres des Juifs nous sont connus ; eux-mêmes les ont traduits en notre langue , ainsi nous pouvons les examiner. Ces livres sont de plusieurs sortes ; les uns , attribués à leur législateur , et portant son nom ; les autres , écrits depuis lui , mais par des gens que leur Dieu inspiroit , et auxquels même

il découvrait l'avenir, afin qu'ils la révélassent à leur nation.

Le premier de ces livres, attribués au législateur des Juifs, contient l'histoire du monde entier, depuis la première origine des êtres, jusqu'à son tems. Les quatre suivans, contiennent le détail de leurs loix et de leur police ecclésiastique et civile.

Leurs traditions historiques, sur l'origine du monde, jusqu'au tems d'un Caldéen, duquel ils croient qu'est descendu toute leur nation, qui ne se regarde que comme une seule famille partagée en douze tribus, sorties des douze fils de cet homme; ces traditions, dis-je, sont assez conformes à celles des Caldéens, si ce n'est qu'ils abrègent les tems infiniment plus qu'eux; les uns et les autres croient que depuis le premier homme, jusqu'à celui sous lequel arriva cette grande inondation qui fit périr tout le genre humain, à l'exception d'une seule famille qui repeupla toute la terre, il n'y a eu que dix générations; mais la conformité ne va pas plus loin. Ce livre des Juifs, ainsi que les suivans, suppose l'existence d'un Dieu unique, qui a fait le monde et qui le gouverne, mais il ne nous explique pas ce qu'il

est, et quelle idée nous devons nous en former. Au reste, ce livre contient des choses qui ne se peuvent expliquer que par des allégories forcées, et qui ne sont guère dignes de la majesté du souverain Être, dont il nous donne des idées assez puériles. Les Juifs, eux-mêmes, conviennent qu'il y a des choses insérées dans ce livre, de même que dans les suivans, qui ne peuvent avoir été écrites que long-tems après le législateur, ensorte qu'ils ne sont point venus à nous tels qu'ils sont sortis de ses mains, ce qui donne une grande atteinte à leur autorité; d'ailleurs, il y a des contradictions manifestes en quelques endroits, ce qui ne convient pas aux ouvrages dictés par le souverain Être, dont la sagesse doit être supérieure à celle de tous les hommes. Ces difficultés sont encore plus fortes dans les ouvrages suivans: ceux qui contiennent leur histoire sont imparfaits, et d'ailleurs sont écrits avec une obscurité et une sécheresse infinie, et ne peuvent être regardés que comme des extraits faits par des particuliers, de livres plus étendus, auxquels on renvoie à tous momens. A l'égard de leurs livres écrits par des hommes inspirés, on

voit dans leur histoire , que rien n'étoit plus commun parmi eux , que de trouver des gens qui se persuadassent d'avoir commerce avec le Dieu suprême , et qui donnant les mêmes preuves de la vérité de leurs révélations , que donnoient ceux qui sont regardés comme de vrais prophètes , passent néanmoins parmi les Juifs pour des imposteurs ; ainsi il ne reste plus de marque à laquelle on puisse distinguer les vrais prophètes d'avec les faux.

En général , on peut observer que les ouvrages de ces hommes inspirés , étant supposés écrits dans des tems antérieurs , nous n'avons point de preuves qu'ils soient de ces tems-là , et que leurs auteurs aient véritablement prédit ce qui est arrivé depuis. Nous ne sommes point sûrs que leurs prédictions n'aient point été ajustées après coup avec les événemens , par ceux qui les ont mis en ordre ; ce qu'il y a de certain , c'est que de l'aveu même des Juifs , il n'y a plus de prophètes parmi eux ; ainsi , nous sommes obligés de les en croire sur leur parole , lorsqu'ils nous assurent que Dieu se communiquoit jadis aux hommes.

En examinant le système de leur religion

et la suite de leur histoire, nous voyons qu'ils sont persuadés que le souverain Être les a choisis parmi tous les autres peuples de la terre, pour leur déclarer de quelle manière il vouloit être adoré; et que pourvu qu'ils fussent fideles à ses loix, il leur promit de les combler de bonheur; que pour les convaincre que c'étoit véritablement lui qui avoit dicté cette loi, il fit en leur faveur les plus grandes merveilles. Mais il semble qu'il lui étoit plus facile de déranger toute la nature, de bouleverser les élémens, d'arrêter le cours du soleil, de rendre solides la mer et les fleuves, d'épaissir la rosée pour en faire une nourriture, &c. que de toucher leur cœur et de persuader leur esprit. C'est déjà un grand sujet de révoquer en doute la vérité de ces prodiges; car, s'ils étoient véritablement arrivés, ils auroient produit dans ceux qui en auroient été les témoins, la persuasion la plus vive. Cependant, nous voyons par leur histoire, que leur législateur ne fut occupé, pendant sa vie, qu'à appaiser les séditions qui s'élevoient contre lui, et que les châtimens les plus séveres et les plus tyranniques, ne pouvoient les empêcher de quitter le culte du dieu qu'il leur prêchoit,

pour suivre celui des divinités des autres pays. A peine fut-il mort , qu'ils oublièrent les loix qu'il leur avoit données ; et la suite de leur histoire , pendant plusieurs siecles , n'est qu'un tissu de passages du culte de leur Dieu à celui des divinités étrangères , jusqu'à ce qu'enfin leur ville et leur royaume furent détruits par les Caldéens , qui les emmenerent en Assyrie pour peupler la ville de Babylone et les environs. Ils passerent près d'un siecle dans ce pays , et ne revinrent habiter leur patrie , que lorsque *Cyrus* craignant la puissance de Babylone nouvellement conquise , résolut d'affoiblir cette ville , en lui ôtant la meilleure partie de ses habitans. Depuis ce tems , ces Juifs , auparavant si rebelles à leur Dieu , malgré les prodiges éclatans qu'il opéroit tous les jours à leurs yeux , devinrent fideles à sa loi , et ont témoigné pour elle le zele le plus vif et le plus ardent ; non-seulement ils n'ont point adoré les divinités étrangères , mais lorsqu'un des rois de Syrie , descendu de *Seleucus* , voulut les contraindre d'adorer les dieux de la Grece , et de violer la loi de leur Dieu , en mangeant des animaux qu'elle leur interdit , ils souffrirent avec constance les tourmens

les plus cruels , plutôt que de violer cette loi et de se souiller par ce qu'ils regardoient comme des abominations ; cependant ils n'avoient alors , pour les soutenir , ni prophètes ni prodiges , et néanmoins leur persuasion étoit plus vive que dans le tems où leur histoire suppose que Dieu leur en envoyoit tous les jours. Cette persuasion n'a été produite que par l'idée où ils étoient que les prodiges , rapportés dans leur histoire , étoient véritables. Quel effet auroient-ils donc dû produire sur ceux que l'on prétend en avoir été les témoins , puisque la seule opinion qu'ils sont arrivés , fait aujourd'hui une telle impression sur leurs descendans ? Il faut conclure de-là que ces prodiges n'ont jamais été , mais qu'ils ont été insérés après coup dans une histoire qui , de leur propre aveu , a été compilée par celui qui les ramena de Babylone , qui établit leur nouveau gouvernement , qui rebâtit leur ville avec le temple de leur Dieu , et qui régla la forme de leur religion entièrement abolie.

Selon les promesses positives de leur Dieu , ils doivent être heureux et florissans tant qu'ils seront fideles à sa loi. Jamais ils ne l'ont été davantage que depuis leur retour

de Babylone , et jamais ils n'ont été plus malheureux. Exposés à la tyrannie des successeurs d'*Alexandre* , ils ne se sont soustraits à leur puissance que pour retomber sous celle des Romains , qui , lassés enfin de leurs continuelles révoltes , ont détruit leur ville , ont exterminé la plus grande partie de la nation , et ont dispersé le reste dans les provinces de leur empire , où la persécution continue qu'on leur a faite , ne peut les ébranler , loin de leur faire abandonner leur religion. Que peut-on penser de la vérité des promesses qui leur ont été faites au nom de Dieu , sinon que ce n'est qu'une adresse de leur législateur qui vouloit faire impression sur un peuple superstitieux , et qui , voulant profiter de cette disposition de leur esprit , tournoit en prodiges tout ce qui leur arrivoit d'extraordinaire , suivant le langage de ces peuples , dans lequel ce qui arrive de plus ordinaire , passe pour une action immédiate de Dieu ? Comme les livres de ce législateur ont passé successivement par bien des mains qui y ont changé et ajouté ce qui leur a plu , il n'est pas étonnant qu'ils se trouvent remplis de tant de prodiges racontés suivant les idées qui s'en étoient répandues parmi

une nation grossiere , crédule et superstitieuse. Ainsi je conclus que leur religion ne conserve pas plus de marques de divinité que celle des Indiens, ou des Égyptiens et des Caldéens; qu'il n'y a pas plus de marques subsistantes de la certitude des révélations sur lesquelles elle est fondée, et que tout dépend de la tradition historique et de la croyance de ceux qui les reçoivent.

Depuis la ruine et la dispersion des Juifs, il s'est élevé parmi eux une nouvelle secte que l'on nomme Chrétiens, du nom de leur législateur. Je vous en ai déjà parlé; ces gens supposent la vérité de la loi et de toutes les révélations judaïques; mais ils prétendent que le bonheur promis aux Juifs n'étoit pas un bonheur tel qu'ils l'imaginent, consistant dans la gloire, dans la richesse, dans l'abondance et dans la tranquillité de leur empire; ces peuples n'ayant jamais eu aucun avantage sur les autres nations dans la jouissance de ces biens, mais dans la connoissance de la vraie vertu, dans une espece de béatitude stoïcienne, qui, pendant cette vie, peut se trouver dans l'état le plus malheureux, et après la mort dans le commerce du souverain Être, avec lequel ils converseront

et qu'ils connoîtront alors intimément. Ils ajoutent que cette loi, donnée aux Juifs, n'étoit qu'une loi particuliere, qui devoit finir au bout d'un certain tems, après lequel le culte des Juifs et les pratiques gênantes de leurs cérémonies seroient abolies : qu'alors l'Être suprême n'exigeroit d'autre adoration des hommes que le respect, l'amour et la reconnoissance, jointe à la pratique exacte d'une vertu sublime, et portée plus loin que les philosophes ne l'ont jamais portée ni poussée. Ils assurent que ce tems est arrivé, que leur Christ est celui que Dieu a envoyé parmi les hommes pour leur enseigner le moyen de lui devenir agréables, et que c'est celui que Dieu avoit tant de fois promis aux Juifs, et qui devoit les tirer de l'état malheureux où ils se trouvoient plongés ; et c'est ce qui signifie, selon eux, le titre de Christ qu'ils lui donnent, car il avoit un autre nom. Les Juifs, au contraire, soutiennent que tout ce qui a été prédit de cet homme qui doit relever leur nation, ne peut se prendre allégoriquement. Ils disent que ce sera un Roi puissant qui les rassemblera, et qui rétablira leur empire et l'étendra sur toutes les nations. Et il faut avouer,

en effet, que leurs livres ne nous en donnent pas une autre idée, et que l'on n'y trouve rien qui favorise l'explication des chrétiens.

La secte de ce dernier dépend de la vérité de celle des Juifs, sur laquelle elle est entièrement fondée; ainsi il suffiroit d'avoir détruit la première pour se dispenser de parler de celle-ci, mais par elle-même elle est destituée de preuves suffisantes; nous n'avons aucun livre de ce Christ, et quoique ses disciples en aient écrit plusieurs, il y en a quelques-uns qui ne parlent que par oui dire, et dont les auteurs ne prétendent point avoir été témoins des faits qu'ils rapportent: ainsi on peut leur refuser sa croyance. Pour les autres, ce sont des ouvrages obscurs, inconnus au public, et que les Chrétiens cachent avec un grand soin aux Juifs et aux étrangers; car le mystère est un des plus grands points de leur religion; ensorte que, comme ces livres n'ont point été exposés à la critique et à la contradiction, le silence de leurs ennemis sur les faits qui y sont contenus ne peut être cité comme un aveu de leur vérité. D'ailleurs ces livres sont remplis de prodiges faits par cet homme à la vue de toute la nation Juive, de maladies incurables guéries

sans employer aucuns remedes, d'aveugles, de muets et de sourds guéris, de gens morts depuis plusieurs jours auxquels il a rendu la vie; c'est une chose absurde, vu la maniere dont les hommes sont faits, que de supposer que l'on ait persécuté un homme pour lequel Dieu se déclaroit d'une maniere si éclatante, qu'on l'ait arrêté et qu'on l'ait fait mourir comme un malfaiteur, quoique sa vie paroisse fort innocente et qu'on n'aperçoive en lui aucune action qui pût causer le moindre trouble dans la société.

D'ailleurs une partie de ces livres sont pleins de puérités et d'absurdités, et l'on ne peut sauver les contradictions qui se trouvent parmi ceux qui sont les plus purgés. Ainsi il n'y en a aucun qui porte quelque caractere auquel notre raison doive se soumettre, et qui la force de reconnoître que les opinions qui y sont contenues, sont d'une certitude au-dessus de celle des vérités, et que par conséquent nous devons les recevoir quoiqu'elles ne paroissent pas s'accorder avec ces dernieres.

Vous voyez, ma chere *Leucippe*, par tout ce que je viens de rapporter, que la vérité de ces religions dépend de l'autorité que

ceux qui nous attestent les faits sur lesquels elles sont fondées, doivent avoir sur notre esprit, et du degré de croyance que nous devons ajouter à leurs discours. Les prodiges et les témoignages visibles que nous ne pouvons attribuer aux hommes, ne subsistent plus à présent, nous ne sommes obligés de croire la vérité de ce que l'on nous en conte que de la même façon que nous croyons les événemens passés; et ils ne peuvent tout au plus avoir qu'une certitude historique. Or qu'est-ce qu'une telle certitude? On s'y prête dans les choses indifférentes, et qui ne nous coûtent rien de croire; mais si l'on prétendoit en conséquence de certains faits historiques nous dépouiller de ce que nous possédons, nous assujettir à des pratiques gênantes, incommodes et douloureuses, nous priver de ce qui nous est le plus cher, nous interdire tous plaisirs, tout repos, en un mot, détruire notre bonheur, ne devrions-nous pas examiner avec la dernière rigueur les titres sur lesquels on se fonde, résister aussi long-tems que nous pourrions le faire avec raison, et ne nous rendre qu'à la dernière évidence? Après tout il ne s'agit pas moins ici que de la liberté de notre corps, de

notre entendement, de notre volonté, que l'on prétend réduire en esclavage. Il me semble que la chose vaut bien la peine de la défendre, et de ne nous point rendre sans combat. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, toutes ces religions emploient des preuves de même espece pour montrer la vérité de ce qu'elles contiennent ; je vois de tous les côtés une égale persuasion, un zele égal, un égal dévouement pour des dogmes dont on se dit prêt à sceller la vérité de son sang ; on s'accuse mutuellement d'aveuglement, d'erreur, de prévention, et l'on fait des merveilles tant qu'il ne s'agit que d'attaquer les opinions des autres systèmes ; on en triomphe hautement, on met dans le plus beau jour leurs absurdités, leurs contradictions, le défaut de leurs preuves ; mais cet avantage cesse dès qu'il s'agit de défendre ses propres sentimens, et passe du côté de ceux qui attaquent.

La persuasion la plus vive de certains dogmes et de certains faits n'est donc pas une preuve suffisante pour en établir la vérité ; car cette persuasion est égale dans tous les partis, et la vérité ne peut être que dans un seul. Je ne sais même par quelle fatalité il arrive,

arrive, qu'à la honte de la raison humaine, les religions les plus absurdes, comme celle des Indiens et des Égyptiens, sont celles qui fournissent les plus grandes marques de persuasion : les austérités affreuses auxquelles ils s'assujettissent par un motif de religion, sont telles que les supplices inventés par les tyrans les plus cruels ne les égalent pas.

C'est donc à la raison à examiner leurs preuves, et à décider en faveur de ce qui lui paroîtra le mieux prouvé. Ainsi de leur propre aveu, cette raison qu'ils veulent bannir, doit rentrer dans ses droits. Il seroit trop injuste de vouloir bien l'employer lorsqu'il s'agit de combattre les autres opinions, et d'en interdire l'usage quand il faut examiner la sienne propre. D'ailleurs il n'y auroit aucune secte qui ne prétendît avoir ce privilege ; et si cela étoit, ce seroit encore à la raison à décider entr'elles sur cette prétention. Rapportons-nous-en donc sincèrement et de bonne-foi à la raison, l'unique juge de ces matieres ; ne croyons que ce qu'elle nous apprendra ; elle ne nous peut tromper ; si elle le pouvoit faire, il n'y auroit plus de regle constante parmi les hommes.

et nous voyons cependant qu'ils conviennent dans la connoissance et dans l'usage d'un grand nombre de vérités ; s'ils different entr'eux ; s'ils se trompent en beaucoup de choses , c'est qu'ils se hâtent de prononcer avant de l'avoir consultée , c'est qu'ils prennent pour son langage celui de leurs préjugés, ou quelques opinions spéculatives, que l'accoutumance et la soumission aveugle à l'autorité des autres hommes leur fait regarder comme des vérités. Il s'agit donc d'éviter la précipitation dans ces raisonnemens, et de rejeter ces principes dont la vérité n'est pas fondée sur un sentiment intérieur, vif et distinct ; il s'agit de ne point parler des choses que nous ne connoissons point, et de ne pas prendre pour idées claires et nettes ces images confuses qui accompagnent les termes que les écoles philosophiques ont rendus familiers parmi nous. Leurs abstractions ne vous sont pas inconnues ; je pourrois en employer le langage, sans craindre de vous effrayer ; mais ces subtilités ne vous seroient d'aucun usage, les vaines spéculations des philosophes sont au moins inutiles pour trouver la vérité. Sans avoir étudié leurs sophistiqueries sur la nature du vrai et des

idées, un sens droit, une certaine justesse d'esprit naturelle, dont les hommes ne sont dépourvus que lorsqu'ils ont éteint eux-mêmes le flambeau de la raison par l'abus qu'ils en ont fait, leur suffit pour reconnoître quel parti ils doivent prendre dans les occasions communes de la vie, où ces prétendus maîtres de la sagesse sont si ignorans, quoique ce soient celles où l'on a plus besoin de se servir de sa raison.

Ainsi, sans nous engager dans les définitions philosophiques et dans la discussion trop scrupuleuse de leurs opinions, voyons ce que c'est que la raison, quelle est la nature des connoissances qu'elle doit régler, et quelle est la manière dont nous devons nous conduire pour en faire un bon usage. Tâchons seulement de n'employer les termes dont nous nous servons, que dans le sens auquel ils sont pris par ceux qui parlent et qui raisonnent avec cette justesse commune dont nous avons parlé.

Nous n'apportons en naissant qu'une disposition à connoître, c'est-à-dire, à sentir et à appercevoir les impressions que nous recevons des autres êtres, lorsqu'ils agissent sur nous; ces impressions sont ce que nous

appelons connoissances , idées , perceptions ou appercevances. Ceux de nos philosophes qui soutiennent que nous naissons avec des idées et des connoissances actuelles , avancent une chose également contraire à l'expérience et à la raison ; nous sommes convaincus , en réfléchissant sur nous-mêmes , que nous acquérons nos connoissances successivement et à l'occasion de différentes impressions que nous recevons des objets et des réflexions que nous faisons sur ce que nous sentons ; nous commençons par avoir des idées particulières des choses , et par la suite , en comparant ces diverses perceptions , nous en formons des idées générales et universelles. D'ailleurs il n'y a que deux manières de concevoir les idées , ou bien elles sont une impression actuelle de quelque objet , et en ce cas nous ne pouvons les avoir sans être avertis de leur présence par le sentiment qui les accompagne ; ou bien ces idées sont le souvenir et pour ainsi dire l'écho d'une impression reçue autrefois , et alors ce souvenir d'une impression plus ancienne est accompagné d'un sentiment qui se fait reconnoître par un souvenir ; ensorte qu'on le distingue parfaitement d'une idée actuelle ,

et qu'on se souvient de l'avoir reçue dans un tems antérieur. Les prétendues idées innées devroient être de ce dernier genre, et ne faire que se réveiller en nous en la présence des objets ; mais cela est contraire à l'expérience ; nous n'avons aucun sentiment qui nous porte à soupçonner seulement que nous avons eu autrefois ces idées que nous croyons acquérir, et qu'elles ne font que se réveiller dans notre esprit où elles étoient gravées, sans qu'il s'en apperçut. Mais sans nous engager dans l'examen de ces opinions, continuons à voir ce qu'il y a de constant sur cette matiere.

Les impressions des objets laissent en nous comme une trace et un vestige d'elles-mêmes, qui se réveille quelquefois pendant l'absence des objets qui les avoient excitées ; c'est-là ce que l'on nomme mémoire et souvenir ; sentiment par lequel j'ai connoissance des impressions qui ont été en moi, mais qui est accompagné d'une appercevance au moins confuse de la distinction qui est entre le tems auquel je les ai reçues, et celui auquel je m'en souviens.

Toutes ces impressions sont accompagnées d'un sentiment agréable ou désagréable ; s'il

est vif, on le nomme plaisir ou douleur; s'il est foible, c'est satisfaction, complaisance, ou bien ennui, déplaisance, malaise. Le premier de ces sentimens nous pousse, pour ainsi dire, vers les objets, nous porte à faire effort pour nous en approcher, pour nous y joindre, pour nous y attacher, pour augmenter la force et la vivacité du sentiment que nous éprouvons, pour en plonger et pour en perpétuer, s'il étoit possible, la durée, pour le renouveler quand il cesse, pour le rappeler quand il nous a quittés: nous aimons les objets qui nous procurent de tels sentimens, nous en jouissons lorsque nous les éprouvons à leur occasion, nous les cherchons et nous en desirons la possession, lorsque nous ne l'avons pas, nous la regrettons lorsque nous l'avons perdue.

Le second sentiment, au contraire, c'est-à-dire, celui de la douleur nous porte invinciblement à faire effort pour le repousser loin de nous, à fuir les objets qui nous le font éprouver, à craindre leur impression, à la détester, à la haïr. Nous naissons tellement disposés, que nous recherchons le plaisir et que nous fuyons la douleur; et cette loi que la nature a gravée en nous est d'une telle

autorité, que nous ne pouvons nous empêcher d'y obéir, dans toutes les actions de notre vie, parce qu'il n'y en a aucune, quelle qu'elle soit, qui ne soit pas accompagnée d'un de ces deux sentimens, ou plus fort, ou plus foible. Le plaisir est attaché à toutes les actions nécessaires à la conservation de la vie, et la douleur à toutes celles qui lui sont contraires; sans examen et sans réflexion, l'amour du plaisir et la haine de la douleur nous portent à faire les unes et à nous abstenir des autres.

L'impression de plaisir ou de douleur une fois reçue, nous ne sommes plus les maîtres de la prolonger, ou de la faire durer; elle a une certaine mesure que tous nos efforts ne peuvent changer. Il y a des plaisirs et des douleurs non-seulement plus ou moins durables, mais encore plus ou moins vifs, ou qui nous rendent plus ou moins heureux ou malheureux. Souvent une impression qui avoit commencé par un sentiment agréable; mais léger, se termine par une douleur infiniment vive; souvent, au contraire, c'est par une légère douleur qu'il faut acheter la jouissance des plus grands plaisirs. Enfin la douleur et le plaisir sont infiniment mêlés

et joints l'un à l'autre ; nous ne sommes pas faits pour goûter des plaisirs purs ; à notre arrivée dans le monde , nous nous laissons conduire à l'impression actuelle de plaisir ou de douleur qui nous affecte ; en cela nos enfans ne different pas des petits des bêtes , les uns et les autres se livrent avec un égal aveuglement à l'impression actuelle , sans prévoir les conséquences et les suites de cette impression. Et comment pourroient-ils les prévoir ces conséquences ? Prévoir n'est autre chose que se souvenir qu'une telle impression , semblable à celle que nous éprouvons dans l'instant , a été suivie d'une autre toute différente , et infiniment plus vive , et que nous devons craindre quelque chose de pareil ; et cela ne se peut que par le moyen de l'expérience et des réflexions sur les impressions répétées que nous avons reçues des objets. Il y a même des hommes qui ne sortent presque jamais de l'enfance à cet égard , et qui n'acquierent jamais cette faculté de prévoir : il y en a peu qui dans le cours de leur vie n'éprouvent plus d'une fois que les impressions violentes , sur-tout celle de l'amour , la plus forte de toutes , mettent souvent les plus prudens dans la situation

des enfans qui ne prévoient rien , et qui se laissent emporter par l'impression qu'ils éprouvent dans l'instant.

A mesure que nous avançons en âge , nous acquérons plus d'expérience en comparant les objets nouveaux et inconnus avec l'idée et l'image d'un plus grand nombre d'objets connus , dont la mémoire conserve l'empreinte ; nous jugeons des uns par les autres , qu'ils nous seront plus ou moins utiles , ou plus ou moins nuisibles , qu'ils nous causeront ou du plaisir ou de la douleur , par conséquent qu'il les faut rechercher ou qu'il les faut éviter. Cette faculté de comparer ensemble non-seulement les objets présens , pour choisir celui qui nous procure le plus grand plaisir , mais encore les objets absens et qui n'existent que dans notre mémoire , est ce qui constitue la raison ; c'est la balance avec laquelle nous pesons les objets et par laquelle , rappelant ceux qui sont éloignés de nous , nous connoissons ce que nous en devons penser par le rapport qu'ils ont entr'eux , mais de telle sorte que c'est toujours l'apparence du plus grand plaisir qui l'emporte. Voilà , ma chere *Leucippe* , ce que c'est que cette raison dont les hommes

tirent tant de vanité et qu'ils se sont attribuée à l'exclusion des animaux, je ne sais sur quel fondement. Si la raison n'est pas autre chose que ce que je viens de dire, il semble qu'elle devroit être moins rare qu'elle ne l'est parmi les hommes, et que nous devrions la trouver toujours prête à nous conduire. Cela est vrai; aussi presque dans toutes les occasions où nous voulons appliquer notre esprit à des choses vraiment utiles, comme celles qui regardent la satisfaction des besoins du corps, elle ne nous manque jamais à moins que nous ne soyons dans le sommeil, ou dans un état de folie et de démence, reconnue pour telle par tous les hommes, c'est-à-dire, atteints de cette maladie qui nous met hors d'état de comparer absolument les objets présents avec les absens : nous n'avons lieu de nous plaindre du peu d'étendue et de certitude de nos connoissances, que dans certaines occasions où ces connoissances nous seroient d'une utilité assez médiocre. Pour expliquer ceci, j'entre dans le détail des diverses sortes de connoissances, et par conséquent j'examine leur nature dans toutes les impressions que nous recevons. Il y a en même tems perception ou apper-

ceance des objets, et sentiment ou apperception de l'effet qu'ils produisent en nous. Ces deux choses ne peuvent être séparées; nous considérons un objet comme présent à notre esprit, duquel il est apperçu, et nous sentons que cette perception nous met dans une certaine situation.

Ce sont néanmoins deux choses différentes; la perception nous fait penser principalement à l'objet que nous considérons; et ce n'est que par conséquence que nous pensons à l'impression agréable ou désagréable qu'elle fait sur nous; quelquefois même la perception de l'objet est si vive et l'émotion si foible, que nous n'y pensons presque pas. Le sentiment, au contraire, nous fait penser d'abord, et principalement à nous; et ce n'est que par réflexion que nous pensons à l'objet qui nous cause l'impression agréable ou désagréable que nous ressentons.

Chacune de ces deux especes d'impressions se subdivise encore; c'est-à-dire, le sentiment et la perception; car je me servirai de ces deux termes pour exprimer ces deux sortes d'impressions.

Quoique tous nos sentimens soient excités, ou du moins soient accompagnés en nous

par le changement , ou par le mouvement qui arrive dans les organes de notre corps , on les distingue néanmoins en deux classes. Les premiers ont un rapport si marqué et si vif avec certaines parties de notre corps , que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter à ces endroits l'impression agréable ou désagréable que nous sentons. On nomme ces. *

« Il y avoit en cet endroit du manuscrit une lacune , dont le traducteur Anglois n'a pas marqué l'étendue. Je crois qu'elle ne nous a rien fait perdre absolument nécessaire. L'auteur Grec y examinoit la nature des sensations et des perceptions ; et en rassemblant ce qu'il dit à ce sujet dans la suite , il m'a semblé qu'il y établissoit deux especes de sensations , les unes qui étoient accompagnées de la perception de quelque objet corporel , distingué de nous et agissant sur notre corps ; ce sont-là celles qu'il nomme sensations proprement dites ; les autres qui n'étoient accompagnées que de la perception du changement excité en nous et de notre état , soit agréable , soit douloureux , sont ce qu'il nomme sentiment intérieur.

A l'égard des perceptions ou du sentiment

par lequel nous sentons l'existence et la présence d'un objet, sans considérer s'il agit sur nous, il m'a semblé que l'auteur Grec en proposoit diverses classes; mais comme il n'est pas facile d'imaginer en quel ordre il les avoit rangées, je craindrois de donner mes propres idées pour les siennes, si j'entreprendois de suppléer à ce qui manque au manuscrit sur cet article ».

Toutes nos perceptions, de même que nos sentimens, sont excités en nous, ou du moins accompagnés d'un mouvement et d'un changement dans les organes de notre corps; mais ces mouvemens n'ont pas tous la même cause; les uns sont conduits par l'action des objets extérieurs qui frappent nos sens, la vue, l'ouïe, le toucher; et ceux là portent clairement et distinctement avec eux l'idée de quelque chose de distingué de nous. Les autres mouvemens sont excités par des agens intérieurs, comme pourroient être les divers ébranlemens causés dans les organes de notre corps par le mouvement plus ou moins rapide, et par la disposition des liqueurs qui remplissent les canaux, dont le tissu forme le corps de tous les animaux. Ces mouvemens ne nous donnent ordinairement que la

perception des changemens qui arrivent dans nos sentimens , et dans l'état intérieur de notre ame. Néanmoins pendant le sommeil ou même pendant la veille , lorsque ces liqueurs viennent à s'enflammer et à bouillonner d'une manière irrégulière , leur mouvement devenu plus rapide nous donne des perceptions assez vives d'objets corporels que nous croyons exister réellement hors de nous et agir sur nous. Lorsque pendant la veille cet état est accompagné d'un dérangement sensible qui altere la constitution du corps et qui met la vie en danger , on le nomme maladie ; si ce dérangement n'est pas sensible et que cet état devienne comme habituel , on nomme fous et insensés ceux qui y tombent.

Dans les perceptions qui nous viennent des objets extérieurs par la voie des sens , nous sommes rarement trompés ; car quelque chose qu'il ait plu à de grandes sectes de philosophes de dire contre les sens , leur témoignage ne nous trompe point lorsque nous ne hâtons point trop nos jugemens et que nous consultons ces sens avec attention. Si c'est un objet qui frappe plusieurs sens à-la-fois , nous les interrogeons tous , et nous

en répétons l'impression pour connoître si elle sera uniforme ; nous nous mettons dans différens points de vue , nous rappelons les impressions qui ont précédé celle sur laquelle nous sommes en doute , nous la comparons avec celles qui la suivent , pour voir si la suite et la liaison de nos perceptions s'accordera avec elle ; nous consultons les autres hommes , pour voir s'ils reçoivent les mêmes impressions que nous , et nous avons soin de préférer ceux qui apportent les mêmes précautions pour se préserver d'erreur. Alors comparant tous ces témoignages , nous nous déterminons en faveur de ceux qui se réunissent et nous cédon's à la conviction qu'ils excitent en nous. C'est par-là que nous nous empêchons d'être séduits par les prestiges de l'optique , et que nous redressons un bâton qui nous paroît courbé , lorsqu'une partie trempe dans l'eau. En comparant ainsi plusieurs impressions du même objet et le tournant de plusieurs côtés , en faisant usage de tous les sens qu'il peut affecter , on parvient au dernier degré de certitude , c'est-à-dire , à la certitude géométrique , dont toutes les connoissances sont cependant fondées sur le témoignage des

sens ; en consultant la suite et la liaison des idées qui précèdent et qui suivent celles dont nous sommes en doute , nous distinguons l'état du sommeil de celui de la veille. Dans ces apparitions subites et momentanées qui nous donnent souvent des perceptions infiniment vives , nous comparons l'état auquel les objets nous paroissent avant et après ; et comme nous n'y appercevons rien de semblable à ce qui nous a paru dans le tems intermédiaire , ni rien qui y ait rapport , nous concluons que nous avons dormi , ou que sans tomber dans le sommeil , nous avons eu quelques instans d'un délire qui n'est proprement que le songe d'un homme éveillé. L'expérience nous apprend donc qu'il n'est pas d'un homme ordinaire de nous tromper sur les objets dont la perception nous vient par les sens extérieurs , ou que du moins l'erreur n'est pas dangereuse , puisqu'elle est aisément reconnue.

Les perceptions intérieures , c'est-à-dire , celles qui ne sont point produites par les sens intérieurs , sont de plusieurs especes ; les unes ne nous présentent d'autre objet que nous-mêmes et l'état où nous sommes , c'est-à-dire , nos sentimens intérieurs ; celles-

là

là ne nous abusent jamais ; car je ne crois pas sentir du plaisir ou de la douleur , que je n'en sente effectivement. Si ce sentiment est accompagné d'une perception confuse de quelque partie de mon corps , à l'occasion de laquelle je crois recevoir cette sensation agréable ou douloureuse , il pourra peut-être arriver que je me tromperai quelquefois en la rapportant à cette partie , mais l'erreur n'est pas de conséquence , et je n'y tombe que pour avoir décidé avec trop de précipitation : ces perceptions intérieures ne sont pas celles sur lesquelles les hommes sont d'opinion différente , et sur lesquelles ils courent risque de se tromper.

Mais il y a des perceptions intérieures d'une autre espèce , ce sont celles qui nous représentent un objet comme existant hors de nous , ou du moins comme distingué de nous de quelque manière que ce soit , ainsi qu'il arrive lorsque nous réfléchissons sur nos pensées , nos sentimens , nos perceptions , en un mot , sur les propriétés et les opérations spirituelles de notre ame , il est visible qu'alors toutes ces choses devenant l'objet de notre esprit , sont apperçues par lui : or ce qui apparoît n'est pas la même chose que

ce qui est apperçu , il y a entr'eux une distinction.

Les perceptions représentatives d'un objet distingué , sont encore de différente espece. Si elles nous représentent les objets comme absens et comme ayant été autrefois présens à notre esprit , c'est ce que l'on nomme mémoire , souvenir ; si elles nous offrent les objets sans nous avertir de leur absence , alors c'est ce qu'on nomme imagination , et cette imagination est la source de toutes nos erreurs. Lorsque l'objet nous affecte vivement , nous sommes portés à croire qu'il est présent , non-seulement de cette présence objective , c'est-à-dire , de celle sans laquelle les objets ne pourroient être apperçus ; mais présens de la même maniere que le sont les corps qui , agissant sur nos organes , excitent en eux des sensations extérieures qui nous avertissent de la présence et de l'action de ces corps.

La mémoire nous rappelle l'impression des objets ; mais comme ces objets ont chacun un grand nombre de faces , de rapports et de propriétés , il est presque impossible que nous les ayons toutes examinées ; et encore plus rare , que nous ayons conservé

toutes les impressions , et qu'elles se présentent nettement à notre esprit , lorsque nous nous en souvenons : l'oubli efface plusieurs choses de notre mémoire , et il ne nous reste que le souvenir confus d'avoir reçu autrefois une impression à l'occasion d'un certain objet ; mais nous n'avons aucune idée de cette impression , et souvent le souvenir confus s'efface totalement. Il arrive de-là , que , comme il y a plusieurs faces semblables , ou presque semblables dans des objets différens , nous ne pouvons les distinguer lorsqu'ils sont présens , et que nous les confondons lorsque nous nous en souvenons. Par exemple , vous savez ce que c'est que la ciguë , cette herbe dont on emploie le jus pour finir les jours des criminels à Athenes , (on s'en sert pour ôter la vie à *Socrate*) : cette herbe est un poison. Il y en a une autre qui lui est presque semblable , mais qui est très-saine , et qui sert d'aliment à des nations entières. Il faut que ces herbes soient l'une auprès de l'autre pour les distinguer aisément. La différence qui est entre leurs tiges , la grandeur , la figure et la découpeure de leurs feuilles , et celle qui se trouve entre les nuances du vert dont elles

sont colorées , sont presque imperceptibles. Lorsque l'une des deux est seule présente à nos yeux , ceux qui n'en ont pas une connoissance parfaite, les confondent ensemble. La raison de cela , c'est qu'ayant des propriétés communes , ou à-peu-près communes , elles ne nous peuvent faire discerner la distinction qu'il y a entre les différens objets auxquelles elles appartiennent ; nous nous souvenons tout au plus qu'il y a de la différence entr'elles , mais nous n'avons plus l'idée nette de leur différence.

Si l'oubli efface les impressions des corps, si l'esprit n'en reçoit pas même toujours des images également ressemblantes aux objets qui agissent sur nos organes extérieurs , que sera-ce lorsqu'il s'agit de comparer des objets qui n'agissent que sur les sens intérieurs, de comparer entr'elles diverses perceptions et diverses idées , et des souvenirs de perception et de sensation , ou de sentiment intérieur , pour connoître les rapports qui sont entr'eux ?

Vous voyez à combien de méprises et d'erreurs nous sommes sujets par le défaut de notre mémoire ; l'imagination en fournit encore un bien plus grand nombre : la

source la plus abondante des erreurs , vient de ce que nous supposons que les objets de ces perceptions intérieures ont une existence propre , et qu'ils existent séparément de nous , de même que nous le concevons séparément. Ainsi , il faut commencer par examiner si toutes les choses qui sont distinguées entr'elles le sont de la même façon : il y en a qui le sont tellement , qu'elles ne peuvent pas subsister ensemble ; par exemple , la superficie d'un même corps ne peut être tout-à-la-fois noire et blanche dans toutes ses parties , mais elle peut passer successivement d'une de ces couleurs à l'autre. Un sentiment ne peut être à-la-fois agréable et désagréable ; un même corps ne peut être en même-tems plus ou moins étendu qu'un autre ; c'est-là la plus grande distinction qui puisse se trouver : deux idées qui sont distinguées de cette manière , le sont tellement , qu'elles s'excluent l'une l'autre ; que l'existence de l'une , emporte la non-existence de l'autre , et que par conséquent elles ont chacune une existence séparée. Mais il y a une autre sorte de distinction ; lorsqu'un corps passe d'une couleur ou d'une forme à une autre , lorsque nous éprouvons

successivement des sentimens différens ; il est clair que nous demeurons les mêmes ; c'est le même corps qui change de couleur ; cependant , le corps n'est pas sa couleur , puisqu'il peut cesser de l'avoir , sans cesser d'être le même. La figure d'un corps , n'est pas sa couleur , son mouvement , son étendue , sa dureté , &c. ces choses sont différentes entr'elles , puisque l'une peut exister sans l'autre , et être détruite sans que l'autre cesse d'exister. Mais sont-elles distinguées de la même manière que les choses qui ne peuvent exister en même tems ? Non , sans doute , puisqu'elles existent ensemble. Il n'y a donc nulle raison d'assurer que ces choses aient une existence séparée et distincte de celle des corps qu'elles affectent , et dont elles sont les propriétés. La même force par laquelle un corps blanc existe , est celle par laquelle sa blancheur existe ; la blancheur ne sauroit exister à part et sans aucun corps , quoiqu'il pût se faire qu'il n'y eût aucun corps blanc. Cette distinction est celle qui se trouve entre les choses qui peuvent être séparées , quoiqu'elles puissent se trouver ensemble , et qui , nous causant des impressions différentes , peuvent être consi-

dérées séparément et devenir autant d'objets distincts de nos perceptions. Cette distinction est celle que je nomme objective ou imaginée, à la différence de celle qui se trouve entre les choses qui ne peuvent subsister ensemble, que je nomme réelle ou exclusive. Les choses entre lesquelles cette dernière distinction se trouve, ont une existence propre, que je nomme réelle ou exclusive; au lieu que les autres n'ont qu'une existence objective ou imaginée, par laquelle les choses existent seulement dans notre esprit.

Il est d'une importance infinie de ne pas confondre ces deux genres de distinction, et conséquemment les deux genres d'existence qui les accompagnent; vous ne pouvez croire de combien d'erreurs cette confusion est la source dans les mathématiques. Par exemple, les géomètres qui ont la grandeur ou quantité des corps pour objet, se sont accoutumés à considérer des points, c'est-à-dire, des étendues sans longueur, largeur, ni profondeur; des lignes, c'est-à-dire, des étendues qui n'ont que de la longueur; des surfaces qui ont de la longueur et de la largeur, mais sans aucune profon-

deur; et enfin, des solides ou des corps; qui ont ces trois dimensions. Ils conviennent eux-mêmes qu'il n'y a, ni ne peut y avoir aucun corps qui existe, comme ils imaginent leurs points, leurs lignes et leurs surfaces; que ces corps mathématiques n'ont qu'une existence objective, ne sont que dans notre esprit, au lieu que tous les corps naturels sont réellement étendus en tout sens. C'est là-dessus qu'est fondée la certitude de leurs démonstrations de la divisibilité de la nature à l'infini: c'est parce que, quelques petites que soient les parties d'un corps, elles sont toujours étendues, et étendues en tout sens. C'est pourtant en conséquence de cette supposition, qu'on peut avoir confondu l'existence réelle avec l'existence objective, que les anatomistes ont composé l'univers d'atome ou de petits corps, qui n'ont, ni solidité, ni étendue, qui sont cependant d'une dureté infinie, qui sont figurée avec une variété inconcevable. Ces anatomistes ont cru, que parce que les géomètres ont pu considérer l'une de ces propriétés de l'étendue, sans faire attention aux autres, elles existoient séparément et l'une sans l'autre. Il est vrai que les plus habiles anatomistes

ne donnent point dans cette erreur, mais plusieurs de leurs disciples l'ont fait, et cela me suffit pour la justesse de l'exemple. Si nous pouvons nous tromper si lourdement, faute de distinguer, entre l'existence réelle des corps qui sont hors de nous, et l'existence objective des perceptions qui sont dans notre esprit; que sera-ce, lorsqu'il s'agit de comparer nos perceptions, et même les rapports qui sont entr'elles, c'est-à-dire, des rapports de rapport ?

Nous n'allons pas jusqu'à croire que nos sensations existent séparément de nous. Le sentiment de la piquure, celui de la douleur, celui du plaisir, n'est point distingué de moi qui le sens, mais il est distingué de mon esprit qui l'apperçoit, et qui en a la perception, qui réfléchit dessus, qui le compare avec un autre sentiment. Comme le sentiment de l'existence et de la distinction réelle est accompagné de plus de clarté que l'autre, parce que c'est celui que nous éprouvons à l'égard des corps qui sont ce que nous appercevons d'une manière plus lumineuse, nous jugeons qu'il y a une pareille distinction entre toutes les choses que nous concevons vivement. C'est par-là que

les différentes opérations de notre esprit, et ses propriétés sont devenues, ainsi que celles des autres êtres, autant de petites entités, qui ont une existence propre et réelle, et qu'elles ont acquis une réalité physique qu'elles n'ont point par elles-mêmes. Par-là notre esprit, c'est-à-dire, nous-mêmes en tant que pensans, que sentans, que raisonnans, est distingué de nous, comme la partie l'est du tout, dans la composition duquel elle entre. Cet esprit lui-même est devenu différent de notre ame, c'est-à-dire, de ce qui nous anime, de ce qui nous rend vivans. Dans notre esprit, on a distingué entre l'entendement et la volonté, c'est-à-dire, entre ce qui apperçoit et ce qui sent, qui veut ou qui ne veut pas. Nos perceptions elles-mêmes sont distinguées de nous et entr'elles ; en tant qu'elles apperçoivent les objets présens et leurs rapports, et les rapports de ces rapports, ce sont des pensées ; en tant qu'elles nous rappellent les images des choses absentes, ce sont des idées. Cependant toutes ces choses ne sont que des modalités ou manières d'exister de notre être, et ne sont pas plus distinguées entr'elles, ni de nous-mêmes, que l'étendue, la solidité,

la figure, la couleur, le mouvement ou le repos d'un corps, le sont de ce même corps; et malgré cela, on a mis entr'elles une distinction absolue, on en a fait autant de petites entités, dont nous sommes l'assemblage; ensorte que nous serions composés d'un million de petits êtres, aussi distingués entr'eux que le sont les arbres qui sont dans une forêt, et qui existent chacun par des forces particulières et distinctes. A l'égard des choses distinguées réellement de nous, on a distingué d'elles-mêmes non-seulement leurs propriétés, mais encore leurs rapports, c'est-à-dire, ces mêmes propriétés, considérées comme semblables, ou comme plus ou moins différentes, et on a donné de la réalité à ces diverses choses. On a observé que ces corps agissoient les uns sur les autres, s'approchoient ou s'éloignoient, se frapportoient, se pousoient, et qu'ensuite de ces actions et de ces réactions, il arrivoit du changement en eux. En approchant ma main du feu, j'y sens ce que l'on nomme chaleur; le feu est la cause, et la chaleur est l'effet. Comme, pour abrégér le discours, on a imaginé des termes universels qui convinssent généralement à toutes les idées par-

ticulieres qui étoient semblables : on a nommé cause, en général, tout être qui produit quelque changement dans un autre être distingué de lui, et effet, tout changement produit dans un être par un autre. Comme ces termes excitent en nous au moins une image confuse d'être, d'action, de réaction et de changement, l'habitude de s'en servir a fait croire que l'on en avoit une perception nette et distincte ; on l'a eu perpétuellement à la bouche ; et l'on est venu enfin à imaginer qu'il pouvoit exister une cause qui ne fût pas un être ou un corps, une cause qui fût distinguée réellement de tous les corps, et qui, sans mouvement et sans action, pourroit produire tous les effets imaginables.

On n'a pas voulu faire réflexion que tous les êtres particuliers, agissant et réagissant sans cesse les uns sur les autres, produisoient et souffroient en même-tems des changemens ; que le même être qui est cause dans l'instant présent, étoit effet dans le précédent ; c'est-à-dire, que celui qui produit un changement par son mouvement, a souffert un changement par l'action d'un autre, et que ce changement qu'il a reçu, l'a mis en état d'en produire un autre ; qu'il peut même

être en même-tems effet à l'égard d'un autre ; que lorsque je pousse un corps avec le bâton que je tiens à la main , le mouvement de ce bâton , qui est effet de mon impulsion , est cause de la progression du corps. On a supposé , contre ce qui est démontré par l'expérience , qu'il y avoit des causes absolues , des causes qui n'étoient ni ne pouvoient être effet ; cependant le mot de cause ne signifie autre chose que la perception d'un changement que produit un corps sur un autre , considéré par rapport au corps qui le produit ; et le mot effet , le changement considéré dans celui qui le reçoit.

La progression infinie des êtres qui ont été successivement cause et effet , a bientôt fatigué l'esprit de ceux qui ont eu la curiosité de rechercher la cause de tous les effets ; sentant leur attention épuisée par la considération de cette longue suite d'idées , ils ont pris le parti de remonter tout d'un coup à une première cause qu'ils ont imaginée comme la cause universelle , à l'égard de laquelle les causes particulières sont des effets , et qui n'est l'effet d'aucune cause ; ils n'en ont d'autre idée que celle de quelque chose qui produit tout , et qui est , non-seu-

douleur, l'opinion que l'on s'est formée de ces causes est devenue la règle et le principe de notre conduite. Tout cela est venu de notre imagination, qui, concevant comme présens, réellement des objets qui ne l'étoient pas, nous a induits en erreurs.

De même que notre esprit sépare les propriétés des êtres pour les considérer comme distinguées réellement, il lui arrive aussi, bien souvent, de réunir des propriétés différentes pour en faire de nouveaux composés; c'est ce qui lui arrive dans le sommeil, pendant lequel nos rêves sont un assemblage bizarre des images imparfaites et sans suite que nous avons reçues pendant la veille par les sens extérieurs. Il y a des tems où nous rêvons tout éveillés; et, en général, ceux qui ont l'imagination un peu vive, sont presque toujours dans cet état; de-là ces fictions folles et monstrueuses des poètes et des peintres, ces chimères, ces centaures, ces silphes, ces sphinx, ces figures des divinités d'Égypte, telles que les songes d'un malade sont encore plus sensés. Mais après tout, l'erreur la plus dangereuse n'est pas de croire qu'il existe de tels corps ou de tels êtres, elle ne peut séduire que ceux qui,

qui, comme des enfans et de foibles femmes, tremblent au nom des Vampires et des Lames ; c'est à l'égard des perceptions intérieures que ces réunions vicieuses, de propriétés séparées, produisent les plus grandes erreurs ; on se persuade que ces assemblages de propriétés sont des êtres réels, et qu'ils existent hors de nous ; on joint ensemble les idées de cause, d'intelligence, de volonté, de puissance, de bonté ou de malice, et l'on donne le nom de Dieu à cet assemblage ; on s'accoutume à le considérer comme quelque chose de réel, on oublie que c'est son propre ouvrage, et à force d'échauffer son imagination, on en vient jusqu'à se persuader, non-seulement que sa volonté est cause de tout ce qui arrive, mais que le moyen de lui plaire est d'observer telles ou telles choses. Cette opinion, qui ne sert de rien pour rendre les hommes meilleurs et plus vertueux, leur fait négliger les précautions de la prudence et perdre l'usage de leur raison.

Dans les matieres qui ne dépendent pas du sentiment extérieur ou intérieur, le peuple est très-disposé à s'en rapporter au témoignage des autres hommes ; si ces derniers

ont une imagination vive et forte qui leur fasse parler des choses comme si elles étoient devant leurs yeux ; si l'air du visage , le ton de la voix , le geste ne démentent point cette persuasion , on les regarde comme des gens plus éclairés que les autres ; il suffit que dans le reste de leurs actions ils ne donnent aucune marque de folie ; on n'imagine point si ce qu'ils disent ne répugne pas à ce que nous voyons et à ce que nous sentons de plus certain.

En réunissant et rassemblant ce que je viens de dire sur les causes de la variété des opinions humaines , il en résulte , 1^o. que les hommes s'accordent tous à chercher le plaisir et à fuir la douleur ; 2^o. qu'ils conviennent encore à se déterminer dans cette recherche et cette fuite par l'idée du plus grand plaisir et de la plus grande douleur ; 3^o. qu'ils ne conviennent pas à reconnoître les mêmes plaisirs et les mêmes douleurs pour les plus grandes ; que la variété de la constitution de leurs organes rend les uns sensibles à certaines choses qui effleurent à peine les autres ; 4^o. que cette différence paroît bien davantage dans les plaisirs et dans les douleurs de l'esprit , c'est-à-dire , dans les sen-

timens qui sont produits en nous par les organes intérieurs , et par la perception de ces objets qui n'existent point hors de notre esprit, et qui peuvent être d'autant d'especes différentes qu'il y a de diverses combinaisons dans la disposition des organes intérieurs , et de diverses constitutions dans la nature des liqueurs, dont le mouvement cause l'impression que reçoivent ces organes; 5°. que les hommes confondant aisément la réalité des objets qui existent hors de nous avec l'existence objective des phantômes d'idées et de perceptions qui sont présens à leur esprit et à leur imagination , ils se sont conduits à l'égard de ceux-ci , comme ils font à l'égard des autres ; s'étant une fois accoutumés à dire que les objets extérieurs , à l'occasion desquels ils éprouvoient leurs sensations , étoient cause de ces sentimens ; et en conséquence , se déterminant à chercher ou à fuir ces objets , ils en ont fait de même à l'égard des sentimens intérieurs et des objets de leurs perceptions intérieures. Ces objets sont devenus la cause de leurs sentimens , et il est arrivé que les objets étant infiniment variés , on a imaginé un nombre infini de causes différentes ; et comme les

sentimens intérieurs ont souvent plus de force que ceux qui viennent de dehors, ces causes intérieures et imaginées sont devenues les motifs les plus efficaces de nos actions.

Les erreurs dans lesquelles nous tombons à l'occasion de ces êtres objectifs, sont les plus nombreuses et les plus dangereuses ; elles viennent ordinairement de ce que nous n'apportons pas assez d'attention à les considérer, de ce que nous les confondons avec les êtres réels, en décomposant et recomposant les idées avec trop de précipitation, et sans examiner si les diverses qualités que nous joignons ensemble, ont jamais été unies réellement, si même elles ne s'excluent pas l'une l'autre directement, ou du moins si elles ne sont pas inséparables de certaines propriétés qui s'excluent mutuellement ; par exemple, à la première vue, nous croyons qu'il peut exister une puissance, une cause, une sagesse infinie, parce que nous ne considérons que les propriétés de sagesse, de causalité, de puissance, et celle de l'existence que nous voyons exister ; mais nous ne faisons pas réflexion que le terme d'infini est incompatible avec l'existence de quelque chose de fini, de positif ou de réel, c'est à-

dire, qu'il emporte avec lui l'impossibilité d'exister réellement. Qui dit une force infinie, une quantité infinie, un nombre infini, dit quelque chose que l'on ne peut déterminer; donc on ne peut en avoir une idée juste et ressemblante, parce que, quelque étendue qu'elle soit, elle sera au-dessous de la chose que l'on veut représenter. Un nombre infini est celui qui ne peut être ni conçu ni exprimé; car, supposé qu'il y en eût un tel, on demande si on ne peut pas en ôter une certaine partie, la moitié, par exemple; cette moitié est finie, on ne peut la compter et l'exprimer, mais en la doublant on aura la somme égale au nombre infini, laquelle sera déterminée, et à laquelle on pourra ajouter au moins une unité, alors cette somme sera plus grande qu'elle n'étoit; cependant elle étoit infinie, c'est-à-dire, telle qu'on n'y pouvoit rien ajouter, et malgré cela on y peut ajouter, elle est donc en même-tems finie et non finie ou infinie, elle a donc des propriétés exclusives, et c'est la même chose qu'un corps blanc qui n'est pas blanc; c'est-à-dire, une chimere de laquelle nous ne pouvons rien dire, si ce n'est qu'il n'y a aucun tems dans lequel elle puisse exister.

Ce que j'ai dit d'un nombre ou d'une quantité infinie, je le dirai d'une cause, d'une puissance, d'un mouvement, &c. parce que, comme il y a divers degrés de force et d'action, c'est-à-dire, des causes plus ou moins produisantes, des puissances plus ou moins étendues, je regarde ces degrés comme des unités dont la somme exprime la quantité de force et d'action qu'ont ces causes, et j'en dis tout ce que je dirois des nombres, c'est-à-dire, qu'une force ou une cause infinie au-dessus de laquelle on n'en puisse concevoir, ou que l'on ne puisse augmenter en la doublant, est impossible, n'existe point, n'a point existé, et n'existera jamais.

Nous nous préserverons de l'erreur dans nos idées objectives, si nous ne donnons aux objets de nos perceptions intérieures que les propriétés de l'existence que nous y appercevons, et si nous n'attribuons point aux unes les propriétés que nous découvrons dans les autres; lorsque je vois un bâton courbe dans l'eau où il est plongé en partie, je dis qu'il existe droit, quoiqu'il me paroisse courbé; c'est-à-dire, qu'il existe réellement hors de moi d'une autre façon qu'il n'existe objectivement dans mon esprit, parce que,

consultant plusieurs sens différens , et le regardant en diverses situations , j'apperçois la cause de mon erreur. Lorsque je dors , quelques vives que soient les impressions que j'ai reçues de mes songes , je connois à mon réveil que les objets de ces perceptions et de ces sentimens n'existoient point hors de moi , à la maniere des objets de mes sensations et perceptions extérieures. Suivons le même procédé dans la considération de ces objets intérieurs qui ne sont présens qu'à notre esprit , comparons-les entr'eux , et que ceux qui nous donnent des images vives , nettes et distinctes , des images toujours semblables , soient la regle à laquelle nous comparerons ces images confuses , obscures et voltigeantes , qui nous séduisent pour l'ordinaire ; non-seulement nous verrons qu'elles ne sont que dans notre esprit , mais qu'elles y sont accompagnées d'un sentiment très-fort et très-constant de leur existence ; et que ceux qui leur donnent cette existence forment des phantômes spirituels qui n'ont pas plus de réalité que les chimeres ou les sphinx , ou plutôt qu'ils se servent des termes auxquels ils ne peuvent pas attacher plus de sens qu'à ceux de noire blancheur , de froide chaleur , de

de dure mollesse , qui joignent ensemble des idées incompatibles.

Je n'ai pu m'empêcher de prévenir , dans ce que j'ai dit ci-dessus , une partie de ce que j'avois à dire , sur ce que la raison nous apprend au sujet de cette première cause , de ce souverain Être , qui est l'objet du culte religieux de tous les hommes. J'ai fait voir qu'une telle cause infinie n'étoit présente à notre esprit que d'une présence objective , et même qu'elle y étoit comme non existante et comme impossible.

Quelque chose que nous disent les philosophes , partisans du système religieux , pour nous prouver l'existence d'un tel être que leur Dieu , ils ne prouvent autre chose , sinon qu'il n'arrive rien qui ne soit l'effet d'une cause ; que le plus souvent même nous ne pouvons connoître les causes immédiates des effets que nous voyons ; que lors même que nous les pouvons voir , ces causes sont en elles-mêmes des effets à l'égard des autres causes antérieures qui les ont produits ainsi à l'infini. Mais ils ne montrent point qu'il faille en venir à une première cause éternelle , qui soit la cause universelle de toutes les causes particulières , qui produise toutes

les propriétés des êtres , et même leur existence , et qui ne dépende elle-même d'aucune autre cause. Il est vrai que nous ne connoissons pas la liaison , la suite et la progression de toutes les causes ; mais que conclure de-là ? l'ignorance d'une chose n'a jamais pu être un motif raisonnable de croire ni de déterminer.

Je ne sais quelle est la cause d'un certain effet , je ne puis en assigner une qui me satisfasse ; faut-il pour cela que je me contente de celle que me donnera un autre homme qui me dira qu'il en est satisfait , lorsque je verrai qu'une telle cause est impossible ; lorsqu'avec une ignorance égale à la mienne , il n'aura sur moi d'autre avantage que celui de la présomption , par laquelle il croira savoir ce qu'il ignore ? Il en est arrivé autant à un marchand d'Alexandrie. Il avoit porté aux Indes , entr'autres curiosités , quelques-unes de ces machines hydrauliques qui servent à marquer le tems ; elles firent l'admiration de ces barbares , peu intelligens dans les mathématiques ; ils cherchèrent long-tems à deviner quelle pouvoit être la cause de ces mouvemens ; et n'en pouvant venir à bout , enfin l'un d'entr'eux

plus hardi que les autres , décida que ces machines étoient des animaux d'une certaine espece , et parce que les autres ne pouvoient lui montrer que les mouvemens de cette machine vinssent d'un autre principe que de quelque chose qui fût semblable à ce qui nous fait mouvoir , il se croyoit en droit de les obliger d'admettre son explication.

Les philosophes et les partisans du système religieux , prétendent que , parce que nous ne pouvons expliquer les causes de tous les effets , ni parcourir la suite infinie des causes , il faut que nous admettions leur opinion de l'existence d'une cause universelle ; mais tant qu'ils ne pourront me la rendre probable , tant qu'elle impliquera contradiction dans mon esprit , et n'y entrera qu'accompagnée du sentiment de la fausseté , je serai en droit de la rejeter , quoique je ne puisse rendre raison de tout , et qu'il y ait bien des choses dans l'univers , au sujet desquelles je demeure dans l'ignorance. Un philosophe ne doit point avoir honte de convenir de cette ignorance , quand il a lieu de croire qu'elle est invincible , et qu'il voit qu'elle lui est commune avec la plus raisonnable partie de son espece. Non , ma chere

Leucippe, ce n'est pas de leur ignorance que les hommes doivent rougir, ce n'est point elle qui leur est dangereuse ; une ignorance modeste nous oblige de nous tenir en suspens , elle ne nous fait rien entreprendre témérairement ; c'est la présomption ou la fausse persuasion de connoître , qui nous empêche de remplir ces devoirs naturels , qui nous expose à des maux réels , qui nous prive des avantages sur lesquels est fondé notre bonheur ; et ce qui est de plus grande conséquence pour le genre humain , c'est elle qui a enfanté le fanatisme religieux et philosophique , qui n'a jamais servi qu'à troubler l'ordre public, et à détruire le bonheur des particuliers. Ainsi, je supporte sans douleur le vuide que les *théistes* croient remplir par la supposition d'une cause intelligente , infinie en durée , en force , en propriétés et en actions ; cette supposition ne serviroit qu'à m'embarrasser dans de nouvelles difficultés. Quand je leur demande de m'expliquer la nature et les propriétés de cette cause , je trouve qu'ils ne s'accordent qu'en un seul point , qui est , que c'est la cause par excellence ; mais sur le reste , ils sont dans une variation continuelle , non-

seulement les uns avec les autres, mais encore chacun d'eux avec lui-même; à mesure qu'ils avancent dans le détail de leur opinion, son absurdité augmente, par les suppositions particulières qu'ils sont dans la nécessité de faire à chaque pas. Que leur hypothèse soit contradictoire, il est facile de le montrer dans tous les systèmes: la dernière cause à laquelle il faut remonter, soit qu'on la nomme Destin, Nécessité, Nature, Cause universelle, Dieu suprême est confondue avec les êtres particuliers. Car enfin, la volonté permanente et perpétuellement agissante de cette cause, produit l'existence des êtres et de leurs propriétés; si cette existence n'est autre chose que la volonté de cette cause, ce n'est qu'un acte de sa volition, qu'un attribut, qu'une propriété qui n'est pas distinguée d'elle autrement que nos pensées le sont de nous, que la couleur l'est du corps coloré, l'action du corps agissant. Si Dieu est cette cause universelle, les êtres particuliers qu'il produit n'ont qu'une existence objective, c'est-à-dire, qu'ils participent de celle de Dieu, dont ils sont autant d'attributs, de propriétés et de parties, en sorte que Dieu n'est autre chose que l'as-

semblage de tous les êtres particuliers que l'univers enferme ; opinion soutenue par un grand nombre de nos philosophes , sur-tout par les stoïciens qui ont entrepris d'y ajouter le culte de toutes les nations , en changeant par des allégories très-peu suivies toutes les divinités en autant de parties de l'univers , ou d'attributs des êtres particuliers.

Les Platoniciens ont prétendu que cette cause devoit absolument être distinguée de l'univers , puisqu'elle l'avoit produit , et que la production et l'existence de tous les êtres sont l'effet de son action et de sa volonté : voyons ce qu'ils entendent par le terme de production ; le mouvement est produit par un autre mouvement ; la figure des corps est produite par la différence de couleurs et de dureté de ces corps et de ceux qui les entourent immédiatement ; la solidité ou dureté des corps est produite par la différence de la direction et de la quantité ou vitesse du mouvement des petites parties de ces corps et de celles de l'air qui les entoure. Nous avons l'idée de toutes ces choses , nous les concevons aisément , parce que nous avons vu des corps avec ces diverses propriétés de mouvement , de figure , de couleur ,

de dureté ; nous avons été témoins des changemens qu'ils ont soufferts et des causes qui les ont produits en eux. Nous avons une idée des formes ou modalités que les êtres acquièrent et perdent successivement , parce que ces modalités ne sont au fond que nos propres sensations rapportées aux objets extérieurs : nous éprouvons en nous-mêmes la succession de ces différentes sensations et des différentes propriétés que nous découvrons dans les êtres à l'occasion des impressions qu'ils font sur nous ; mais pour la cause de l'existence des corps et de la matière , comme nous n'en avons jamais vu passer du néant à l'être , nous ne pouvons comprendre comment cela se fait , ni même que cela se fasse. Ces termes de production des êtres et de commencement de leur existence , ne sont accompagnés d'aucune idée ; il vaudroit donc mieux dire , si nous ne voulons pas nous contenter de l'aveu de notre ignorance , que les corps et la matière existent par eux-mêmes et par leurs propres forces , que leur existence est nécessaire ; ce qui nous ramène au système des stoïciens. Si la cause de cette existence est la volonté de Dieu , comme nous n'avons point l'idée d'une volonté sans

un motif et une raison qui détermine à vouloir , parce que vouloir c'est préférer une chose à une autre , on demande quel sera le motif de cette volonté. Si ce sont les êtres mêmes , comment ce qui n'est pas et ce qui n'a jamais été en soi ni en ses parties , peut-il être conçu , être imaginé , servir de motif et déterminer la volonté de Dieu ? Si ce sont les idées de ces êtres que l'on suppose exister en Dieu , d'où lui sont-elles venues ? Ce ne peut être que des effets qui n'ont jamais existé ; elles sont donc aussi anciennes que lui ; elles sont donc une partie de lui-même et de sa substance ; mais Dieu dans cette hypothèse conçoit-il des êtres comme devant exister ? Si cela est , quelle est la loi qui leur a imposé cette nécessité ? Ce n'est pas sa volonté , puisque sa volonté n'est point la cause de l'existence de ces idées ou perceptions , et qu'il n'est point le maître de se les donner , de les produire , n'y d'y rien changer ; elles sont immuables et éternelles comme lui ; mais cependant cette existence est nécessaire , et Dieu n'en est point la cause ; il y a donc une autre cause que lui , une autre cause nécessaire , et dont il suit les loix ; par conséquent il n'est pas la première cause , ce

qui est contre la supposition. S'il ne conçoit pas les êtres comme devant exister, ses perceptions sont fausses, et ne représentent pas les choses et les êtres tels qu'ils sont, et par conséquent elles ne peuvent être un motif raisonnable d'agir. Puisque ce ne sont ni les êtres ni les idées des êtres qui déterminent la volonté de Dieu à agir, il reste qu'il soit déterminé par une cause antérieure; à moins que l'on ne dise que sa volonté se détermine par elle-même, par sa propre nature, qu'elle est cause d'elle-même, c'est-à-dire, cause aveugle. J'avoue que ces termes ne sont pour moi qu'un vain son, destitué de toute signification et de tout sens; et si je voulois faire un système, j'aimerois encore mieux dire que tout ce qui existe, existe nécessairement, a toujours existé et existera toujours, et qu'il ne peut pas ne point exister; que ses divers changemens apparens ne sont tels que par rapport à nous et aux impressions que font sur nous les êtres qui nous touchent; que selon les divers aspects dont nous l'envisageons, nous disons qu'il passe d'une modification à l'autre, qu'il acquiert et qu'il perd des propriétés; que cependant non-seulement sa force d'exister ou son existence, incapable

incapable d'accroissement et de distinction , est toujours la même , mais que les changemens que nous croyons voir dans ses propriétés , n'ont pas plus de réalité que ceux de ces objets dont la forme et la couleur changent suivant le point de vue dont nous les envisageons. Voilà le parti que je prendrois , si j'étois obligé d'embrasser une opinion sur cette matière , dans laquelle cependant je préférerais toujours un aveu sincère de notre ignorance invincible , parce que je ne vois aucune raison suffisante pour décider sûrement.

Je pourrois m'en tenir là , ma chère *Leucippe* , et me contenter d'avoir prouvé contre les partisans du système religieux , que l'existence d'une cause universelle est impossible , et que leur divinité n'est autre chose qu'un spectre ou un phantôme de notre imagination , qui n'a aucune réalité distinguée de nous-mêmes , et qui existe dans notre esprit tout au plus comme les objets de nos songes ; mais je veux aller plus loin contr'eux , et voir si , en leur accordant que ce phantôme peut exister réellement hors de nous , ils pourront établir les conséquences particulières qu'ils tirent de cette hypothèse. Je sup-

pose donc avec nos partisans du culte religieux qu'il existe un être, cause universelle non-seulement des modifications des êtres particuliers, mais encore de leur existence, qui les a faits, qui les conserve, qui les change et les détruit; dont la volonté est la source et le principe de toute existence, n'y en ayant aucune qui n'en émane et n'en découle, qui peut subsister sans ces êtres, et sans lequel ils ne peuvent subsister; que cependant il est absolument et réellement distingué de ces êtres qui ne sont ni ses attributs ni ses parties, quoiqu'ils n'aient pas une existence réellement indépendante de la sienne: je suppose encore un tel être doué d'intelligence et de volonté à la manière des hommes, quoiqu'exempt de nos défauts; qui, nous ayant donné avec l'existence une force que nous appellons volonté et par laquelle nous agissons, l'usage que nous faisons de cette force n'est raisonnable, n'est capable de lui plaire, de lui devenir agréable, et par conséquent de nous rendre heureux que lorsqu'il est conforme à ses vues, à ses loix et à ses volontés.

Je demande d'abord à nos défenseurs de la Divinité, si la loi, la règle, la volonté,

par laquelle il conduit les êtres , est de même nature que notre volonté et que la force que nous croyons appercevoir en nous ; si dans les mêmes circonstances il peut vouloir et ne peut pas vouloir ; si la même chose peut lui plaire et lui déplaire ; s'il ne change pas de sentiment ; si la loi par laquelle il se conduit est immuable. Si c'est elle qui le conduit , il ne fait que l'exécuter , et il n'a aucune puissance. Cette loi nécessaire qu'est-elle elle-même ? Est-elle distinguée de lui et des êtres , ou des perceptions qu'il en a ? N'est-ce que la perception des rapports de convenance ou de disconvenance qui sont entre les choses , ou leurs idées ? Ce sont-là autant de questions que l'on ne peut résoudre ; et les réponses que l'on y feroit , seroient ou absurdes , ou intelligibles , car enfin cette démarcation dans cette espèce ne peut venir que de l'action des êtres extérieurs qui font sur un objet une impression qu'il ne peut que recevoir , et c'est ce que l'on ne peut dire ici ; les effets de la cause universelle et nécessaire ne peuvent agir sur cette cause.

Si , au contraire , cet être peut changer de sentiment et de volonté sans que les cir-

Parmi les corps, les uns se meuvent parce qu'ils sont frappés ou poussés par d'autres corps déjà en mouvement, les autres se meuvent d'eux-mêmes, c'est-à-dire, sans que nous voyons aucune cause extérieure de leur mouvement; par exemple, lorsque je coupe la corde qui tient un corps pesant suspendu en l'air, ou la corde d'un arc tendu, il arrive que sur-le-champ le corps pesant descend vers la terre, et l'arc se détend et se redresse; mais cette expérience ne m'apprend autre chose, sinon qu'il y a des corps qui se remuent sans que je voie la cause de leur mouvement. Les hommes et les êtres vivans se meuvent de même sans que l'on voie rien d'extérieur qui les pousse. Nous sentons à la vérité que ce mouvement est souvent accompagné d'un sentiment ou d'une volonté que nous sommes tentés de croire être la cause de ce mouvement, mais comme il arrive souvent que nous sommes mis en mouvement sans le concours de notre volonté et quelquefois malgré elle, comme il arrive dans tous les mouvemens involontaires, que souvent notre volonté ne peut ni produire du mouvement, ni arrêter celui qui est excité dans certaines parties

de notre corps, même dans celles qui lui semblent les plus soumises, comme les bras, les jambes, la langue ; il est évident que notre volonté toute seule n'est pas suffisante pour produire du mouvement en nous et qu'il faut le concours d'une autre cause, quelle qu'elle soit. Il y a donc en nous deux sortes de mouvemens ; l'un involontaire qui se fait sans le concours de la volonté, et quelquefois même malgré elle, et que l'on peut nommer mouvement forcé, mouvement contraint ; l'autre mouvement est le volontaire, qui est accompagné du concours de la volonté, et que j'explique par cette supposition. Vous avez vu ces machines que l'on met au haut des tours pour marquer de quel côté souffle le vent ; si la lame de métal, qui est posée sur le pivot et qui tourne facilement, étoit animée, et qu'elle eût un sentiment qui lui fît trouver du plaisir à se tourner vers le septentrion, elle auroit toujours une pente, une inclination, une tendance à se tourner vers ce côté-là, et dès que le vent du midi souffleroit, elle croiroit se tourner d'elle-même vers le nord, quoiqu'elle ne contribuât pas plus à son mouvement dans cette occasion, que lors-

qu'elle se tourneroit vers tous les autres côtés, pour lesquels elle auroit plus de répugnance. Nous n'avons point de preuves que nous soyons d'une autre nature que cette machine; mais comme nous n'avons pas non plus de preuves que nous lui soyons semblables, il ne faut pas décider si dans certaines occasions, où notre volonté concourt en apparence avec la cause de nos mouvemens, elle ne fait que les accompagner sans avoir aucune force pour les produire, ou si elle a effectivement une force qui, se joignant à la cause de nos mouvemens, la met en état de les produire. Il faut plutôt examiner si cette force, ce mouvement intérieur de la volonté, cet effort, cette tendance est produite au-dedans de la volonté par elle-même, ou si elle la reçoit d'ailleurs. La volonté n'a que deux efforts ou tendances, l'un pour s'approcher des objets agréables, l'autre pour s'éloigner des objets désagréables. Elle a une tendance vers les uns et une répugnance pour les autres, et l'une et l'autre sont invincibles. La difficulté est de savoir si cette force est dans la volonté, ou si elle est dans les objets; si elle s'approche et se retire d'eux, ou si

ce sont eux qui l'attirent et qui le repoussent. Cette question me paroît insoluble, et cependant sans la résoudre, on ne peut entendre les fameuses questions de la liberté qui partagent nos philosophes ; car tout se réduit dans ces questions à savoir, 1°. si la volonté est nécessairement déterminée par l'apparence du plus grand plaisir ou de la plus grande douleur en général, et 2°. si, à l'égard des objets particuliers, elle peut se les représenter comme étant ou n'étant pas la cause nécessaire des impressions du plus grand plaisir, ou de la plus grande douleur ; si par la considération elle peut ajouter à la force par laquelle les objets agissent sur elle, si elle peut augmenter leur action, et de non déterminante qu'elle étoit, la rendre déterminante. Lorsque la différence qui est entre les divers degrés de plaisir ou de douleur est considérable, ou lorsqu'un seul objet est présent à l'esprit et agit sur lui, il est clair que la volonté est déterminée conformément à l'apparence de cet objet, et qu'elle n'a que la force de vouloir, c'est-à-dire, d'être mue ; mais lorsque deux ou plusieurs objets nous frappent, et nous poussent de divers côtés avec des

forces à peu près égales , comme nous ne sommes entraînés dans le premier instant vers aucun , mais que nous nous sentons poussés vers tous presque dans le même tems , nous sommes fort portés à croire que c'est nous - mêmes qui nous sommes déterminés et qui avons rendu l'une de ces impressions efficaces. Nous croyons que la supériorité qu'elle a acquise est un effet du concours de la volonté qui s'est jointe à elle. Si nous nous contentons de consulter un certain sentiment confus de ce qui se passe en nous , nous jugerons que cela est ainsi , et nous appellerons la liberté cette force que nous croyons avoir de nous déterminer , indépendamment de l'action des objets. Mais si nous considérons que nous recevons les impressions des objets d'une manière absolument passive et à laquelle nous ne pouvons apporter aucun changement , que nous ne produisons pas nos perceptions , mais qu'elles sont excitées par l'action de quelque chose qui est hors de nous , nous penserons que la volonté en nous n'a pas une autre force que celle de la faculté d'appercevoir ; et que de même que nous ne contribuons en rien à l'évidence

des objets que nous appercevons, de même aussi nous ne contribuons en rien à l'apparence des motifs qui nous déterminent à vouloir ; par conséquent nous dirons que l'on ne doit point distinguer entre les actions libres et volontaires ; que ma volonté n'est pas moins forte lorsque je retire ma main du feu qui me brûle , que lorsque je la trempe dans l'eau pour la laver , quoique je sois déterminé bien plus fortement à l'une de ces actions qu'à l'autre.

Toutes les actions auxquelles ma volonté concourra , seront également libres , parce qu'elles seront toutes également volontaires. Le degré de force du motif déterminant est infiniment plus grand dans un cas que dans l'autre ; mais la nature de ce motif est la même par-tout ; il n'y aura que les actions involontaires et contraires à la volonté qui ne seront pas libres ; par exemple , le battement de mes artères , les convulsions d'une grande maladie , la contrainte d'un homme infiniment fort qui me prendroit le bras pour me faire enfoncer un poignard dans le sein de mon meilleur ami , tandis que je fais inutilement tous les efforts possibles pour m'en défendre. Ceux qui font consister la

liberté dans quelque chose de plus que le concours ou le consentement de la volonté, n'ont point d'idée de ce qu'ils disent, et ne peuvent en communiquer à d'autres et à ceux qui les écoutent. Le commun des hommes qui dans les choses de sentiment marche d'une manière plus sûre que les raisonneurs abstraits, parce qu'il se laisse conduire à son sentiment, appelle actions libres toutes celles qui sont volontaires, et il croit que sa volonté a d'autant plus de force pour le déterminer, que celle des objets extérieurs est moins marquée et moins sensible; il appelle mouvemens libres tous ceux auxquels la volonté consent.

Cela posé, examinons si, dans la supposition d'une cause intelligente, d'une divinité qui produit toutes les actions des êtres particuliers, il doit et peut y avoir des actions qui lui soient plus agréables les unes que les autres, ou, ce qui est la même chose, des actions justes et injustes par elles-mêmes au sens où nous prenons ces termes.

C'est de cette cause infinie que nous tenons non-seulement notre existence, mais encore les affections ou modifications de

Cette existence ; c'est par son action que nous recevons toutes nos impressions et nos perceptions , puisque les objets n'ont pas la force d'exister par eux-mêmes , loin d'avoir celle d'agir sur nous ; quand même ils l'auroient , ce seroit de ce Dieu qu'ils la tiendroient , et au moins par sa direction qu'ils l'exerceroient. Quant à nous , c'est de lui que partent toutes nos perfections et imperfections ; nous n'avons que ce qu'il donne , et par nos propres forces nous ne pouvons rien produire en nous , ni y rien changer ; nous sommes précisément tels qu'il nous fait , et seulement parce qu'il nous fait tels ; donc quels que nous soyons , nous sommes toujours conformes à sa volonté , puisque rien n'existe qu'il ne le veuille , puisqu'il n'y a point d'autres causes de l'existence que sa volonté ; de cela seul qu'une chose existe , on peut et on doit conclure qu'il n'y a aucun être particulier , aucune modification , aucune qualité de ces êtres , qui soit plus conforme à la volonté de Dieu qu'une autre ; que par rapport à lui tout est égal , et que ce que nous appellons perfections et imperfections , justice , injustice , bonté , méchanceté , utilité , fausseté , sa-

gesse, folie, &c. ne different que par rapport aux impressions de plaisir et de déplaisir, d'agrément ou de désagrément que nous en recevons. Toutes ces choses ont une réalité en elles-mêmes, et sont également les effets nécessaires d'une vérité toujours efficiente, et la seule cause efficiente de tout ce qui existe.

Vous sentez assez, ma chere *Leucippe*, l'impossibilité de concilier ces conséquences avec le dogme religieux ; c'est elle qui a porté ceux qui le défendent, à dire que Dieu ne produit que le mouvement des corps, et que ceux de la volonté sont produits par une autre force qui est dans notre volonté ; mais je leur demanderai ce que c'est qu'une telle force qui existe et qui agit indépendamment de la cause universelle ; elle n'est donc plus universelle contre la supposition. Cette cause prête-t-elle son action, concourt-elle avec notre volonté ? En ce cas elle y donne son consentement ou elle le refuse. Si elle consent, elle est complice de toutes les actions de notre volonté particulière ; si elle ne consent pas, elle est impuissante, puisque contre son gré elle obéit à ses loix.

Quelle idée nous donne-t-on de la Divinité ? Quoi , ce Maître absolu de l'univers ne se fait obéir que par les êtres inanimés , que par la matière ! Mais le monde intelligent , le monde des esprits , celui que nous croyons le plus parfait et le plus noble ne sera point assujéti à ses loix ? En vain ce Dieu fera tous ses efforts pour le porter à les exécuter ; en vain il y attachera sa gloire et son bonheur ; tous ses efforts seront inutiles et ne serviront qu'à lui rendre plus douloureux le mauvais succès de ses tentatives !

Mais comme je crains , que malgré la vérité et l'évidence de ces raisonnemens , ils ne paroissent trop subtils aux partisans du système religieux , esprits grossiers et superficiels , il leur faut des raisonnemens palpables ; il faut leur accorder que le souverain Être a donné des loix aux hommes , et que les hommes sont les maîtres d'exécuter ou de violer ces loix ; cela supposé , voyons quelles doivent être ces loix , et à quelle marque on pourra les connoître. Ces loix se réduisent à trois chefs ; la soumission de notre esprit , par la croyance de certaines vérités spéculatives , l'observation de cer-

taines regles dans la morale et dans la jouissance des objets de nos sensations : enfin , la pratique de certaines cérémonies établies pour lui témoigner notre attachement et notre respect. Si les partisans du culte religieux avouent que cela est vrai , ces loix étant communes pour tous les hommes , elles doivent leur être connues à tous , ou du moins , ils doivent avoir tous des facilités égales pour en acquérir la connoissance et pour en ressentir la vérité. Une loi n'oblige que quand elle est connue ; il faut qu'elle soit accompagnée et revêtue de certains caracteres , sans lesquels elle n'a aucune autorité.

Voyons donc qu'elles sont les loix gravées dans l'esprit et dans le cœur de tous les hommes , au moins de ceux qui y font attention et qui cherchent à les connoître. Quant à leur esprit , je les vois convenir de certaines vérités générales , qui concernent les propriétés des corps et leurs rapports de grandeur et de quantité ; mais ce sont des vérités seches et de pure spéculation , qui leur apprennent qu'ils voyent en tout tems et en tous lieux les mêmes propriétés des corps , et qu'ils en reçoivent les mêmes impressions.

pressions. Les vérités mathématiques ne reposent que sur les mesures de la grandeur, et sur les proportions des nombres; cependant, ce sont les seules sur lesquelles les hommes conviennent. On les acquiert par l'expérience, et on s'en convainc par l'uniformité que l'on apperçoit dans toutes les impressions que les objets extérieurs font sur nos sens, qui sont, comme je l'ai déjà dit, les organes par lesquels nous acquérons des connoissances vraies et certaines. Les plus sublimes vérités de la géométrie, ne sont que des conséquences de ces vérités communes; et les démonstrations ne font qu'appliquer à un cas moins ordinaire, une vérité dont nous sommes déjà convaincus par une expérience habituelle et journalière, qui a été répétée un million de fois. Toutes les autres connoissances qui passent pour certaines, n'ont point ce degré de certitude; nous sommes sûrs de voir ce que nous voyons, mais nous ne le sommes presque jamais qu'il y ait quelque chose hors de nous qui soit précisément tel que nous le voyons; il faut un grand nombre d'expériences faites et répétées avec bien des précautions, pour produire en nous un degré de conviction

pareil à celui des vérités géométriques. S'il y a quelques autres vérités, elles sont en petit nombre, et communes à tous les hommes qui ne sont pas dépourvus de sens, à l'occasion desquels ils reçoivent les connoissances qu'elles accompagnent : elles se bornent à nous apprendre que nous éprouvons telles ou telles sensations à la présence de tel ou tel objet.

Voilà toutes les vérités spéculatives que nous pouvons regarder comme des loix communes, suivant lesquelles les hommes doivent conduire leur esprit : non qu'ils apportent avec eux en naissant la connoissance de ces vérités gravées dans leur esprit, mais parce qu'elles s'y gravent de la même façon et avec la même force à proportion des expériences qu'ils font et de l'attention qu'ils y prêtent.

Quant au cœur, c'est-à-dire, au sentiment et à la volonté, il est vrai que j'y vois une loi gravée dès le premier instant de son existence, c'est-à-dire, l'amour du plaisir et l'aversion de la douleur ; cette loi est généralement observée par tous les hommes ; il n'y en a aucun qui s'en écarte un seul instant ; cette loi a attaché le plaisir aux

actions propres, ou même nécessaires à notre conservation ; elle a attaché la douleur à celles qui y sont contraires, et par un instinct naturel, l'amour du plaisir nous porte nécessairement à faire les unes, et l'aversion de la douleur à éviter les autres. L'effet de cet instinct est tel que nous ne sommes pas maîtres d'y résister. Entre plusieurs plaisirs, nous choisissons celui qui est le plus grand à nos yeux, de même qu'entre plusieurs douleurs nous craignons davantage la plus vive. Nous pouvons envisager la privation du plaisir comme plus fâcheuse qu'une douleur positive, ou la souffrance d'une douleur comme moins difficile à supporter que la privation d'un plaisir, et agir en conséquence ; mais, quoique nous fassions, c'est toujours l'apercevanche du plus grand plaisir et de la plus grande douleur qui fait la plus grande impression, qui détermine et qui entraîne la volonté.

La raison consiste dans la comparaison de ces différens degrés d'impressions, et dans le choix des moyens que nous employons pour parvenir au plaisir et pour éviter la douleur ; ceux-là passent pour raisonnables, qui s'accordent avec les autres hommes dans

ce qu'ils regardent comme le plus grand plaisir et la plus grande douleur, comme ceux-là passent pour sensés et pour prudens qui paroissent appercevoir les objets de la même maniere dont les voient les autres hommes. Dans la conduite de la vie, ceux-là arrivent plus ordinairement au but où ils tendent, c'est-à-dire, au bonheur, et ils sont déterminés par l'apperceivance des objets à suivre le chemin qui y conduit ordinairement.

Telle est la loi que les hommes portent gravée dans leur cœur, par laquelle ils sont perpétuellement conduits, et à laquelle ils ne peuvent pas plus se soustraire que les êtres corporels le peuvent aux loix qui reglent leurs mouvemens. Si le premier Être a établi une loi pour ses ouvrages, elle doit être semblable à celle-ci; car je ne puis comprendre que l'auteur de leur existence et de leurs modalités puisse avoir une volonté qu'ils n'exécutent pas et qu'ils rendent inutile.

Au reste, cette loi suffit pour conserver, perpétuer et augmenter le genre humain; c'est elle qui a formé les sociétés et qui les maintient; la religion y est absolument inutile, si même elle n'y est pas contraire, parce qu'elle remplit l'esprit des hommes

d'idées imaginaires et fausses d'un bonheur distingué de celui qui consiste dans la jouissance des plaisirs attachés à la satisfaction des besoins de l'homme, et qu'elle leur fait craindre des maux qui n'existent que dans l'imagination de celui qui les appréhende ; et que pour éviter ces maux , qui ne sont maux que pour lui seul, il s'expose à souffrir des douleurs et à se priver des plaisirs reconnus pour tels par tous les hommes.

Que cette loi de l'amour du plaisir et de la fuite de la douleur soit suffisante pour conduire les hommes lorsqu'ils vivent en société , c'est de quoi il est aisé de se convaincre : si ces hommes n'étoient sensibles qu'aux impressions des sens extérieurs , comme il paroît que sont les animaux , il pourroit se faire qu'ils ne vivroient point en société , hors le tems où l'amour les porte à se joindre ensemble ; l'instinct qui attache les bêtes les plus féroces au soin de nourrir leurs petits , les porteroit à demeurer unis , jusqu'à ce que leurs enfans pussent se passer d'eux. Les hommes seroient comme les oiseaux parmi lesquels le mâle et la femelle que l'amour a réunis , ne se séparent point que leurs petits ne soient en état de se passer

de leurs secours. Il est vrai que comme les enfans sont beaucoup plus long-tems incapables de pourvoir à leurs besoins que les petits des bêtes et des oiseaux, les sociétés amoureuses des hommes seroient plus longues que celles des animaux, mais hors de là, ils se craindroient et se fueroient mutuellement comme la plupart des autres animaux. Je ne vois pourtant pas clairement que cela ne pût être autrement; car, parmi les animaux, nous voyons que les abeilles et les fourmis forment des sociétés nombreuses et aussi bien réglées que les nôtres, et que quoique nous n'ayons nul motif de leur attribuer une raison semblable à la nôtre, ces animaux semblent plus sociables que les scythes septentrionaux, et que les barbares du milieu de l'Afrique, parmi lesquels il y a des nations entières dont les hommes sont séparés les uns des autres, et où les familles ne vivent ensemble que jusqu'à ce que ceux qui les composent puissent se passer de secours pour subsister et pour se défendre contre les animaux féroces.

Mais comme les hommes, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, ont des sentimens intérieurs d'un plaisir et d'une dou-

leur qui affectent indépendamment des organes extérieurs du corps, et que ces impressions intérieures les affectent souvent plus vivement et plus efficacement que les autres, ce sont elles qui déterminent presque toute leur conduite ; ainsi il n'a fallu d'autres motifs pour former la société que le plaisir que nous trouvons dans la compagnie et dans le commerce des autres hommes, avec lesquels la parole nous donne la facilité de converser ; c'est-à-dire, de leur communiquer non-seulement nos sensations, comme font les animaux, mais encore nos perceptions les plus délicates. Le désir de ce commerce est si naturel, que nous ne pouvons en être privé sans ressentir l'ennui inséparable de la solitude totale, lequel forme une situation très-douloureuse : mais quand on supposeroit pour un moment que l'homme est né insociable, et ne goûte point un plaisir naturel dans la conversation de ses semblables, cela ne pourroit empêcher qu'il ne se fût bientôt formé un grand nombre de sociétés.

Dans cette supposition, on peut regarder les hommes comme timides, et comme se fuyant réciproquement, ou comme féroces

et cherchant à se nuire mutuellement, parce que, non-seulement ils veulent se rendre heureux aux dépens des autres hommes, mais parce que la douleur des autres est pour eux une source de plaisirs. Je doute cependant qu'il y ait de tels hommes; s'il y en a, ce sont des monstres encore plus rares que ceux qui naissent avec trois yeux, ou avec quatre bras.

Si les hommes naissent seulement sauvages et timides, comme chacun d'eux craindra tous ceux qui l'environneront, il cherchera à les empêcher de lui nuire en leur devenant aimable, parce qu'il se sentira trop foible pour leur résister; cette complaisance mutuelle des hommes les uns pour les autres, formera bientôt des liaisons et des sociétés particulières, fondées sur la disposition mutuelle de s'aider, de se soulager, et de se procurer des plaisirs les uns aux autres. Dans ce commerce de services, celui qui les reçoit, conçoit de l'amour pour celui à qui il doit ce plaisir; il le regarde comme la cause de son bonheur. Ce sentiment flatte l'orgueil de celui qui en est l'objet: il regarde avec complaisance la reconnoissance que l'on a pour lui, il s'accoutume à la considérer

comme un avantage , et bientôt son imagination lui en grossissant l'objet, cette opinion devient pour lui la source d'un plaisir si vif, qu'il lui sacrifie avec joie tous les autres plaisirs réels , et que les douleurs les plus aiguës lui semblent légères , si elles sont le prix auquel il le peut acquérir. C'est ainsi , selon moi , que se sont formées les républiques, forme de gouvernement la plus convenable à des hommes modérés qui cherchent la tranquillité et le repos. Bientôt il s'élèvera dans ces sociétés des fanatiques de gloire qui sacrifieront à ce phantôme du bien public leurs richesses , leur repos , leurs plaisirs et leur vie même , quoique la mort soit ce que les hommes imaginent comme le plus grand des maux.

L'expérience de ce qui se passe parmi les enfans dans ces petites sociétés que forme l'amour du jeu et du plaisir , montre que je ne suppose ici rien dont nous n'ayons tous les jours des exemples.

J'ai supposé que l'homme étoit seulement timide , voyons ce qui arriveroit s'il étoit naturellement féroce et méchant ; la nécessité de se défendre les uns des autres réunira les plus foibles contre les plus méchans , et

ceux-ci en feront autant pour s'empêcher d'être accablés sous le nombre. Après une guerre de quelque tems, l'un des deux partis se trouvant le plus foible, se soumettra au vainqueur, qui l'assujettira, le réduira en esclavage, lui imposera des loix plus ou moins dures, selon ses besoins, ses caprices, ou selon le degré de force ou de foiblesse des vaincus. La nécessité de se tenir unis et toujours armés, parce qu'ils ne compteront que sur la terreur de leurs nouveaux esclaves pour assurer leur empire, les obligera de se choisir un chef qui n'aura d'abord qu'une autorité précaire sur ses compagnons, fera avec eux des conventions qu'il sera de leur avantage de garder, tandis que de son côté il tâchera d'étendre et d'établir son autorité par toutes sortes de moyens. Tel est l'origine de la tyrannie; et c'est ainsi que peuvent se former les monarchies, et que se sont formées celles des *Medes* et des *Parthes*, dans lesquelles une partie des sujets gémit sous les loix d'un cruel esclavage, tandis que l'autre partage avec le Prince tous les avantages réels de l'autorité, les emplois, les dignités, les richesses et même l'impunité; toutes les sociétés que nous voyons parmi les hommes

se réduisent à l'une de ces deux especes , ou participent de toutes deux , parce qu'il y en a peu qui n'aient passé successivement du gouvernement républicain au gouvernement monarchique , ou qui n'aient aboli la tyrannie pour se gouverner en république. Quelle que soit l'origine de ces sociétés , il n'y en aura aucune où l'on ne se forme des idées de justice et d'injustice , de vertu et de vice , de gloire et d'infamie , quoiqu'elles varient suivant la diversité des coutumes , des besoins et des opinions qui auront prévalu dans chacune de ces sociétés.

On appellera injustes les actions par lesquelles on cherchera son propre bonheur aux dépens de celui du reste de la société. La justice consistera à ne se point écarter des loix qui mettent de l'égalité entre les hommes. On punira les actions injustes , et les justes auront pour récompense la jouissance du repos et de la tranquillité dans lesquels la société maintiendra les particuliers. La vertu sublime consistera à procurer le bonheur d'autrui aux dépens du sien propre ; on attachera les idées d'honneur et de gloire à ces actions , comme celles de mépris et d'infamie à celles qui y sont contraires ; et si ces

actions sont capables de troubler le repos et le bonheur des particuliers , on les punira par des châtimens plus ou moins sévères , afin que la crainte de la douleur ou de la mort puisse contenir ceux que l'amour de la gloire ou la honte de l'infamie n'auroit pas la force de déterminer. Cette gloire , au reste , n'est pas une pure chimere , puisqu'elle procure des avantages réels à ceux qui y parviennent ; l'estime des autres hommes , le crédit , l'autorité , la facilité d'obtenir les emplois , les dignités , les richesses , l'impunité , et tous les autres biens dont jouissent les grands de chaque état.

Au phantôme du bien public si puissant dans les républiques pour produire des héros , on substituera dans les monarchies la gloire de la nation , l'attachement à la personne du prince , et le dévouement à ses volontés , et ces motifs engageront les hommes à faire les plus grandes choses.

Si les hommes étoient toujours raisonnables , voilà à quoi se borneroit toutes les loix ; elles n'auroient d'autre but que celui de maintenir la tranquillité dans la société , et de prévenir tout ce qui peut empêcher le bonheur du plus grand nombre de ceux

qui la composent ; mais comme les hommes mêlent toujours les objets de leur imagination avec les vues saines et réelles , il n'y a point de société qui n'ait rempli ses loix de beaucoup de choses arbitraires et de pure opinion ; et il n'y a point de société qui n'ait fait des crimes dignes de mort , de certaines actions indifférentes pour le repos et le bonheur du plus grand nombre , tandis qu'elle regarde comme vertueuses et dignes d'une gloire immortelle des actions que les autres sociétés regardent comme insensées , si elles ne leur paroissent pas infames. Tant il est vrai que les idées de justice et d'injustice , de vertu et de vices , de gloire et d'infamie sont absolument arbitraires et dépendantes de l'habitude. Il y a je ne sais quelle contagion qui répand dans les esprits les opinions de ceux qui dominant dans les sociétés , et qui peut aller jusqu'à nous persuader les maximes dont nous avons été le plus choqués.

Si les loix prescrites par la Divinité doivent être connues à tous les hommes , si elles se bornent pour la spéculation à la recherche de la vérité et à la justesse du raisonnement , et pour la pratique à la fuite de la plus grande douleur , et à la recherche du plus

grand plaisir , ainsi que je l'ai fait voir , ces loix sont observées religieusement par-tout , car il n'y a personne qui ne croie les suivre , lors même qu'il se trompe ; on ne voit aucun homme qui ne fuie la douleur , lors même qu'il paroît faire le contraire ; la différence que l'on remarque dans sa conduite , vient de ce qu'il n'est pas affecté par les objets de la même manière que le commun du peuple et des hommes ; ainsi il n'y a personne qui n'observe les loix de la Divinité , et par conséquent personne qui ne lui soit agréable. L'erreur dans laquelle on tombe sur la nature des objets ne peut être un crime , puisque c'est la faute de l'impression que les objets font sur nous , que ceux qui embrassent l'erreur croient préférer la vérité , et que ceux qui se livrent à la douleur ne le font que parce que la pensée d'en éviter une plus grande leur procure un plaisir réel ; s'il y a quelqu'un qui aille contre les loix de la Divinité , ce sont ceux qui , non contents de se livrer à l'illusion , veulent contraindre les hommes d'embrasser les mêmes erreurs , d'abandonner les vérités qu'ils touchent , pour courir après les phantômes que d'autres hommes disent voir.

S'il y a des gens dignes de la colere de la Divinité, ce sont les partisans du systême religieux, qui veulent établir de nouvelles loix différentes de celles que la Divinité a écrites dans l'esprit et dans le cœur de tous les hommes, et qu'elle y a écrites d'une maniere si efficace qu'ils ne peuvent jamais s'en écarter un seul moment.

Mais comme je veux suivre ces gens jusque dans leurs derniers retranchemens, voyons s'il est possible que la Divinité ait établi d'autres loix que celles qu'elle a mises dans l'esprit et dans le cœur de tous les hommes, et à quoi nous pourrons reconnoître ces loix.

Dans cette supposition, pour que les hommes soient agréables au souverain Être, non-seulement il ne leur suffit pas de suivre les loix qu'il leur a dictées lui-même, qu'ils connoissent par le moyen de leur raison, et qu'ils se sentent portés à exécuter en toute occasion par la force supérieure d'un instinct qu'ils ne peuvent surmonter; mais il faut qu'ils suivent encore d'autres loix, qui le plus souvent semblent être opposées aux premières et les détruire entièrement. Ces loix sont connues à un très-petit nombre d'hommes, tandis que tout le reste du genre

humain naît et meurt sans en avoir la moindre idée. Ceux qui prétendent avoir été choisis par le souverain Être pour les annoncer au genre humain, sont encore partagés entr'eux, de sorte que l'examen de ces loix est une étude très-pénible, et que peu d'hommes sont en état de choisir entr'elles, de maniere qu'ils s'assurent de ne s'être point trompés.

Si la Divinité a caché à la plus grande partie des hommes ce qui étoit nécessaire pour leur bonheur, son dessein n'étoit pas de les rendre tous heureux; donc il ne les aime pas tous; donc il n'est ni juste ni bien-faisant. Suivant l'idée que nous avons de la justice, et nous ne pouvons raisonner suivant d'autres idées que celles que nous avons, un Être bon, juste, équitable ne doit rien vouloir que de possible, et il ne l'est pas que j'observé des loix qui me sont inconnues; celui qui exigeroit d'une pierre qu'elle ne pesât point, quoiqu'elle fût pesante, ne seroit-il pas un insensé? La Divinité fait plus, elle me hait pour avoir ignoré ce qu'on ne m'a point appris, elle me punit pour avoir transgressé une loi secrète et non publiée, pour avoir suivi un penchant invincible qu'elle

qu'elle m'avoit donné elle-même ; puis-je la concevoir autrement que comme un Être barbare , injuste , fantasque , et digne de mon mépris et de ma haine ; que comme un tyran et comme un monstre ? car enfin le Dieu que nous prêchent les partisans du système religieux ne peut être imaginé autrement. Dès que je suis obligé de m'en former cette idée , dès qu'il n'est pas essentiellement bon par lui-même , je ne suis pas obligé de le croire tel qu'il ne puisse me tromper. Ainsi , quand même on me prouveroit qu'il existe , qu'il a établi des loix différentes de la loi générale , qu'il a choisi des hommes pour les annoncer aux autres hommes ; que pour les rendre croyables , il a fait un grand nombre de prodiges ; et quand tous ces hommes qui me parlent en son nom s'accorderoient entr'eux , je ne suis point encore sûr que je lui plairai en observant ces loix ; car s'il n'est pas bon , il peut me tromper , et je ne puis même m'assurer sur le témoignage de ma raison qu'il peut m'avoir donnée exprès pour m'induire en erreur.

Mais allons plus loin , accordons-leur que le souverain Être puisse avoir établi des loix particulières , et avoir choisi un petit nombre

d'hommes auxquels il les a découvertes pour les annoncer au genre humain ; je leur demanderai d'abord comment cet Être souverain se conduira à l'égard de ceux auxquels ces loix n'auront pas été annoncées ; car enfin tous les hommes répandus sur la surface de la terre , ne sont pas encore liés ensemble par le commerce , il y a des nations entières qui habitent des pays séparés de nous par des mers impraticables ; l'astronomie nous fait voir que la terre est un globe , et que la partie que nous habitons ne fait pas la centieme partie de sa surface. Si Dieu punit l'ignorance invincible de ceux auxquels ces loix n'ont pas été annoncées , il est injuste ; car enfin ce n'est que par notre volonté que nous sommes coupables ; s'il ne la punit pas , mais qu'il les juge par les seules loix de la raison naturelle et commune , on peut donc lui être agréable sans observer les loix particulières ; et comme elles sont plus difficiles à pratiquer que les loix générales , ceux à qui il a imposé la nécessité d'observer les loix particulières sont beaucoup plus maltraités que les autres , et doivent se plaindre du fardeau sous lequel ils gémissent. Mais sans nous arrêter à cette réflexion générale,

Voyons quelles sont ces loix qu'il a plu au souverain Etre de prescrire à une partie des hommes. 1^o. Je vois qu'elles sont aussi différentes dans les différens pays que le sont les mœurs, les coutumes et les opinions des différentes nations qui les habitent. 2^o. Que ces loix ne font presque jamais consister la conformité à la volonté divine, dans la pratique des vertus utiles et nécessaires à la conservation des sociétés, mais qu'elles font dépendre principalement cette conformité de l'exactitude à remplir certains usages cérémoniels, souvent très-gênans, et presque toujours contraires à la vertu, aux bonnes mœurs, et aux intérêts de la société. 3^o. Que ces loix m'obligent à croire certaines opinions spéculatives, presque toujours absurdes, et souvent entièrement scandaleuses, comme les aventures des divinités pendant qu'elles conversoient avec les hommes et qu'elles en avoient pris la forme et la nature. Les moins déraisonnables de ces opinions sont toujours inconcevables à l'esprit humain, et telles qu'on ne peut y appercevoir aucune conformité avec les vérités constantes et reconnues de tout le monde.

Néanmoins cette révélation doit porter

avec elle des caractères qui fassent reconnoître son origine. 1°. Les vérités qu'elle enseigne doivent être telles que les forces naturelles de l'esprit humain ne puissent nous y conduire ; car si elles le pouvoient, il seroit inutile de recourir à cette voie extraordinaire. 2°. Elles doivent se trouver conformes aux autres vérités les plus communes, et faire sentir leur force à l'esprit, dès qu'elles lui sont présentées, au moins de la même manière que les vérités les plus abstraites le sont aux esprits attentifs. 3°. Elles doivent frapper sensiblement tous les hommes auxquels elles sont annoncées, et faire une impression unanime sur tous les esprits. 4°. Les visions, les fables, le mensonge ne doivent point porter les mêmes traits que ces vérités. Il ne doit pas être possible de les confondre et de prendre les unes pour les autres. Je ne crois pas que l'on m'accuse d'en demander trop, car enfin, pour que je sois obligé de croire ce que l'on me dit, il faut que l'on me donne des motifs de crédibilité. Voyons quels sont ceux que me montrent les partisans du système religieux. Je n'en vois aucun autre que l'autorité qu'ils s'attribuent ; ils exigent de moi la soumission pleine et entière

de mon esprit, et l'acquiescement parfait de ma volonté aux dogmes et aux pratiques qu'ils m'annoncent ; plus ces choses sont au-dessus de la raison , plus elles y sont contraires , et plus ils demandent que ma persuasion soit vive , que ma confiance en eux soit entière. Ce sont des législateurs qui ne prétendent établir leurs loix , ni sur leur conformité avec la raison , comme font les philosophes , ni sur la considération de leur utilité pour maintenir la tranquillité publique , ou sur celle des avantages particuliers qui en résulteront pour ceux qui les observeront , comme ont fait les fondateurs des villes et des républiques , *Licurgue* , *Solon* , *Numa* et tant d'autres. Ce sont des monarques ou des tyrans qui , nous interdisant tout usage de la raison , ne fondent l'autorité de leurs loix que sur le pouvoir et l'autorité de celui au nom duquel ils les publient.

Du moins faut-il que cette publication soit accompagnée de deux conditions : 1°. que je sois sûr de la bonne-foi de ceux qui m'annoncent ces loix ; car s'ils sont des fourbes , s'ils me veulent tromper , je ne les dois point croire ; 2°. que j'aie une certitude suffisante

qu'ils n'ont pas pu se tromper eux-mêmes.

Quant au premier article, comme les loix qu'ils me viennent annoncer sont obligatoires, au moins pour tous ceux à qui elles sont connues, je veux, pour être persuadé de leur bonne-foi, qu'ils soient les premiers et les plus rigides observateurs de ces loix. Car enfin si ceux mêmes qui prétendent que le souverain Être s'est communiqué intimément à eux, et qu'il leur a manifesté sa volonté, ne s'y conforment pas, comment veulent-ils exiger de moi, qui ne puis avoir d'autres preuves de la vérité de ce qu'ils me disent que leur persuasion même, que je croie ne pouvoir désobéir sans crime à des loix qu'ils violent à mes yeux ? Je veux que cette persuasion éclate dans toutes leurs actions, et que ce soit une persuasion vraiment pratique, sans quoi je les regarderai tout au plus comme des philosophes qui disputent pour soutenir les opinions spéculatives d'une secte dont ils ne sont que superficiellement persuadés. Je veux que leur persuasion soit au moins aussi forte que celle que nous avons de la faculté qu'a le feu de nous brûler, et par conséquent de nous causer de la douleur, et qu'elle influe

de même sur leurs actions. Je veux qu'il soit aussi rare de leur voir violer ces loix, même pour éviter une grande douleur, ou pour obtenir un grand plaisir, qu'il l'est de voir des hommes se jeter de sang-froid au milieu des flammes, ou empoigner un fer rouge. En vérité, c'est une chose bien rare, pour ne pas dire inouïe, de trouver de telles gens.

Ceux qui témoignent par leurs discours le plus de persuasion et le plus de zèle pour les opinions religieuses, démentent la vérité de leur croyance par l'irrégularité de leur conduite. On en voit à la vérité quelques-uns qui surmontent les vices grossiers, qui vont jusqu'à se priver de tout ce que les hommes regardent comme des plaisirs, renoncent aux passions douces et à celles qui semblent les plus naturelles à l'homme, aux plaisirs de l'amour et de la table. Je ne veux point chicaner avec eux, ni examiner trop scrupuleusement si leur tempérament n'a pas la plus grande part à ces austérités, si la nature ne les a pas rendus comme insensibles à ces plaisirs auxquels ils renoncent; car après tout nous voyons des gens à qui la paresse et l'indolence philosophique en-

ont fait faire autant. Je ne leur reprocherai même pas que la gloire qui leur revient de cette privation , est un motif suffisant pour les y résoudre ; car nous voyons combien de choses difficiles cet amour fait faire aux hommes.

Mais je demande que l'on me montre des hommes que la religion ait rendu doux , humains , compatissans , qui aiment naïvement les hommes , qui ne soient dominés ni par l'orgueil , ni par la jalousie , ni par l'ambition , ni par l'intérêt ; car je n'en ai point vu que quelqu'une de ces dernières passions n'ait obligés de se démentir ; je n'en ai guere vu que des motifs d'intérêt et d'ambition n'aient portés à abandonner avec bassesse des choses qu'ils avoient défendues comme les vérités les plus certaines et les plus essentielles. Que l'on me montre de telles gens , alors je croirai qu'ils sont sincèrement persuadés de la vérité des opinions qu'ils veulent me faire embrasser , je croirai qu'ils sont de bonne-foi ; mais cela ne m'assurera pas qu'ils ne peuvent me tromper après s'être trompés eux-mêmes les premiers.

D'abord il faut que celui sur la parole duquel je croirai des choses aussi difficiles à concevoir et aussi contraires à la raison , soit

lui-même un homme d'esprit et à l'abri de l'illusion ; car enfin quand j'écouterai le récit d'une aventure qui m'est importante et sur laquelle je dois régler mes démarches dans une affaire civile , j'examinerai le caractère et l'autorité de celui qui parle avant de me déterminer sur son rapport. Il ne me suffit pas encore qu'il soit homme d'esprit , car on en voit tous les jours qui se trompent , il faut que j'examine quelles précautions il a prises pour s'instruire de ce qu'il me dit ; le degré d'importance de l'affaire dont il s'agira , réglera les précautions que je prendrai pour m'assurer qu'il n'est point lui-même dans l'erreur. Mais qui sont ceux qui me veulent obliger de croire sur leur parole les dogmes incroyables de la religion , qui doivent faire le bonheur ou le malheur de toute ma vie ? Des prêtres crédules et intéressés , des hommes ignorans et superstitieux , des philosophes présomptueux et entêtés de leurs opinions , des gnostiques , des illuminés , des fanatiques qui portent leur croyance aux visions les plus absurdes ; songes , prodiges , enchantemens , spectres , lamies , &c. tout ce qui se présente à leur imagination échauffée prend à leurs yeux

une entière réalité : des hommes tels que vous auriez peine à faire donner le fouet à un de vos esclaves sur leur autorité :

S'il se trouve parmi eux quelques personnes de bon esprit, il n'y en a pas une qui puisse montrer qu'elle a sérieusement examiné les motifs et les fondemens de sa persuasion, et qu'elle l'a fait dans une disposition sincère et véritable de changer d'opinion si la raison l'ordonnoit; très-peu ont examiné dans d'autre intention que de se fortifier dans une opinion déjà reçue. Eh ! comment auroient-ils pu agir autrement ? Dans leurs principes le doute même le plus léger est un crime et un sacrilège. Leur persuasion est le fruit de l'éducation et de l'accoutumance à regarder comme vraies des idées qu'ils ont reçues dès l'enfance. S'ils ont été persuadés dans un âge plus avancé et qu'ils aient passé d'une secte dans une autre, déjà remplie de l'opinion de l'existence de la Divinité et de la nécessité de lui rendre un culte, ils ont abandonné la religion où ils avoient été élevés, parce que les absurdités dont elle est remplie les choquoient. On leur en a proposé une autre, l'autorité de ceux qui leur par-

loient, leur éloquence, l'assurance avec laquelle ils s'exprimoient, la vivacité de leur persuasion, l'amour de la nouveauté les ont touchés; et enfin ils se sont laissés persuader, pour s'épargner la fatigue et la discussion d'un plus long examen. Tous ceux même qui se sont laissés persuader de cette sorte, sont d'ailleurs si ignorans, si simples, si crédules, que rien n'a été plus facile que de les convaincre. J'ai lu avec grande attention les apologies que les chrétiens ont écrites pour obtenir la tolérance de leur secte, ils montrent parfaitement le ridicule des autres religions; mais, en vérité, il s'en faut bien que les preuves sur lesquelles ils établissent la vérité de la leur aient la même force. Ils se contentent presque de les supposer, et cependant on ne peut présumer qu'ils aient négligé de les mettre dans le plus beau jour; ils ont choisi les meilleurs esprits pour travailler à des ouvrages qu'ils devoient présenter aux Empereurs, et du succès desquels dépendoit leur tranquillité.

Pour que ces gens me fassent voir que les dogmes qu'ils annoncent ne sont point la production de leur imagination échauffée,

mais leur ont été découverts par la Divinité même , il faut qu'ils m'en donnent des preuves sensibles , et c'est ce qu'ils prétendent faire par les prodiges et les merveilles dont toutes les traditions religieuses sont pleines ; mais vous vous souvenez de ce que j'ai remarqué à ce sujet , que les religions les plus contradictoires citant également des prodiges pour me prouver leur vérité , que ces religions opposées m'assurant également que ces prodiges ne sont et ne peuvent être inventés , et fondant également la vivacité de leur persuasion sur l'évidence et la publicité de ces merveilles , il faut nécessairement supposer une de ces deux choses , ou bien que la Divinité a fait des prodiges pour établir la croyance de deux opinions contraires , dont il y en a au moins une fautive , et qu'ainsi elle a induit les hommes en erreur ; ou bien que la croyance des prodiges cités par les partisans du culte religieux peut s'introduire dans une nation , quoiqu'il ne soit jamais rien arrivé de tel , et que cette croyance peut devenir assez vive dans les esprits pour qu'ils renoncent plus aisément à la vie qu'à cette persuasion. Or , si on m'accorde cela , non-seu-

lement les prodiges ne sont plus une preuve suffisante de la vérité d'une religion, puisqu'elle a pu s'établir sans leur secours, mais encore il n'y aura plus de prodiges qui ne me doivent être suspects, puisque la persuasion des vrais et des faux prodiges peut devenir également vive, et que je pourrai dire contre les uns ce que l'on emploie contre les autres pour les détruire.

Cette lettre est devenue bien longue, ma chère *Leucippe*, mais l'importance de la matière et le grand nombre de questions qui y entrent nécessairement et que je n'ai pu m'empêcher de toucher, m'ont entraîné plus loin que je ne voulois. Souvenez-vous toujours que la dévotion est une passion qui promet de grandes douceurs, mais qui ne tient pas parole; que la plus terrible des situations est celle d'une dévotion foible et intermittente qui livre notre cœur à des scrupules et à des regrets continuels; que par conséquent à moins de s'y sentir porté par un penchant invincible, il faut résister de toutes ses forces à ces vellétés passagères de dévotion qui nous attaquent dans la solitude; songez que si cela est vrai en général, il l'est encore plus pour les personnes

d'un tempérament et d'un caractère d'esprit tel que le vôtre.

Faites réflexion à ce que je vous ai dit au commencement de ma lettre, sur les horreurs qui remplissent un cœur agité de ces mouvemens variables d'une dévotion passagère, et sur le danger où sont les personnes d'un caractère mélancolique et livré à l'ennui et à la contrainte, de tomber dans ce cruel état.

Servez-vous de toute votre raison pour vous garantir de ce malheur : quoi qu'en dise les superstitieux, elle ne nous trompe point, sur-tout lorsque ne voulant pas nous engager dans des opinions spéculatives, nous nous contentons d'examiner quelle réalité ont les objets imaginaires que lui offre notre esprit.

Si les objets sont véritables, cet examen nous assurera de leur existence ; mais aussi si ce ne sont que des phantômes vains, ils se dissiperont dès que nous oserons en approcher, ou du moins les considérer d'un œil fixe : je ne répéterai ni ce que j'ai dit sur la nature et la certitude de nos connoissances, ni ce que j'ai dit sur la source des erreurs où nous nous engageons dans les

matieres de spéculation ; vous ne pouvez avoir oublié qu'elles viennent toutes de ce que nous donnons à-peu-près le même degré de réalité à tous les objets de nos connoissances , de ce que nous sommes semblables à celui qui ne voudroit pas distinguer les objets qu'il voit et qu'il touche étant éveillé , d'avec ceux qu'il apperçoit pendant le sommeil ou pendant l'ivresse.

Quelques erreurs qu'il puisse résulter de-là dans la philosophie , il est assez indifférent que l'on sépare les propriétés des divers êtres auxquels elles appartiennent , que l'on admette des propriétés , des facultés , des formes , des entéléchies distinguées des corps , et que l'on en fasse autant de petites *entités* existantes à part ; ces erreurs n'empêchent point les choses d'aller leus train à l'ordinaire , les hommes n'en vivent pas moins heureux ; le soin de défendre ces opinions et le desir de les détruire les occupe , et cette occupation est souvent un bonheur.

Mais dans la religion il n'en est pas de même ; lorsque les hommes ont une fois réalisé les objets imaginaires qu'elle leur fournit , ils se passionnent pour ces objets , ils se persuadent que ces phantômes qui

voltigent dans leur esprit, existent réellement hors d'eux tels qu'ils les voient, et là-dessus leur imagination s'enflamme, rien ne peut plus la retenir, elle enfante tous les jours de nouvelles chimères qui excitent en eux les mouvemens de la plus vive terreur. Tel est l'effet que produit en nous le phantôme de la Divinité ; c'est lui qui cause les maux les plus réels que ressentent les hommes ; c'est lui qui les force de supporter la privation infiniment douloureuse des plaisirs les plus naturels et les plus nécessaires, par le motif de la crainte de déplaire à cet être chimérique.

Il nous importe donc de nous délivrer des terreurs que nous inspire ce phantôme ; pour cela il ne faut qu'oser avancer vers lui, qu'avoir le courage de pénétrer jusqu'à lui, d'examiner, de sonder, et alors nous verrons que cette Divinité n'est qu'une pure illusion ; que l'idée que l'on nous en donne et que nous en pouvons former, n'a aucune conséquence sensée, encore moins qu'on la puisse faire servir de fondement à une religion, quelle qu'elle soit.

L'idée qu'ils veulent nous donner de la Divinité, n'est autre chose que celle d'une
cause

cause universelle qui n'est produite par aucune cause particuliere et de laquelle toutes les autres sont les effets. Quoiqu'ils n'en puissent dire autre chose, sinon que c'est la cause universelle, ils se sont persuadés qu'elle existoit séparément et indistinctement des êtres particuliers qu'elle produisoit et sur lesquels elle agissoit. Cependant il n'est pas plus raisonnable de penser qu'il existe une telle cause générale séparée de toutes les causes particulieres, qu'il le seroit de dire qu'il existe un mouvement, une blancheur, une rondeur universelle, distinguée de chaque mouvement, de chaque blancheur, de chaque rondeur particuliere, desquels on ne pourroit dire autre chose que le mouvement, la blancheur, la rondeur universelle, dont participent les diverses modalités.

Cette cause universelle ne peut être distinguée réellement des êtres particuliers que comme la blancheur, la rondeur, le mouvement des corps le peuvent être des corps qu'ils modifient; les êtres particuliers n'ont point d'existence propre et particuliere dans l'hypothese de la cause universelle, ils n'existent point par une force qui soit

en eux ; indépendamment de cette cause ; ils n'ont qu'une existence étrangère et participée de la cause universelle , par la continuation d'un effet répété à chaque instant comme la modalité des corps , la blancheur , la rondeur , le mouvement , &c. (pour ne pas sortir de l'exemple choisi) qui n'existent point par quelque force qui soit en eux , mais parce qu'ils participent de l'existence des corps qu'ils modifient ; et cela est si vrai que nous ne pouvons concevoir que l'on détruise ces corps sans détruire leurs modalités. Si cela est vrai , comme il faut qu'il le soit pour que la cause soit universelle , (car si ces êtres particuliers existoient par une force distinguée de cette cause , elle ne seroit pas universelle , puisqu'il y auroit d'autres causes indépendantes d'elle ,) si , dis-je , cela est vrai , cette cause ne peut être autrement distinguée des êtres particuliers que la blancheur et la rondeur le sont des corps blancs et ronds , c'est-à-dire , qu'elle n'est que l'assemblage des êtres particuliers agissant mutuellement les uns sur les autres ; par conséquent la Divinité n'est autre chose que l'univers dont nous faisons nous-mêmes une partie , parce que nous

sommes des êtres , que nous agissons sur les autres et que nous recevons leur action. La Divinité n'est donc distinguée de l'univers que comme la république d'Athènes l'étoit de l'assemblage des citoyens différens qui la composoient ; c'est là le système de quelques philosophes , système que je ne crois pas possible d'ajuster avec la religion , car enfin dans le système religieux , non-seulement la cause universelle a une intelligence et une volonté , sans quoi elle ne pourroit être l'objet d'un culte religieux , mais elle veut par certaines choses ; elle est capable de haine et d'amour ; elle récompense et punit ceux qui obéissent ou désobéissent à ses ordres.

Vous vous souvenez , je crois , de ce que j'ai dit sur l'impossibilité de concevoir l'existence d'une telle cause universelle , douée d'intelligence ou de volonté qui puisse être l'objet d'un culte religieux.

Si les êtres ne sont pas nécessaires et que la cause de leur existence soit la volonté de la cause universelle , c'est-à-dire de Dieu , on demande quel sera le motif qui le déterminera à vouloir ; ce ne peuvent être les êtres mêmes puisqu'ils n'existent pas encore ;

si l'on dit que ce sont les idées de ces êtres, on demande comment Dieu peut avoir une idée de ce qui n'est point et de ce qui n'a jamais été ; s'il a acquis ces idées, comment et d'où lui sont-elles venues ? S'il les a toujours eues, elles sont éternelles comme lui, et une partie de lui-même. Sur quoi l'on demande si ces idées représentent ces êtres comme devant exister ? Si elles les représentent autrement, elles sont fausses et trompeuses ; si elles les représentent comme devant exister, leur existence est donc nécessaire, et Dieu en les produisant ne fait qu'exécuter la loi éternelle qui lui est imposée, il est contraint de produire les êtres tels que ses idées les lui représentent ; il y a donc une autre cause que lui et à laquelle il est assujetti, donc il n'est pas la dernière cause universelle, donc ceux mêmes qui ont cru remonter à la dernière cause par leur supposition de la cause universelle, n'ont pu en venir à bout : supposant une telle cause universelle qui existe de la manière qu'ils le prétendent, cette cause ne peut être l'objet d'un culte religieux, elle n'aime ni ne hait, ne punit ni ne récompense, mais agit toujours conformément

aux loix éternelles et invariables qui lui fournissent les idées, tandis que les êtres exécutent constamment ces mêmes loix. On ne peut dire qu'il n'arrive rien dans la nature contre sa volonté, puisque cette volonté est la seule et unique cause de toute existence, donc tous les êtres existent toujours par sa volonté et conformément à sa volonté; donc ils sont toujours, non-seulement parce qu'elle veut qu'ils soient, mais ils sont tels qu'elle veut qu'ils existent, parce qu'ils n'ont ni en eux ni dans les autres êtres aucune force capable d'agir par eux-mêmes, loin d'avoir celle de s'opposer à la force de la cause universelle.

Donc tous les êtres accomplissent également la volonté de la Divinité ou de la première cause, donc tous sont égaux par rapport à elle, et le corps pesant obéit à ses loix en tombant, comme la flamme en s'élevant en l'air.

Ceux qui ne font produire à la première cause que le mouvement local des corps, et qui donnent à nos esprits la force de se déterminer, bornent étrangement cette cause, et lui ôtent son universalité pour la réduire à ce qu'il y a de plus bas dans la

nature, c'est-à-dire, à l'emploi de remuer la matiere; mais comme tout est lié dans la nature, que les sentimens spirituels produisent du mouvement dans les corps vivans, que les mouvemens des corps excitent des sentimens dans les ames, on ne peut encore avoir recours à cette supposition pour établir ou pour défendre le culte religieux. 1°. Nous ne voulons qu'en conséquence de la perception des objets qui se présentent à nous, ces perceptions ne nous viennent qu'à l'occasion du mouvement excité dans nos organes, donc la cause du mouvement est celle de notre volonté. Si cette cause ignore l'effet que produira ce mouvement en nous, quelle idée indigne de Dieu! S'il le sait, il en est complice, et il y consent; si le sachant il n'y consent pas, il est donc forcé à faire ce qu'il ne veut pas, et il y a quelque chose de plus fort et de plus puissant que lui, dont il est contraint de suivre les loix malgré lui. 2°. Comme nos volontés sont toujours suivies de quelques mouvemens, Dieu est obligé de concourir avec notre volonté; s'il y consent, il en est complice; s'il n'y consent pas, il est moins fort que nous et obligé de nous obéir; donc, quelque chose que l'on dise,

Il faut avouer qu'il n'y a point de cause universelle, et que s'il y en a, elle veut tout ce qui arrive, et ne veut jamais autre chose; que par conséquent elle n'aime ni ne hait aucun des êtres particuliers parce qu'ils lui obéissent tous également, et que les mots de peine, de récompense, de loix, de défenses, d'ordres, &c. sont des termes allégoriques, tirés de ce qui se passe parmi les hommes. Mais quand même on accorderoit que cette cause universelle nous a donné avec l'existence, le pouvoir d'exécuter les loix qu'elle nous a imposées, il faut voir quelles sont ces loix, et si elles sont différentes de celles que tous les hommes portent dans leur cœur, des inclinations naturelles qu'il ne quitte jamais, du desir de connoître la vérité ou de jouir du plaisir de la recherche du bonheur et de la fuite de la douleur. Si les loix que la première cause a établies doivent se borner là, tous les êtres intelligens les observent sans s'en écarter un seul moment, et par conséquent ils sont tous conformes à sa volonté; car celui qui se trompe croit suivre la vérité en soutenant l'erreur, et celui qui sacrifie les plaisirs réels à une pure chimere, imagine

et sent effectivement une grande félicité à lui faire ce sacrifice. Si le souverain Être a établi d'autres loix que celles qu'il a mises dans le cœur de tous les hommes, ceux à qui il les a cachées, étoient-ils l'objet de son amour, puisqu'il ne leur a point découvert ce qui étoit propre à les rendre heureux? Les punira-t-il pour avoir violé des loix qu'ils ignoroient? Si cela est, non-seulement cet Être n'aime pas les hommes, et par conséquent ne mérite pas leur amour, mais de plus c'est un Être injuste et tyrannique, indigne de leur estime, et qui mérite leur haine.

Si l'on n'est pas obligé de regarder Dieu comme un Être essentiellement bon, comme un Être qui aime les hommes, l'on peut croire qu'il les a voulu tromper; ainsi, quand même tous les prodiges sur lesquels se fondent ceux qui prétendent connoître les loix qu'il a révélées à quelques hommes seroient véritables, comme c'est un Être injuste et inhumain, je n'ai point d'assurance qu'il n'ait pas fait ces prodiges exprès pour nous tromper, et je n'ai nulle preuve que je lui deviendrai plus agréable par l'observation de ses loix.

S'il ne punit pas ceux qui ont ignoré ces loix , comme il ne le peut faire sans injustice , il n'est donc pas absolument nécessaire de les observer pour lui plaire , puisqu'on le peut en suivant les seules loix naturelles , communes à tous les hommes ; mais si cela est , comme les loix révélées sont fatigantes , difficiles à exécuter , consistant à se priver de tous les plaisirs , à refuser de satisfaire les besoins naturels , elles ne servent qu'à rendre malheureux ceux à qui il les a révélées , donc il les haït ; mais ils ne l'ont pu mériter , puisqu'ils ont pratiqué les loix générales , comme ceux à qui il n'a point donné de loix particulieres ; donc quoi que l'on dise , il faut conclure que c'est un être injuste , capricieux et indigne de notre respect.

D'ailleurs ces loix particulieres ne sont accompagnées d'aucun des caracteres qui me les doivent faire regarder comme vraies ; elles sont absurdes et contraires à la raison , elles sont opposées aux loix naturelles et communes qui ordonnent de satisfaire aux besoins de la nature ; la plupart de ceux qui les annoncent font voir , en les violant à tout moment , qu'ils ne sont pas persua-

dés de leur vérité ; ceux qui les observent sont pour l'ordinaire gens qui croient sans examen et sur l'autorité seule de ceux qui les ont précédés ; ceux d'entr'eux qui croient par conviction sont en très-petit nombre , la plupart sont gens sans esprit , crédules , timides , et recevant comme vrai tout ce que leur imagination échauffée leur présente : pour les autres , lorsque j'examine leurs preuves , je trouve qu'elles n'ont nulle solidité , qu'elles ne sont appuyées que sur des traditions confuses , incertaines et non prouvées ; que les dogmes les plus contraires citent avec un égal avantage des faits également prouvés , et que dans tous les partis on réussit à merveilles à détruire le fondement des opinions contraires à la sienne , sans qu'aucun puisse mettre celle qu'il défend à couvert des mêmes objections par lesquelles on accable les autres.

De toutes les religions établies parmi les hommes , il n'y en a aucune qui puisse l'emporter sur les autres , et qui mérite qu'un homme sensé s'y assujettisse , celles qui sont un peu plus épurées de fables ridicules et grossières , comme le judaïsme , le christianisme , le magisme , le caldaïsme , sont

au fond également destituées de probabilité dans leurs dogmes, et de solidité dans leurs preuves.

Comme la vérité de leurs dogmes n'est pas du ressort de la raison, parce que la nature des choses dont on y traite ne nous est pas connue, ceux qui veulent que nous ajoutions foi à ce qu'ils nous en disent, doivent nous montrer comment ils ont appris ce qu'ils prétendent nous enseigner; ils nous assurent que cette Divinité, au nom de laquelle ils nous parlent, dont ils ne peuvent nous donner d'idée et de laquelle ils disent des choses si opposées les unes aux autres, s'est découverte à eux et les a instruits des loix qu'elle prétendoit devoir être observées parmi les hommes; et pour prouver la vérité de cet témoignage, ils nous citent des prodiges et des merveilles arrivées pour obliger les hommes à le croire; mais ces prodiges n'arrivant plus de nos jours, ils ne sont fondés que sur une tradition historique, de laquelle on ne peut plus s'assurer maintenant. Toutes les sectes religieuses citent des miracles pareils pour établir la vérité de leurs opinions, et les plus absurdes sont celles qui en rapportent un

plus grand nombre. Les dogmes de ces diverses sectes sont opposés et contraires les uns aux autres, ils se détruisent mutuellement, et ne peuvent être vrais tous-à-la-fois ; donc il faut, si tous ces miracles sont véritables, qu'il s'en soit fait pour attester la vérité d'une opinion fautive, et que par conséquent la Divinité ait voulu séduire les hommes par des prodiges, ou bien qu'il y en ait seulement une partie de faux et que les autres soient vrais ; mais à quoi les distinguer ? car enfin, en fait de prodiges, comme ils sont tous au-dessus du cours ordinaire et de la force des agens naturels, la raison ne peut distinguer entr'eux s'il n'y en a point qui soient absurdes ou déraisonnables, et nous ne sommes point en droit d'en rejeter sur ce prétexte.

Chaque secte est également persuadée de la vérité des siens ; si néanmoins ces prodiges sont faux et supposés, il en faut conclure que des nations entières peuvent donner croyance à des miracles supposés ; donc sur le chapitre des prodiges, la persuasion vive et constante d'une nation entiere n'en prouve pas la vérité. Mais il n'y a aucun de ces faits dont on puisse autrement prou-

ver la vérité que par la persuasion de ceux qui les croient maintenant , donc il n'y en a aucun dont la vérité soit suffisamment établie ; et comme ces prodiges sont le seul moyen par lequel on puisse nous obliger de croire la vérité d'une religion , je dois conclure qu'il n'y en a aucune de prouvée , et je les dois regarder toutes comme l'ouvrage du fanatisme ou de la fourberie , et souvent de tous les deux ensemble.

On peut observer , à l'égard de ces prodiges , que de l'aveu même de ceux qui les croient , ils n'ont fait aucune impression sur l'esprit ni sur le cœur de ceux qui en ont été les témoins. Les prodiges que les Grecs racontent de *Bacchus* , pour punir l'incredulité de *Licurgue* , roi des Thraces , n'ont pas rendu les sujets de ce Prince plus dévots au fils de *Sémelé*. Les merveilles rapportées dans l'histoire du législateur des Juifs ne rendoient point ces peuples plus exacts observateurs du culte et des loix du Dieu qui les produisoit ; il semble qu'il lui étoit plus facile de déranger toute la nature , de leur ouvrir un chemin solide au milieu de la mer , de faire remonter les fleuves vers leur source , de paissir la rosée

foible et trop borné pour remonter long-tems de cause en cause, loin de pouvoir parcourir une énumération qui n'est infinie que parce que l'on n'en peut trouver le terme ; ainsi je m'enveloppe tranquillement dans une ignorance que je ne rougis point d'avouer, et qui n'est point honteuse, parce qu'elle est invincible.

Je ne crois point que cette ignorance donne aucun droit à ceux qui s'imaginent en savoir davantage de m'assujettir à leur opinion, lorsque non-seulement je n'en puis appercevoir la vérité, mais lorsque tout ce que j'en vois c'est qu'elle implique contradiction. Ce seroit donner trop d'avantage à la présomption, qui est le partage ordinaire de ceux qui n'ignorent que pour n'avoir pas examiné. Je m'en tiens au raisonnement sensé de ces Indiens qui, quoiqu'ils ne pussent concevoir la mécanique de ces machines hydrauliques qu'on leur avoit portées, ne se croyoient point obligés d'avouer à leurs compatriotes que ces machines étoient des animaux. On n'a pu encore expliquer la cause du flux et du reflux de la mer, ni celle qui fait que la pierre d'Héraclée (l'aimant) attire le fer, néanmoins

néanmoins on a droit de rejeter les suppositions que l'on a imaginées pour rendre raison de ces effets , parce que ces suppositions sont absurdes. Conduisons-nous ainsi à l'égard de la cause qui soutient l'univers , contentons-nous d'en rejeter les chimères que l'on nous débite sur ce sujet , et ne nous embarrassons point de mettre une autre opinion à la place de celle que nous quittons ; la sagesse doit nous apprendre à supporter tranquillement un pareil vuide : il est tant de connoissances nécessaires , ou du moins agréables , que nous savons acquérir aisément , pourquoi nous inquiéter de ce qui ne nous regarde pas ? Nous sommes dans un vaisseau battu des vents et des flots , songeons à en diriger le cours de façon qu'il souffre le moins qu'il pourra , manœuvrons de maniere que nous corrigions le vent , s'il est possible , sinon obéissons lui ; ne nous amusons pas à philosopher sur la cause physique qui le produit , occupons-nous seulement , au milieu des hommes parmi lesquels nous nous trouvons placés dans cet instant , à nous conduire avec eux de façon que nous souffrions le moins de douleur , et que nous goû-

tions le plus de plaisir qu'il sera possible ; car enfin , c'est à ces deux points que tout se réduit , fuir la douleur et chercher le plaisir. Nous serions donc bien fous si nous ne nous occupions , comme le veulent les dévots , qu'à nous refuser la jouissance raisonnable des plaisirs qui sont sous nos mains, et qu'à nous procurer les maux et les douleurs qui ne nous sont point destinés. Tâchez de profiter de ceci , ma chère *Leucippe* ; si la philosophie est capable de prouver quelque avantage réel aux hommes , c'est celui de leur apprendre à ne craindre que le danger , et à ne connoître d'autre danger que celui d'éprouver de la douleur.

Je vous connois trop , ma chère *Leucippe*, pour croire qu'en secouant le joug de la tyrannie religieuse , vous tombiez dans les excès où l'on prétend que l'irréligion plonge ceux que l'on nomme athées ; les hommes sont toujours pour les mœurs tels que les rend leur tempérament naturel et la proportion qu'ont avec les passions les objets qui frappent leurs sens. Vous n'aurez jamais que des passions douces et languissantes ; votre tempérament mélancolique pourra leur donner une force intérieure qui

agira sur votre ame, mais elles ne se développeront jamais au-dehors ; et d'ailleurs , la délicatesse de votre goût vous rend moins sensible à ces objets d'amour et d'ambition qui sont la source de tous les excès publics où se portent les personnes de votre sexe , et de ces emportemens par lesquels seuls elles peuvent donner atteinte à leur gloire.

Je ne vous ai point parlé ici de l'immortalité de l'ame , ni de ce que nous devenons après la mort ; c'est une chose absolument inconnue , aussi bien que tout ce que les philosophes ont imaginé sur sa nature , et sur la distinction de l'homme en deux ou trois substances ; toutes leurs différentes opinions n'ont aucun fondement. Tout ce que l'on en peut dire de raisonnable , c'est que de même qu'avant notre naissance nous n'étions certainement pas ce que nous sommes maintenant , et que ces deux manières d'être ne sont point liées , de sorte qu'il reste une trace sensible de leur liaison et du passage d'un état à l'autre , de même aussi il est très-probable qu'après la mort nous continuerons à la vérité d'exister , mais que nous deviendrons un nouvel être dont les modifications n'auront pas plus de rapport

à celles de notre état actuel , que ces dernières en ont avec les modifications antérieures à la naissance. Nous avons existé pendant plusieurs mois dans le sein de nos mères ; tout le monde en est convaincu ; quelle idée en avons-nous ? Y a-t-il quelqu'un qui ait gardé le souvenir de son entrée dans le monde , et des impressions qu'ont fait sur lui les objets de sa naissance ? A-t-on même quelque idée de ce qui nous est arrivé pendant nos premières années ? Puisque nous sommes forcés d'avouer que ces choses nous sont inconnues , quoiqu'elles fassent partie de notre état actuel , ne rougissons point d'ignorer ce qui nous arrivera lorsque nous serons passés dans un autre état par la mort ; regardons tout ce que les philosophes débitent là-dessus comme des choses avancées sans preuves et destituées de fondement. Leurs différentes hypothèses n'ont pas plus d'autorité que les fables débitées par les poètes au sujet du Tartare et des Champs-Élysées. J'accorderai sans peine que ces fictions sont non-seulement très-ingénieuses , mais encore très-avantageuses au genre humain.

Le commun des hommes est trop cor-

rompu et trop insensé pour n'avoir pas besoin d'être conduit à la pratique des actions vertueuses, c'est-à-dire, utiles à la société, par l'espoir de la récompense, et détourné des actions criminelles par la crainte des châtimens; c'est-là ce qui a donné naissance aux loix: mais comme ces loix ne punissent ni ne récompensent les actions secrettes, et que dans les sociétés les mieux réglées, les coupables puissans et accredités trouvent le secret de les éluder, il a fallu imaginer un tribunal plus redoutable que celui du magistrat. On a supposé qu'à la mort nous entrions dans une nouvelle vie, dont le bonheur ou le malheur dépendoient de notre conduite avant la mort. Elle sera examinée, nous dit-on, par un juge inflexible, auquel toutes nos actions, même les plus secrettes, seront connues. Un bonheur éternel et au-dessus de tout ce que nous avons éprouvé de plus voluptueux, sera le partage des gens de bien, tandis que des tourmens effroyables seront employés à punir et à expier les crimes des méchans.

Cette opinion est sans doute le plus ferme fondement des sociétés, c'est elle

qui porte les hommes à la vertu et qui les éloigne du crime. Tant qu'on ne l'employera que pour le bonheur public , je la regarderai comme une erreur utile que les honnêtes gens doivent respecter , qu'ils doivent même inspirer à ceux qui ont besoin de ce motif pour être gens de bien.

Mais si la superstition , s'emparant de cette opinion , vouloit l'employer pour troubler le repos des simples , et pour les remplir de vaines terreurs ; si des hommes ambitieux vouloient s'en servir pour étendre leur empire sur les esprits , et pour les assujettir comme nous le voyons si souvent ; si l'on faisoit dépendre le bonheur et le malheur de cette vie future , non pas de l'altération ou de l'inobservation des loix établies pour le bien des sociétés , mais de la pratique des cérémonies religieuses , de la croyance de certains dogmes opposés à la raison et de la soumission à ceux qui se prétendent les envoyés et les confidens de l'Être suprême ; alors la sagesse et la raison nous ordonnent de leur résister et de tout tenter pour désabuser ceux qu'ils veulent séduire. Dès que cette erreur cessera de faire le bonheur de la société , non-seulement elle ces-

sera d'être indifférente , mais elle pourra devenir pernicieuse par cela même qu'elle est un motif capable de remuer les peuples plus puissamment que ne font les loix et la crainte du magistrat politique.

Il ne serviroit de rien d'alléguer en faveur de cette opinion , qu'elle est reçue chez toutes les nations policées , et même chez la plus grande partie des barbares ; son universalité n'est pas une preuve de sa vérité. Il y a des erreurs communes qui sont une suite comme nécessaire de l'imperfection de notre esprit , et dans lesquelles tomberont tous ceux qui voudront tenter de franchir les bornes que la nature a mises à nos connoissances. Cette opinion est de ce genre , et même elle a cet avantage , que l'intérêt de la société demandant qu'elle fût répandue par tout , les politiques se sont fait un devoir de s'opposer à ce qui pourroit la détruire.

Personne ne pouvant se former d'idée de l'anéantissement ou de la destruction totale de la matière des êtres , tous les hommes ont dû concevoir la mort comme le passage à une nouvelle maniere d'exister , et il seroit comme impossible de trouver des peuples

chez lesquels l'opinion commune ne donnât pas une espèce d'immortalité à nos âmes. D'un autre côté, comme il n'y a que les esprits vraiment raisonnables qui puissent supporter le vuide où nous laisse notre ignorance sur la nature de cet état dans lequel nous passons à la mort, et que ces esprits raisonnables sont rares, on a dû chercher à remplir ce vuide fatigant par quelque hypothèse fondée sur ce que l'on pourroit imaginer de cet état futur.

Notre imagination, quelque étendue qu'on lui suppose, est toujours réduite à nous représenter les choses que nous avons déjà vues et à nous rappeler les sensations que nous avons déjà éprouvées. Elle peut à la vérité unir les choses que nous avons toujours vues séparées, et séparer celles que nous avons vues unies; elle forme de nouveaux assemblages de qualités, mais elle ne peut nous offrir de nouvelles qualités et de nouvelles modifications.

Toutes les hypothèses que l'imagination a pu enfanter sur la nature de cet état futur, l'ont représenté comme une nouvelle vie et comme une répétition de ce qui nous arrive dans celle-ci. Elles nous promettent les

mêmes plaisirs et nous menacent des mêmes peines.

Puisqu'il n'a pas été possible de varier le fond de cette hypothèse, et que les barrières opposées par la nature elle-même aux efforts de l'esprit humain, ont dû retenir tous les hommes dans les mêmes limites, il ne faut pas regarder comme une preuve de la vérité de l'opinion commune, son universalité et son uniformité.

Vous êtes trop sensée, ma chère *Leucippe*, pour vous laisser effrayer par les vains phantômes de l'imagination des poètes, qui n'ont de réalité que dans l'esprit d'une populace timide et superstitieuse. Vous savez faire usage de votre raison pour les dissiper, et pour vous garantir des effets de cette illusion si funeste au repos des personnes timides. Ce seroit en vain que nous nous glorifierions de posséder cette raison, si nous ne la faisons servir à nous rendre heureux, et à nous procurer cette tranquillité d'âme et ce repos intérieur qui constituent la félicité pure et sans trouble que nous promet la véritable philosophie; elle n'est pas capable d'augmenter nos plaisirs, mais seulement de régler nos desirs et nos

craintes, et de détruire les vaines terreurs dont notre imagination se remplit : son objet est de nous ramener à vivre selon la nature, et de nous délivrer de l'empire de l'opinion.

Fin des Lettres de Thrasibule à Leucippe.

LA MOYSADE.

J'AI parcouru toutes les contrées de l'univers, j'ai examiné les mœurs, les usages, les coutumes de tous les pays qui le composent, et par-tout j'ai vu la superstition, les prestiges, l'intérêt, le préjugé, l'orgueil même tenir lieu de toute religion. J'ai rencontré l'homme par-tout, et n'ai trouvé Dieu nulle part.

Plein de mille idées confuses et accablantes, incapable de concevoir un infini et de me comprendre moi-même; choqué de toutes parts, ou d'un culte ridicule qu'abjure le bon sens, ou d'une religion absurde qui anéantit toute divinité, j'étois prêt à n'admettre que l'existence des choses sensibles et palpables, lorsque tout-à-coup j'entends parler d'une nation qui n'adore qu'un Dieu, et pour Dieu qu'un pur Esprit, qu'un Être simple, qu'un Être souverainement parfait. Je cours, je vole parmi les Juifs dans l'espérance de trouver enfin la vérité.

Je veux être instruit, je demande des livres, je lis : que de grandeur ! que de puissance ! que de merveilles !

Il ordonne, et aussi-tôt des esprits déga-

gés de toute matière, des hommes composés d'un corps et d'un esprit, vivent, pensent, agissent.

La terre, cette masse énorme suspendue dans la vaste étendue des airs, les cieux, les astres qui l'éclairent, les mers qui l'entourent, les fleuves qui l'arrosent, les animaux, les plantes, tout sort du chaos, tout suit par un pouvoir irrésistible ce premier mouvement que la main du Tout-Puissant lui a imprimé, tout concourt à former un ordre parfait, tout parle, tout annonce un Ouvrier intelligent, un Créateur tout-puissant.

C'est ici, dis-je en moi-même, où je dois terminer ma course. Je vais trouver ici un vrai Dieu, un culte parfait, une morale saine, des principes certains, des hommes raisonnables. Quoi de plus heureux !

Je continue cependant ma lecture. Ah, que je suis trompé ! cette admirable perspective qui avoit d'abord ravi mon esprit et enchanté mes sens, ces idées pures et consolantes qui avoient enflammé mon cœur et presque satisfait ma raison, tout ce sublime disparoît pour ne faire place qu'à des objets hideux et révoltans. En

parcourant ce livre reçu, dit-on, des mains de Dieu par l'entremise de son serviteur Moïse et de ses autres prophètes, je suis indigné d'y trouver des traits qui blessent la grandeur et la majesté Divine, et qui me le dépeignent aussi mauvais qu'il doit être bon. Tout me révolte, je crois errer dans le champ de l'imposture ; tout porte le sceau du fanatisme, tout est marqué au coin de l'impertinence et du ridicule, de la cruauté et de la barbarie.

Dieu trace sur le front d'un des enfans du premier homme les traits de sa colère, fait couler dans son cœur le poison de l'envie, de la rage contre son frère, et le rend pour toujours l'objet de l'exécration de ceux qui doivent naître de lui ou de son père.

Dieu se repent d'avoir créé l'homme, *pœnitet*. Quel blasphème ! Quoi ! Dieu seroit-il comme l'homme qu'il a créé, imparfait, borné, changeant, capricieux ? Auroit-il pu, par défaut de connoissance et de capacité, former un ouvrage mauvais et s'exposer, faute de sagesse et de prudence, à se repentir d'une faute réelle ? Seroit-il Dieu en même tems, et ne le seroit-il pas ?

Quelle horrible impiété ! quel monstrueux paradoxe !

L'univers entier est à peine sorti du néant et des mains de son Créateur , et déjà je vois les cieux s'écrouler , se dissoudre. Il ouvre ses cataractes , une mer affreuse couvre aussi-tôt la surface de la terre , renverse , détruit tout ; l'univers est enseveli sous ses ondes , tout ce qui vivoit périt.

Un seul homme trouvé juste parmi tous les hommes , échappe avec sa famille à la destruction générale de tous ses semblables. Dieu qui a connu sa faute , et s'en est repenti , en se vengeant sur l'ouvrage de ses mains , va sans doute la réparer , en formant le cœur des nouveaux hommes qu'il va faire naître. Non : leur arrêt est déjà porté. L'ivresse plonge Noé dans un profond sommeil ; un de ses enfans (Cham) le surprend dans une posture indécente et fait de cette posture un badinage auprès de ses freres. Noé qu'inspire son Dieu , apprend à son réveil la conduite de son fils. Il entre en fureur et maudit Cham avec toute sa postérité. Ah , Cham ! qu'as-tu fait , et pourquoi es-tu né ? Tes descendans , qui forme-

ront la plus grande partie du monde , seront nécessairement réprouvés , et ton imprudence a produit plus de mal que ton Dieu n'a jamais fait de bien.

Mais les années et les âges s'avancent. Je vois paroître avec gravité de grands personnages qui n'ont su dans leur tems que garder des troupeaux , de vénérables patriarches , l'ornement de l'histoire et de leur siècle.

Dans la suite , Abraham , pere des croyans , modele de la foi des juifs et des chrétiens , est le seul sur qui Dieu , parmi tous les peuples qu'il laisse dans l'erreur et qu'il punit pour n'avoir pas les lumieres qu'il leur refuse , jette par bonté un regard favorable. Il lui parle et se communique à lui. Il lui développe l'avenir. Dieu doit sortir de ses descendans ; mais il veut s'assurer de la fidélité d'un homme qu'il veut élever si haut , il veut une obéissance aveugle : il lui ordonne donc , pour l'éprouver , d'immoler son fils unique. Quelle épreuve ! Abraham qui ne connoît point les desseins de son Dieu , fait taire ses entrailles de pere , repousse une mere tendre qui demande grace pour un innocent , étouffe tous les sentimens de la

nature et de la pitié, et monte par toutes les horreurs au comble de la perfection. Il se dispose à obéir ; déjà l'autel est dressé, le bûcher préparé, la flamme est toute prête. La victime s'offre, la vue de son sang qu'il va verser le touche, il sent qu'il est père, il tremble, il craint, il hésite, il combat, il fait un dernier effort de cruauté, il triomphe enfin, et leve le bras pour égorger Isaac, et va frapper.... Arrête, monstre, arrête : ton Dieu t'aime, et je te déteste.

Isaac échappe à la vertu féroce d'un père dénaturé, après un grand nombre d'années, passées sans éclat, infirme, aveugle et cassé de vieillesse, va rejoindre ses aïeux parmi les morts. Mourra-t-il sans donner une idée de son Dieu ? Deux enfans, ennemis déclarés dans les entrailles même de leur mère, vont le faire connoître. Dieu, le Dieu d'Isaac choisit Jacob qu'il aime pour en faire un sujet heureux et l'usurpateur du pays qu'arrose le Jourdain : il abandonne Esau qu'il déteste, pour en faire une victime de sa colere.

Dieu bon, Dieu juste, aimez Jacob, vous le pouvez, sans donner atteinte à votre existence ; mais n'est-ce pas déjà trop qu'Esau

qu'Esäü naisse criminel à vos yeux , sans ajouter encore à son malheur une haine particulière qu'il n'a point méritée ? Attendez qu'il vive , qu'il pense , qu'il puisse pécher ; alors qu'il soit en butte à vos coups , on jugera de ses crimes par les maux dont vous l'accablerez. Mais il n'est pas encore né , il n'a pas encore pu vous offenser. C'est trop parler. Isaac va expirer. Levez-vous , mon Pere , dit Jacob à Isaac , je suis votre fils bien-aimé , votre fils Esäü , prenez , mangez le gibier que je vous ai préparé , et donnez-moi votre bénédiction. Ce sont bien les mains d'Esäü , dit Isaac , mais c'est la voix de Jacob.

Ne craignez rien , Isaac , bénissez cet imposteur , ce fourbe qui veut s'élever sur la perte de son frere. Votre Dieu qui le conduit auprès de vous , ratifiera votre bénédiction , le comblera de gloire et le fera pere d'un grand peuple. Que vous êtes heureux , Jacob ! si j'étois maître du tonnerre , je vous écraserois d'un coup de foudre. L'amitié du Très-Haut , la rosée du ciel , la graisse de la terre seront votre partage. Votre nom sera l'effroi de toutes les nations , et l'infortuné Esäü qu'un tendre

respect a toujours rendu attentif aux ordres de son pere , qui s'est fait un plaisir de lui obéir et un bonheur de lui plaire , Esaü sera l'esclave de son frere et l'ennemi éternel de son Dieu.

Mais quel spectacle affreux s'offre à mes yeux ! Est-ce un Dieu qui parle ou qui agit ? sont-ce des hommes que l'on extermine ? le ciel va-t-il se confondre avec la terre ? l'univers va-t-il rentrer dans le néant ? Dieu veut écraser l'Égypte , il lui faut un prétexte , il en trouve. Allez , dit Dieu à Moïse , dites à Pharaon , je suis celui qui est , *ego sum qui sum*. Je vous ordonne de laisser à mon peuple la liberté de sortir de vos états pour venir sacrifier dans le désert. Hommes , femmes , enfans , vieillards , troupeaux , je veux tout , et veux être obéi. Pharaon ne vous écouterait point ; sa sentence est prononcée , il faut qu'il périsse. Je veux déployer mon bras redoutable et faire fondre sur l'Égypte les trésors de ma fureur. J'ai formé le cœur de l'homme ; j'en suis le maître ; je le meus , je le fais agir comme il me plaît ; j'endurcirai celui de Pharaon , pour qu'il ne m'obéisse point. Pharaon endurci , et nécessairement rebelle

aux ordres de Dieu , mettra , par sa désobéissance , ma justice à couvert de tout reproche. Allez , ne craignez rien , je serai par-tout avec vous , et l'on connoîtra que je suis le Seigneur votre Dieu.

Moyse , de simple berger devenu ministre du Très-Haut , qu'il dit avoir vu dans un buisson , la face cachée , et ne lui montrant que son derriere , Moyse , dis-je , plein de la fureur de son Dieu , se transporte à la cour de Pharaon , pour y annoncer insolemment les ordres de ce Dieu. Pharaon , que la volonté toute-puissante d'un Dieu invincible a mis dans la nécessité d'être coupable , rejette Moyse , ses ordres et son Dieu. Moyse éclate , Dieu frappe , et déjà je vois des rivieres de sang arroser les campagnes et mettre des peuples entiers dans la nécessité de mourir de soif ou de s'empoisonner.

Des insectes de toutes especes forment dans l'air un nuage épais que ne peuvent percer les rayons du soleil , et fondent ensuite sur la terre , qu'ils dépouillent de toutes ses richesses.

Des grêles affreuses écrasent , enlèvent ce que les insectes avoient épargné. Le ciel

est tout en feu ; le tonnerre gronde , la foudre éclate de toutes parts , et des flammes dévorantes achevent de détruire ce qui subsiste encore.

Troublé , saisi d'horreur , je me sauve , et tout-à-coup des ténèbres palpables me surprennent , m'environnent , me plongent dans la nuit la plus noire. La lumière paroît enfin. Quel objet frappe ma vue , le Roi , les Grands , le Peuple , tout est couvert d'ulceres. Je ne vois par-tout que des hommes hideux qui se fuient les uns les autres ; des millions de malheureux qui ne connoissent le Roi que par les impots qu'on leur fait payer de sa part et qui portent néanmoins la peine de son crime et d'un crime involontaire.

L'orage se dissipe , un autre succede. Une peste générale enleve un chef à chaque famille. Le trône , la ville , la campagne , rien n'est épargné. Les animaux mêmes qui ne pensent point , qui ne sont point coupables périssent , et semblent , en expirant , accuser le ciel de cruauté ; les plaintes , les cris , la mort , l'horreur regnent de toutes parts.

Sortez , peuple d'Israël ; sortez de l'E-

gypte , prenez , volez , pilliez aux Egyptiens à qui vous devez la vie , le peu de richesses que leur a laissé votre Dieu inhumain ; et après avoir tout saccagé , sauvez-vous , brigands dans les déserts.

Mais l'Egypte possède encore une poignée d'hommes. Le Dieu de Jacob leur laissera-t-il la liberté de vivre ? Ils vont bientôt cesser d'être , ils ne sont déjà plus. Je les vois sur une mer orageuse , Pharaon à leur tête , flotter au gré des vagues , avec leurs chevaux , leurs chars et leurs équipages. Un vent favorable les pousse sur le rivage , et donne aux enfans de Jacob les trésors qu'ils n'ont pu enlever.

Chantez , Moïse , chantez les louanges de votre Maître ; que le peuple se prosterne , et tous ensemble célébrez la puissance , mais sur-tout la miséricorde et la tendresse infinie de votre Dieu , qui vient d'éclater par la perte de ses enfans.

Une colonne de feu brille sur sa tête , le jour paroît , et tout-à-coup ce feu se change en un nuage épais , qui , sans priver de sa lumière , garantit de la trop grande ardeur du soleil. Suivons ce nuage et ce peuple qu'il va conduire.

J'entre dans le désert. Quelle vaste solitude ! deux millions d'hommes sortent de l'Égypte ; quel lieu plus propre à leur servir de tombeau ! Sur le haut d'une montagne , au milieu des éclairs , au bruit du tonnerre paroît avec éclat , porté sur les nues , un législateur nouveau , Dieu lui-même , environné de toute sa gloire , donne ses ordres à Moïse , et grave sur deux tables de pierre ses loix suprêmes , dont il rend dépositaire le chef d'Israël. Moïse , plein de l'esprit de son Dieu , instruit de ses devoirs , quitte à peine son maître , qu'il entend de la montagne sainte des cris de joie et le son de plusieurs instrumens. Un veau d'or élevé par le peuple , de l'aveu de son frere Aaron , comme l'objet de son culte , est ce qui d'abord frappe sa vue. Que va-t-il faire ? Il entre en fureur ; sacrilège par zèle , il brise le dépôt que lui a confié le Très-Haut. Sa frénésie ne se borne point à cet excès. Que quiconque a du zèle pour le Seigneur se joigne à moi , s'écrie-t-il : une troupe de frénétiques se range à l'instant de son parti. Qu'on s'arme , qu'on marche au carnage , qu'on n'écoute ni la pitié ni le sang. Le Seigneur est irrité , il veut être vengé. Plus

les victimes que vous immolerez vous seront chères , plus Dieu sera satisfait.

Quelle force n'a point ce discours sacrilege ! Je vois les satellites de Moïse , semblables à des tigres furieux , l'œil étincelant , l'air enragé , courir par le camp d'Israël , voler de tente en tente , et porter par-tout avec eux , la fureur , la mort , le carnage , l'horreur. Hommes , femmes et enfans , tout tombe sous le fer meurtrier des esclaves de Moïse. Le zèle pour leur Dieu les anime. Dieu lui-même les agite : ils ne sont plus des hommes , mais des monstres furieux , insensibles à la vue des membres palpitans et du sang de leurs plus proches parens ; les cris lamentables de ceux-ci ne se font plus entendre à ces cœurs féroces , que la rage de leur Dieu transporte. Ici coule le sang d'un fils massacré par son père ; là , fument encore les entrailles d'un père égorgé par son fils ; plus loin , un époux sanguinaire et dénaturé , poignarde du même coup , et son innocente femme , et le fruit malheureux qu'elle porte. Vingt-trois mille hommes périssent dans cet affreux carnage.

Arrêtez , enfans de Lévi , le soleil refuse

d'éclairer vos forfaits , et votre Dieu veut épargner le reste du peuple pour l'exterminer dans un autre tems. Venez recevoir les bénédictions que méritent vos crimes. Soyez bénis du Très-Haut , vous que sa gloire intéresse ; que la rosée du ciel tombe sur vos terres humectées du sang de vos proches : que l'huile et le vin soient chez vous en abondance ; soyez riches en moissons et en troupeaux ; que vos descendans peuplent la terre , et que leur nombre soit comparable aux grains de sable et aux atômes.

Mais fuyons ce triste séjour. Les cris des assassins , les plaintes des mourans , le sang des morts le rendent trop affreux.

Hauts , fiers , généreux , entreprenans , Dathan et Abiron reprochent avec respect et soumission à Moïse , sa fourberie , son orgueil extrême , et le pouvoir qu'il veut usurper sur Israël. Dathan et Abiron , vous périrez , mais périrez - vous seuls ? Non : vos femmes , vos enfans , vos troupeaux , tout ce qui vous appartient périra avec vous. La terre s'entr'ouvre , et déjà je ne vois plus les ennemis de Moïse. Les enfans de Jacob murmurent ; ils suivront Abiron. Des ser-

pens monstrueux , sortis des entrailles de la terre par l'ordre du ciel , jettent par-tout l'effroi et la consternation , et ne laissent la vie qu'à une poignée d'hommes , que la peste va bientôt détruire. Je les apperçois déjà foibles , pâles , livides et expirans sous les coups d'une Divinité terrible.

L'œuvre est consommée ; l'Egypte est anéantie ; les enfans de Jacob sont descendus chez les morts ; ministres et prêtres du Très-Haut , Moïse et Aaron vont bientôt n'être plus. Deux hommes restés seuls des esclaves de l'Egypte , vont conduire les enfans des morts dans une terre si souvent promise et si cherement achetée.

Petits-fils d'Abraham , d'Isaac et de Jacob ; écoutez pour la dernière fois votre chef , que vous allez perdre : *Hæc dicit Dominus*. Voici les décrets de l'Eternel. Vous avez vu périr vos peres , et vos enfans à leur tour seront étouffés sur vos cendres. Vous avez des juges ; vous aurez des rois. Juges , rois , peuples , tout sera exterminé. La guerre , l'esclavage , la peste , la famine et la lepre seront votre partage. On vous aura vus riches , puissans , redoutables , l'effroi des nations. Sans rois , sans

prêtres, sans sacrifices, sans loix, errans par toute la terre, on vous verra l'opprobre des autres nations, le rebut et l'exécration des hommes.

Quelle tendresse dans un Dieu souverainement bon ! Quelle modération dans un Dieu souverainement juste, sage et miséricordieux pour un peuple qu'il a choisi, qu'il a conduit, qu'il chérit par prédilection sur tous les autres peuples, pour lequel il avoit épuisé les trésors de sa providence, et fait agir tous les ressorts de son pouvoir suprême, jusqu'à interrompre l'ordre immuable de la nature entière ! Est-ce bien là le Dieu de l'univers, le Dieu que je dois reconnoître et adorer ? Ai-je en effet trouvé la vérité que je cherche ?

Meurs, Moyse, meurs, tyran destructeur. Que le ciel t'écrase de ses foudres vengeurs ; que la terre irritée comme le ciel, de ta perfidie et de ta cruauté, s'entr'ouvre sous tes pas criminels et t'engloutisse, monstre abominable, dont l'haleine empestée a soufflé sur toute la surface de la terre, les semences empoisonnées du plus horrible fanatisme, dont elle est encore malheureusement infectée ! Que ta mémoire

abominable reste en horreur dans tous les siècles et chez tous les hommes, et périssent ceux qui la réverent!

Et vous peuple furieux et insensé, hommes vils et grossiers, dignes esclaves du joug que vous portez... allez, reprenez vos livres, et éloignez-vous de moi.

R É F L E X I O N S .

Ce libelle, plus rempli d'invectives et de fleurs de rhétorique que de bonnes raisons, ne laisseroit pas cependant de faire quelque impression sur un esprit qui ne seroit pas encore bien affermi dans les principes de la religion chrétienne. C'est pourquoi il faut faire attention que la plupart des faits qu'il rapporte, ne sont envisagés que du mauvais côté; et que s'il y en a quelques uns qui paroissent contraires à la raison et injurieuses à la Divinité, il faut se souvenir que Dieu est impénétrable dans la plupart de ses desseins; et qu'il n'appartient pas à l'homme, dont l'intelligence est si bornée, de vouloir pénétrer avec tant de témérité jusqu'au sanctuaire de cette Divinité inaccessible, pour lui faire rendre

compte de ce qu'elle a voulu faire dans le tems. Les choses les plus simples sont au-dessus de l'homme. Pourquoi voudrions-nous comprendre les décrets mystérieux de la Divinité ? Contentons-nous de nous taire et d'adorer.

R É P L I Q U E.

Je n'ai jamais attaqué la religion que je respecte ; mais j'ai attaqué la superstition , qui en prend le masque , et qui la défigure. Avant que de semer de bonnes graines dans un terrain , il faut en arracher les ronces et les épines. Il faut que la philosophie prépare les esprits , afin que le théologien ait plus de facilité à les éclairer et à les convaincre.

Les réflexions qui précédent , sont de quelque superstitieux ignorant , comme le sont tous les fanatiques religieux , qui doivent vivre et mourir sans avoir entrevu la lumière du bon sens. (*Note de l'éditeur*).

E X A M E N

C R I T I Q U E

DU NOUVEAU TESTAMENT.

Nous ne connoissons l'histoire de la vie de Jésus-Christ que par les ouvrages que plusieurs de ses disciples publièrent quelques années après sa mort : le nombre des chrétiens s'étant assez multiplié pour que la plus grande partie d'entr'eux n'eût jamais vu le chef de la religion qu'ils avoient embrassée , on vit paroître divers écrits historiques, contenant un abrégé des paroles et des actions du Sauveur : ces petits écrits avoient pour titre, Évangile ou heureuse nouvelle , c'est ainsi que les premiers chrétiens nommoient la doctrine de leur maître, qui l'étoit venu annoncer aux hommes, et qu'ils continuèrent eux-mêmes d'annoncer après sa mort et de répandre par-tout.

Il est certain que le nombre de ces histoires , publiées peu après la mort de Jésus-Christ devoit être grand. S. Jérôme , au tems de qui la plupart subsistoit encore ,

nous en assure. (1) Tous les écrivains des premiers siècles de l'église en font foi, et S. Luc, chapitre premier, le marque si positivement à la tête de son évangile, que quand nous n'aurions sur cela d'autre témoignage que le sien, il ne nous seroit pas permis d'en douter. « Puisque beaucoup de personnes, dit-il, ont entrepris d'écrire l'histoire de ce qui s'est passé parmi nous, j'ai jugé à propos de faire la même chose après m'être fait instruire de tout, avec soin, par ceux qui en avoient été les témoins oculaires » : sur quoi il est bon d'observer que ceux qui ne connoissent l'évangile que par les traductions françoises, ne sont pas ordinairement frappés des témoignages positifs que S. Luc rend ici à la multitude des évangélistes, parce qu'il a plu aux traducteurs de rendre le terme original *polloi* par celui de plusieurs, qui s'entend presque toujours en notre langue par *un assez petit nombre*, au lieu que le grec *polloi* et le latin *multi* étant opposés à *panroi* et en latin *pauci*, ne sauroient avoir

(1) Voyez la note 5.

cette signification : les traducteurs en ont apparemment usé ainsi , pour écarter de l'esprit des lecteurs une idée scandaleuse que cette multiplicité d'évangélistes auroit fait naître.

La plupart de ces histoires évangéliques étoient attribuées à des personnes illustres dans le christianisme ; c'étoient tous des disciples distingués de Jésus-Christ , ou des personnes respectables qui les avoient fréquentés familièrement , qu'on asstroit en être les auteurs ; et dans l'enfance de l'église , les chrétiens à l'usage de qui elles étoient écrites , ne doutoient point qu'elles ne fussent véritablement de ceux dont elles portoient les noms.

Outre l'évangile de S. Mathieu , de S. Marc , de S. Luc et de S. Jean , on en attribuoit à S. Pierre , à S. Paul , à S. Barthélemi , à S. André , à S. Thomas , à S. Jacques , à S. Philippe , à S. Mathias ; il y en avoit un sous le nom des douze apôtres ; il y avoit un évangile selon les Hébreux ou les Nazaréens , un autre selon les Egyptiens : quelques critiques prétendent que ces deux derniers sont les plus anciens de tous.

Le christianisme en discorde avec lui-même dès le commencement de sa naissance, vit plusieurs de ses enfans indociles qui fabriquerent divers évangiles, conformément à leurs goûts et à leurs préjugés. *Ebion, Cérinthe, Basilides, Marcion, &c.*; les Gnostiques, les Enératistes, les Valentinieniens, en publièrent qui autorisoient leurs dogmes: (1) il y en eut même d'assez visionnaires pour ne pas exclure le perfide Judas du nombre des évangélistes; (2) il parut un évangile sous son nom, comme il y en avoit un sous le nom des autres apôtres: mais sur-tout ce devoit être une chose assez curieuse que l'ouvrage dont parle S. Epiphane, sous le titre d'Évangile d'Eve à l'usage de certains Gnostiques (3).

(1) S. Irénée, *chap. XVII.*

(2) Certains foux de la primitive église, qu'on nommoit Caïnites, parce qu'ils regardoient Caïn comme un grand personnage, ainsi qu'Esau, Corée et les Sodomites, se servoient de l'évangile de Judas, qui étoit, selon eux, le premier des apôtres.

(3) Ils croyoient qu'Eve étoit fort éclairée, et qu'elle avoit appris du serpent de fort belles choses: c'est dans

Enfin,

Enfin, sans parler de l'évangile de Nicodème, de celui de Barnabé, (*) et de quelques autres qu'on regarde un peu trop légèrement comme des ouvrages postérieurs aux premiers siècles, parce qu'ils n'ont pas été cités des anciens : il parut dans ce tems-là un évangile qui ne contenoit que l'histoire des premières années de Jésus-Christ, sous le titre de *l'Évangile de l'enfance*, et un autre qui ne contenoit que l'histoire des premières années de la Vierge, sous le titre de *Livre de la nativité de Marie*.

On fait monter le nombre de tous ces différens évangiles à près de cinquante, et de ce nombre il y en a au moins trente qui

leurs idées extravagantes, que B... a pris ce qu'il a fait imprimer dans ces derniers tems sur le péché originel : les Gnostiques avoient aussi d'autres évangiles sous le nom des disciples de Jésus-Christ, et des livres qu'ils attribuoient à Adam et à Seth.

(*) Ces évangiles n'ont peut-être pas moins d'antiquité : les anciens n'ayant pas fait une énumération exacte de tous ceux qui existoient de leur tems, comme par exemple S. Jérôme, qui après en avoir nommé plusieurs, ajoute, « et un grand nombre d'autres qu'il seroit trop long de rapporter. *Et reliqui quos enumerare, &c.* ».

sont de la première antiquité ; il est vrai qu'on ne remarque pas dans ces ouvrages une grande conformité, ni quant aux faits ni quant aux dogmes. Entre les premiers chrétiens, les uns regardoient Jésus-Christ comme un pur homme, les autres prétendoient qu'il n'avoit que l'apparence de l'humanité ; d'autres soutenoient qu'il étoit Dieu et homme tout ensemble, ainsi des autres dogmes moins importants.

Comme les Juifs furent d'abord les seuls qui embrassèrent le christianisme, et que l'esprit de secte, toujours éloigné de l'uniformité, régnoit alors chez eux à l'excès, chacun se crut en droit de débiter sa nouvelle doctrine, conformément à ses préjugés particuliers. De-là vient le peu de rapport qui se trouvoit dans ces écrits évangéliques ; de-là viennent les reproches d'erreur et d'imposture que se faisoient mutuellement ces nouveaux sectaires ; la diversité d'opinions en matière de religion, a toujours été pour les hommes une source de raisonnemens injustes ; c'est un écueil où échouent presque toujours les esprits, même les plus modérés ; au lieu de plaindre l'aveuglement de leurs confrères, les premiers chrétiens

ne voyoient dans leurs erreurs involontaires, qu'imposture et que malice ; cependant , soit orthodoxes , soit hérétiques , tous également prévenus pour leurs opinions , avoient un égal respect pour les livres qui les contenoient , et un zèle ardent pour les répandre.

Quoique ces dogmes des chrétiens fussent autorisés par plusieurs des anciens évangiles , il faut néanmoins convenir qu'une bonne partie des évangiles qui parurent alors , furent publiés par des chrétiens orthodoxes : quelques-uns de ces évangiles sont parvenus jusqu'à nous , comme celui de l'Enfance (1) , le Livre de la nativité , le Proto-Evangile de S. Jacques , l'évangile de Nicodème ; nous avons de longs fragmens de plusieurs autres (2) , et si l'on n'y

(1) Nous avons deux évangiles de l'Enfance ; l'un grec , traduit en latin ; l'autre traduit de l'arabe par *Haexius* ; mais , sans doute , l'original étoit grec aussi , puisque S. Irénée , *chap.* 17 , cite des faits qui ne se trouvent que dans ce dernier ; il est plus long et plus étendu que les autres.

(2) L'auteur de l'ouvrage imparfait sur S. Mathieu , parle du Proto-Evangile de S. Jacques , comme d'un ouvrage raisonnable et qui n'est pas indigne de foi ; ce sont ses termes.

trouve rien qui ne blesse la raison , par les inepties et les extravagances dont ils sont remplis , il est du moins sûr qu'on a de la peine à y trouver quelque chose qui soit contraire à la foi : d'ailleurs , la préface de S. Luc , que nous venons de citer , semble justifier en quelque sorte les auteurs d'évangiles qui l'ont précédé : cet évangéliste convient que beaucoup d'autres ont écrit avant lui ; ce n'est pas pour les réfuter qu'il prend la plume : il ne condamne , ni n'approuve en aucune manière ce qu'ils ont fait : mais il se croit seulement en droit de faire la même chose , parce qu'il s'est fait exactement instruire par des témoins oculaires. Il est impossible de donner la date précise du tems auquel ces évangiles ont été écrits , il suffit de dire qu'ils sont presque tous aussi anciens les uns que les autres.

Pendant plus d'un siècle , les chrétiens se servant de l'esprit de liberté qui accompagne toujours un établissement nouveau et encore informe ; chaque fidele admettoit pour règle de sa foi , l'histoire évangélique qu'il trouvoit établie dans le lieu où il étoit habitué : le plus savant chronologiste qui ait paru de nos jours , le célèbre a fait

voir, dans un ouvrage exprès, que les évangiles canoniques, aussi-bien que les autres, demeurèrent ensevelis dans les lieux qui les avoient vu naître jusqu'au tems des conquêtes de Trajan sur les Parthes; c'est alors seulement qu'ils commencèrent à être connus et à devenir publics; à travers cette obscurité, qui couvre le berceau de l'église, les fideles éclairés d'une lumiere céleste, ont su discerner les vrais évangiles d'avec les faux : mais ceux que le flambeau de la foi ne guide pas dans ces épaisses ténèbres, ne démêleront jamais le vrai d'avec le faux, ou plutôt, n'appercevront dans cette confusion d'écrits évangeliques, d'autre conformité que celle d'un merveilleux outré, qui révolte la raison : ils traiteront également de fables, les livres apocryphes et les vrais ouvrages des apôtres.

Sur la fin du deuxieme siecle, l'église commença à prendre forme : les chrétiens orthodoxes commencerent en même-temps à ne reconnoître que quatre évangiles pour légitimes : sur quoi les ennemis du nom chrétien n'ont pas oublié de reprocher à leurs adversaires dans tous les temps, que le christianisme faisant chaque jour des pro-

grès, les chrétiens, honteux de la multitude de ces historiettes, qui couroient sous le nom d'évangiles, firent un choix de quatre plus raisonnables et plus conformes entre elles, et les déclarèrent seules canoniques, à l'exclusion des autres; les évangiles rejetés, ne laisserent pas de rester entre les mains de plusieurs fideles, et d'être regardés dans la suite avec la même vénération qu'auparavant: enfin, tout le corps de l'église se rangea du parti le plus sage; et dans le troisieme siecle, le canon des évangiles paroît avoir été généralement reçu de tous les chrétiens orthodoxes: ainsi, tous les ouvrages dont on avoit d'abord cru auteurs les hommes les plus respectables de l'église naissante, ne furent plus regardés que comme les ouvrages de l'imposture et de l'erreur; il est triste de convenir, ou que les chrétiens rejetterent alors avec mépris les ouvrages des apôtres, ou que dans ce tems le plus pur et le plus innocent, l'imposture et le fanatisme aient pu séduire à un tel point l'esprit des premiers fideles; cependant, leur intention étoit bonne; mais le zele de religion est capable de rendre les hommes de mauvaise foi, sans en avoir de

remords , ouvent même sans s'en appercevoir , et les auteurs de ces faux évangiles en ont peut-être attesté la vérité par leur sang.

Il faut croire que les chrétiens du troisième siècle n'ont admis que quatre évangiles dans le canon des écritures , que parce que les autres leur ont paru supposés ; c'est la seule raison sensée qu'on en puisse donner : cependant , S. Irénée qui vivoit quand le canon évangélique fut formé , et qui est celui des écrivains ecclésiastiques chez qui le nombre des quatre évangélistes se trouve pour la première fois ; S. Irénée , dis-je , s'appuie sur d'autres raisons qui paroissent moins solides. « Il y a dit-il , quatre évangélistes , ni plus ni moins , parce qu'il y a quatre parties du monde et quatre vents principaux ; car , comme l'église est répandue par toute la terre , il faut qu'elle ait quatre colonnes qui la soutiennent. Dieu , ajoute-t-il , est assis sur un chérubin , qui a la figure de quatre animaux différens , et ces quatre animaux sont la figure de nos quatre évangélistes ». Après quoi il compare celui de S. Mathieu à l'homme , celui de S. Marc à l'aigle , celui de S. Luc au

bœuf, et celui de S. Jean au lion, contre l'usage qui a prévalu depuis.

Cette allégorie de S. Irénée, s'est trouvée du goût de tous les peres, excepté qu'ils ont un peu varié sur l'explication des quatre animaux aux évangélistes: car, par exemple, S. Athanase applique le bœuf à S. Marc, et le lion à S. Mathieu; et S. Jérôme a rangé les choses dans l'ordre où nous les voyons aujourd'hui; sa profonde érudition dans les écritures, est cause que son opinion est et sera apparemment jusqu'à la fin, la seule suivie.

L'évangile de S. Mathieu est le premier des quatre que l'église a admis dans le canon évangélique. *Millius*, dans les amples prologomenes qui viennent de paroître à la tête de son nouveau Testament, croit l'évangile des Hébreux et celui des Egyptiens et quelques autres, antérieurs à celui de S. Mathieu; c'est une question indifférente et qui ne seroit pas aisée à résoudre, et il est aussi inutile de savoir si S. Mathieu a écrit en hébreu ou en grec, puisque, supposé qu'il ait écrit en hébreu, son original a disparu presque au moment de sa naissance, et il ne nous est resté que la traduction

grecque : selon *Millius*, l'évangile de S. Mathieu n'a été écrit que l'an 61 de J. C. vingt-huit ans après sa mort ; le même auteur place l'évangile de S. Marc deux ans après celui de S. Mathieu ; l'évangile de S. Luc un an après celui de S. Marc ; et celui de S. Jean, l'an 97, c'est-à-dire, soixante-quatre ans après la mort du Sauveur.

Quelques peres ont avancé que S. Mathieu écrivoit son évangile, six ans seulement après la mort de J. C. ; mais ils n'appuient leur opinion d'aucune preuve, et ils se fondent uniquement sur une certaine tradition fort incertaine, qu'une critique plus exacte n'a pas osé adopter : après tout, *Millius*, quoiqu'un des plus profonds de ceux qui ont travaillé sur le nouveau Testament, n'a apparemment pas mieux rencontré dans ses conjectures : il faut avouer, comme nous avons déjà dit, que le premier siècle de l'église a enveloppé cela d'un nuage épais qui sera toujours impénétrable aux critiques ; et malheureusement l'épaisseur de ce nuage, en cachant le point fondamental de la foi chrétienne, c'est-à-dire, la qualité des auteurs évangéliques et le temps où

ils ont écrit, servira éternellement d'asyle à l'incrédulité.

Les apôtres et tous les disciples de J. C. étoient Juifs. Quand l'histoire évangélique ne nous apprendroit pas la dignité de S. Mathieu, et quelle place il avoit au rang des apôtres, le style de cet évangéliste nous feroit aisément reconnoître son pays : quoique l'esprit judaïque se remarque dans les autres évangélistes, c'est particulièrement dans S. Mathieu qu'il est le plus sensible : l'allégorie, l'allusion perpétuelle aux écritures, regne chez lui depuis le commencement jusqu'à la fin : le goût pour les affectations mystiques se déclare même dès l'entrée de son ouvrage, dans la généalogie de J. C. que l'évangéliste fait descendre d'Abraham, de David, et de tous les rois de Juda par Salomon. Comme il y avoit, au sentiment de tous les Juifs, quatorze générations depuis Abraham jusqu'à David, S. Mathieu trouvant sans doute quelque chose de mystérieux dans ce nombre de deux fois sept, entreprend de ne compter que quatorze générations depuis David jusqu'à la captivité de Babylone, et

le même nombre précis de quatorze générations , depuis la captivité jusqu'à Jésus-Christ : après quoi , de peur que lisant tout de suite cette généalogie , on ne fasse pas attention au mystere caché sous ce nombre , l'évangéliste fait lui-même cette remarque : « ainsi , dit-il , il y a quatorze générations depuis Abraham jusqu'à David , quatorze depuis David jusqu'à la captivité ; et le même nombre depuis la captivité jusqu'à Jésus-Christ ».

On ne conçoit pas qu'elle a pu être l'idée de Mathieu dans cette remarque que les prophanes ont toujours traitée d'affectation puérile , outre que , selon l'évangéliste même , le nombre de trois fois quatorze ne se trouve pas dans son calcul , et qu'on est obligé de compter deux fois le même homme pour le faire quadrer juste : ce qui a le plus embarrassé les fideles , c'est que S. Mathieu a été obligé , en faveur de son mystere , de démentir l'Écriture et de sauter un intervalle de soixante et dix - sept ans , en faisant Joram pere d'Ozias , quoiqu'il ne fût que son bisaieul ; d'ailleurs on conçoit encore moins comment , dans un espace de près de six cent ans , c'est-à-dire , depuis la

captivité jusqu'à Jésus-Christ, il n'y ait eu que treize générations ; d'autant plus que S. Luc , qui donne de Jésus-Christ une généalogie toute différente de celle de S. Mathieu , n'en compte pas moins de vingt-deux dans le même intervalle.

Les actions et les paroles de Jésus-Christ qui paroissent les plus indifférentes , sont presque toujours rapportés dans l'évangile de S. Mathieu pour l'accomplissement de quelque prophétie , et il faut avouer qu'on a souvent besoin des yeux de la foi pour apercevoir la justesse de ces applications allégoriques. Si , par exemple , Jésus-Christ revient d'Egypte après la mort d'Hérode , c'est , dit S. Mathieu , pour accomplir cette parole : « J'ai fait sortir mon fils de l'Egypte ». Evénemens que les Juifs savoient être arrivés il y avoit plus de quinze cent ans , et dont l'évangéliste fait une prophétie. Si Jésus-Christ s'établit ensuite à Nazareth , c'est parce qu'il écrit : « Il sera appelé Nazaréen ». Ce qui signifie , en langage de l'Écriture : « Il sera consacré à Dieu , et ne boira rien de ce qui peut enivrer ». Chose qui avoit été dite de Samson et qui ne pouvoit s'entendre de Jésus-Christ

qui buvoit du vin , que par une allégorie forcée qui n'étoit fondée que sur la ressemblance des termes. Le premier chapitre de S. Mathieu nous fournit tous ces exemples ; il en est à-peu-près ainsi des autres applications qu'il fait à l'Écriture dans le cours de son évangile : on peut dire qu'elles sont une pierre d'achoppement pour les indociles , et une occasion perpétuelle pour les fideles ; de soumettre leur entendement à la foi.

Il y a tant de conformité entre l'évangile de S. Marc et celui de S. Mathieu , qu'on a de la peine à les distinguer et à ne pas regarder ces deux évangiles comme un même ouvrage. « *Marcus* , dit S. Augustin , *videtur Matheum subsequi quasi pedi-secuus, et ejus brevior* ». L'église ordonne aux fideles de les distinguer , et les commentateurs s'y prennent ainsi pour sauver cette conformité qui est trop sensible : ils supposent que S. Mathieu a écrit son évangile en hébreu ; que S. Marc , qui avoit l'original de S. Mathieu , en fit une espece de traduction grecque , mais d'une manière un peu libre ; c'est-à-dire , en omettant certaines choses , et en ajoutant quelques

autres. Quelque tems après, supposent les commentateurs, le même hébreu de S. Mathieu fut traduit en grec littéralement; celui qui fit cette traduction, ayant entre ses mains l'évangile grec de S. Marc, se servit de ses termes et de ses phrases; de-là vient, dit-on, cette grande conformité qui se trouve entre S. Marc et S. Mathieu, non-seulement quant aux choses, mais encore quant aux expressions.

Les incrédules, qui d'ailleurs s'intéressent peu à la distinction de ces deux évangiles, ne laissent pas de sentir le foible d'une explication que les commentateurs n'appuient d'aucune preuve : elle leur paroît un pur systême, et ils n'apperçoivent de différence entre l'évangile de S. Mathieu et celui de S. Marc, qu'en ce que celui-ci est un peu plus court que l'autre; S. Marc ayant plus omis de choses rapportées par S. Mathieu, qu'il n'en a ajouté.

Si S. Marc a suivi avec tant d'exactitude l'évangile de S. Mathieu, qu'il semble l'avoir traduit presque mot à mot, on ne peut pas dire la même chose de S. Luc; celui-ci ne s'est pas fait un scrupule de s'écarter des évangélistes qui avoient écrit avant lui;

s'étant fait instruire de toutes choses , avec soin , par les apôtres mêmes et par ceux qui avoient été témoins oculaires de ce qu'il alloit écrire , il commence son histoire par le merveilleux qui a précédé la naissance de Jésus - Christ ; ce qui , sans doute , méritoit bien de n'être pas omis par S. Mathieu. La naissance miraculeuse de Jean - Baptiste , les prophéties de Zacharie , d'Elizabeth , de Siméon et d'Anne , l'adoration des pasteurs qui fut précédée d'un miracle ; la sagesse et la science de Jésus - Christ , qui dans son enfance fit l'admiration des docteurs assemblés dans le temple de Jérusalem : toutes ces merveilles sembloient mériter que S. Mathieu en fit mention ; elles annonçoient les plus grands prodiges que Jésus - Christ devoit opérer ; elles auroient préparé l'esprit du lecteur à cette suite continuelle de miracles qui accompagne tout le reste de sa vie. A la vérité , S. Mathieu parle d'un fait dont S. Luc ne fait pas mention ; c'est l'adoration des Mages , qu'une étoile miraculeuse conduit à Bethléem , d'où il s'ensuivit l'ordre barbare d'Hérode et le massacre des innocens.

On est surpris que S. Luc , si bien instruit de toutes choses dès le commencement , et qui entre dans un si grand détail sur l'enfance de Jésus-Christ , ait pu omettre un fait si considérable et qui avoit dû faire tant de bruit dans la Judée : cependant ou S. Luc l'a ignoré , ou il n'a pas daigné le rapporter , et ce dernier paroît plus vraisemblable que l'autre ; car enfin , quelque effort que fassent les commentateurs pour accorder S. Luc et S. Mathieu sur le tems de la naissance de Jésus-Christ , il est impossible de les concilier : S. Mathieu fait naître Jésus sur la fin du regne d'Hérode ; S. Luc , au contraire , place sa naissance au tems que Cyrénus , gouverneur de Syrie , fit un dénombrement par ordre d'Auguste dans la Judée , et c'est à cette occasion que S. Luc fait appeler Joseph et Marie à Bethléem. Or , ce dénombrement n'arriva qu'après la réunion de la Judée à l'empire Romain , la dixième et dernière année du regne d'Archélaüs , successeur d'Hérode , ainsi que Joseph le remarque expressément dans ses Antiquités judaïques , *liv. VII, chap. I.* S. Luc a donc pu omettre à dessein un fait qui lui paroissoit chimérique ; puisqu'il
devoit

devoit s'être passé dix ans avant le tems où il place la naissance de Jésus-Christ.

Mais ce qui fait encore plus fortement soupçonner que S. Luc ne connoissoit point l'évangile de S. Mathieu, ou au moins qu'il se croyoit mieux informé que lui, ce sont les deux généalogies différentes que ces deux évangélistes font de Jésus-Christ, dans lesquelles, hors David, Salathiel et Zorobabel, on ne voit pas deux noms qui se ressemblent.

Nous avons dit que S. Mathieu fait descendre Jésus-Christ de David, de Salomon et de tous les rois de Judée; S. Luc fait aussi remonter ses ancêtres jusqu'à David, mais par Nathan, un autre de ses enfans dont la postérité ne régna point. C'est ici que les fideles ont besoin de cette simplicité, sans laquelle on ne peut entrer dans le royaume du ciel, et que les commentateurs, au contraire, sont obligés d'employer toute la subtilité dont l'esprit humain est capable, pour sauver une contradiction manifeste: encore ne le font-ils qu'en bâtissant un système composé de plusieurs suppositions les unes sur les autres, qui paroissent non-seu-

lement dénuées de preuves , mais même de vraisemblance.

L'opinion la plus reçue , c'est que S. Luc a voulu décrire la généalogie de Jésus par Marie , au lieu que S. Mathieu l'a tirée par Joseph. Voilà , dit-on , la plus grande difficulté sauvée par cette supposition , et c'est ainsi qu'on prétend la prouver.

S. Luc donne à Joseph Héli pour pere : or Héli est un nom abrégé d'Héliacim : on sait au reste , par tradition , que le pere de la Vierge s'appeloit Joachim ; et comme on remarque beaucoup de rapport entre Joachim et Héliacim , il s'ensuit que cet Héli , que S. Luc dit avoir été pere de Joseph , l'étoit véritablement de Marie son épouse : à la vérité , S. Luc dit bien positivement que Joseph étoit fils d'Héli , mais il a voulu faire entendre par-là qu'il étoit son beau-fils , ou le mari de sa fille. Les commentateurs n'ont-ils pas senti que de pareilles subtilités , avec lesquelles on peut faire dire aux évangélistes tout ce qu'on veut , sont également propres à scandaliser la foi des simples , et à donner lieu aux railleries des profanes ?

Cependant toutes les difficultés ne sont pas levées par ce système ; les noms de Salathiel et de Zorobabel qui se rencontrent au milieu des deux généalogies , embarrassent toujours ; et si l'on donne deux fils à Zorobabel , de l'un desquels on suppose Joseph descendu , et Marie de l'autre , on ne sait comment faire pour donner deux peres à Salathiel , que S. Mathieu fait fils de Jécho-nias , et S. Luc de Nery.

D'ailleurs la grande difficulté qui se trouve dans le nombre des générations de l'une et de l'autre généalogie , oblige encore à de nouvelles suppositions ; depuis David jusqu'à Jésus-Christ , S. Mathieu ne compte que vingt-sept générations , et c'est bien peu pour un espace de mille ans ; au lieu que S. Luc , avec plus de vraisemblance , en compte quarante-trois ; il faut , dit-on , que les ancêtres de Joseph aient été mariés vieux , et que ceux de la Vierge l'aient été plus jeunes ; comme si l'Écriture ne nous apprenoit pas que plusieurs des rois de Judée , dont on fait descendre S. Joseph , ont eu , dans une très-grande jeunesse , des enfans qui sont pareillement au nombre de ses ancêtres.

Enfin , une difficulté à laquelle on ne répondra jamais sérieusement , c'est que , si S. Luc avoit connu l'évangéliste S. Matthieu , ou qu'il l'eût voulu ménager , il n'auroit pas manqué de dire qu'il écrivoit la généalogie de Jésus-Christ par Marie sa mere , et non pas par Joseph , comme il l'a dit positivement. L'évangéliste , en observant sur ce point ce que les historiens les moins exacts ont toujours observé , auroit épargné aux chrétiens bien des tortures qu'ils se sont inutilement données , dans le premier siècle de l'église , pour accorder le S. Esprit avec lui-même.

Quoi qu'il en soit du dessein de S. Luc , il semble que c'est à la généalogie de la Vierge que l'évangéliste devoit principalement s'attacher , puisque Jésus-Christ n'étoit fils de Joseph que suivant la loi , au lieu qu'il l'étoit de Marie selon la loi et selon la nature : mais il falloit faire descendre le Messie de David , et apparemment que Marie n'en descendoit pas : l'évangéliste qui auroit dû le marquer n'en dit pas un mot ; la tradition dont on se sert si subtilement pour prouver qu'Héli , Héliacim et Joachim sont le même nom , nous apprend,

au contraire , que Marie étoit de la tribu de Lévi ; S. Epiphane , S. Grégoire de Nice (*Hom. de natura mart.* 209) et S. Augustin contre Fauste , (*liv. 3, chap.39,*) parlent de ces histoires anciennes où le pere de la Vierge étoit nommé Joachim , mais ils traitent ces ouvrages avec mépris , et S. Augustin les rejette , parce qu'on y faisoit Joachim de la tribu de Lévi : c'est ainsi que les commentateurs savent prendre dans la tradition ce qui les accommode , et rejeter ce qui les embarrasse. Les évangélistes , selon toutes les apparences , étoient dans l'opinion qu'il suffisoit que le Messie descendît de David : or il en descendoit de cette maniere , puisque Joseph étoit son pere suivant la loi , c'est-à-dire , le mari de sa mere.

Sans nous arrêter à plusieurs endroits moins importans où S. Luc et les autres évangélistes semblent se contredire , et qui ont plus ou moins exercé l'esprit systématique des commentateurs , les critiques d'une exactitude un peu scrupuleuse ne peuvent s'empêcher d'être choqués du peu de conformité qu'on a remarqué dans les évan-

giles , quant à l'ordre et à l'arrangement des faits.

Pourquoi le S. Esprit , qui inspiroit ces auteurs , leur a-t-il fait négliger un point si capable d'attirer la croyance des hommes ? Hors S. Marc , qui paroît avoir suivi S. Mathieu pas à pas , il faut avouer que l'ordre est furieusement renversé dans les autres évangélistes ; jamais ils n'observent les tems , souvent ils confondent les lieux ; l'un place à la fin ce que l'autre met au commencement ; et si on prétend les accorder quant au sens et au fond des choses , il n'y a qu'à jeter les yeux sur une concordance évangélique pour voir la peine que l'on a de les concilier sur le reste.

Les chrétiens en sont encore à deviner l'âge de Jésus-Christ , le nombre des années pendant lesquelles il a exercé son ministère , et ce qu'il a dit et fait pendant chacune de ces années en particulier : les chronologistes qu'on suit sur toutes ces choses , sont ceux qui paroissent avoir conjecturé le mieux.

S. Luc , si bien informé de tout , ne s'accorde dans sa narration , ni avec S. Ma-

thieu, ni avec S. Jean, et ces deux derniers, quoique témoins oculaires des événemens, ne s'accordent pas mieux ensemble dans l'ordre où ils les rapportent.

On diroit que les évangélistes ont écrit leurs histoires à mesure que les choses leur venoient dans l'esprit, sans suite et sans égard aux tems et aux lieux. S. Luc est cependant celui des quatre évangélistes dont le style sent le mieux celui d'un historien ; sa maniere d'écrire paroît même fleurie, si on la compare à celle de S. Matthieu et de S. Marc, dont le style simple édifie les fideles, et paroît aux prophanes fort au dessous de la simplicité. Le style de S. Jean est enflé, obscur, énigmatique, tout ressent le mystere dans son évangile. S. Luc est le plus naturel et plus clair, sa narration plus exacte, ses images plus fines et plus touchantes ; rien n'est à comparer dans les autres évangélistes aux paraboles du Samaritain, du mauvais riche, et de l'enfant prodigue que S. Luc a rapportées.

Puisque le nombre de ceux qui ont entrepris l'histoire de Jésus-Christ étoit déjà grand au tems de S. Luc, on jugera aisément qu'il devoit être considérable lorsque

l'évangile de S. Jean parut : les chrétiens étoient alors fort multipliés , le champ étoit ouvert à tous les fideles , chacun avoit la liberté d'écrire ou tout ce qu'il disoit avoir vu , ou ce qu'il assuroit avoir ouï dire ; quel devoit donc être le nombre de ces livres évangéliques quarante ans après S. Luc, tems auquel on suppose que S. Jean écrivoit ?

L'histoire n'éclairant point de ses lumieres le premier siecle de l'église , les Peres ont été obligés de recourir à la tradition pour connoître le tems auquel S. Jean publia son évangile : elle leur a appris que le disciple bien-aimé du Sauveur fut conservé sur la terre soixante et dix ans après la mort de son maître , afin de rendre à la fin de ses jours un témoignage authentique à la divinité du Messie que ses ennemis vouloient anéantir ; ce qu'il y a de sûr , c'est que l'évangile de S. Jean n'a été composée que bien des années après la naissance du christianisme : mais le tems précis où il a paru est absolument incertain ; il est caché sous un épais nuage qui nous dérobe le berceau de l'église ; la tradition qu'on est obligé de consulter est par elle-même un guide

peu sûr, puisqu'elle autorise également les fables et la vérité.

Les anti-trinitaires la récusent ; elle leur est suspecte sur le point dont il s'agit. « Les chrétiens, disent-ils, qui par la suite ont adopté l'évangile de S. Jean, ont peut-être fait vivre cet apôtre jusqu'à la décrépitude, afin de donner quelque fondement à leurs opinions : mais que S. Jean ait vieilli, comme on le dit, ou qu'il soit mort plus jeune, il n'y a aucune apparence qu'il soit auteur de l'évangile qu'on lui attribue, et cet ouvrage a dû être composé plus de cent ans après Jésus-Christ ». Leur conjecture est fondée sur la raison que voici :

Quand on examine cet évangile avec d'autres yeux que ceux de la foi, on y aperçoit un style si extraordinaire, si mystérieux, des manières de penser si singulières, des expressions si inusitées aux chrétiens d'alors, qu'on croit être tout d'un coup transporté à la fin du deuxième siècle de l'église. Qu'on lise les évangiles de S. Mathieu, de S. Marc, de S. Luc, les épîtres de S. Pierre, de S. Paul et des autres apôtres, celles même de S. Jean, aussi-bien que l'apocalypse qui est sous son

nom ; les lettres de S. Clément , de S. Barnabé , le pasteur d'Hermès ; qu'on parcourt en un mot tous les ouvrages qui ont été faits par les chrétiens , les cent premières années après la mort de Jésus - Christ , on n'y trouvera aucune conformité , aucun rapport d'idées avec l'évangile de S. Jean ; à peine y trouvera-t-on les principes du dogme platonique que l'évangile étale dans le plus grand jour : tout au contraire , qu'on passe ensuite aux chrétiens qui ont écrit à la fin du second siècle , ou au commencement du troisième , on reconnoît son style et ses dogmes ; le christianisme s'étoit fait alors des disciples dans l'école de Platon , le Timée leur étoit devenu familier ; le Verbe co-éternel à Dieu , dont les apôtres avoient ignoré jusqu'au nom , ne paroît plus qu'une même personne avec le fils de Marie : la théologie platonique , entée sur la simplicité chrétienne , ne fait plus qu'une même chose du fils de l'homme et du Verbe de Dieu.

Ce n'est pas seulement le dogme de l'incarnation du Verbe , inconnu à tous les chrétiens du premier siècle , qui fait refuser aux anti-trinitaires de reconnoître S. Jean

pour auteur de l'évangile qu'on lui attribue. « Tout ressent , ajoutent - ils , le platonisme dans cet ouvrage ; on y remarque le style obscur et énigmatique si usité parmi les disciples de Platon : il n'y a qu'à lire le discours que Jésus-Christ tient à Nicodème , à la Samaritaine , et sur-tout ceux qu'il tient à cette multitude qu'il venoit de nourrir miraculeusement. Ces derniers sont des énigmes ; ils sont si obscurs , que les sectes les plus fameuses du christianisme disputent encore aujourd'hui sur le sens qu'on doit leur donner ; les chapitres XIV et XV , XVI et XVII tout entiers , sont du même genre : Jésus-Christ parle à ses disciples de la manière du monde la plus abstraite , aussi ces hommes simples et grossiers n'y comprennent - ils rien. S. Jean , qui étoit du nombre , n'y comprenoit pas plus que les autres ; ses lettres , sur-tout son apocalypse , font voir qu'il est toujours resté dans la même simplicité ; mais l'auteur de l'évangile qui est sous son nom auroit aisément tout compris : si l'esprit des chrétiens étoit alors plus éclairé , c'est que les figures et les énigmes platoniques leur étoient devenues familières ».

Au reste , nos critiques ne nient point qu'on n'apperçoive beaucoup de judaïsme dans l'évangile de S. Jean : il y a un extrême rapport entre le goût judaïque et le platonicien ; ce qui en fait la différence , c'est la multiplicité des figures : on n'a qu'à comparer les paraboles des autres évangélistes avec les énigmes de S. Jean , on sentira aisément cette différence. Les Juifs et les Platoniciens avoient puisé leur goût pour les allégories dans une même source : mais ceux-ci l'expliquoient d'une maniere plus fine et plus abstraite , au lieu que les autres s'en sont toujours tenus à des images plus simples et plus basses : l'un et l'autre goût s'apperçoit dans S. Jean ; on y remarque un mélange de platonisme et de judaïsme qui ne se trouve pas dans les écrivains des tems apostoliques : on sait d'ailleurs que l'évangile qui porte son nom a été écrit fort tard ; il n'en faut pas davantage pour faire conclure aux anti-trinitaires que cet évangile est l'ouvrage d'un platonicien Juif , devenu chrétien dans le tems que le christianisme s'introduisît dans l'école de Platon , c'est-à-dire , plus de cent ans après la mort de Jésus-Christ.

De plus dangereux ennemis que les anti-trinitaires croient appercevoir dans l'évangile de S. Jean une autre marque de sa nouveauté et de sa supposition.

« Entre les récits merveilleux d'une même chose, disent les esprits forts, les derniers sont ordinairement les plus étonnans, parce que le merveilleux va toujours en augmentant à mesure qu'il s'éloigne de sa source ; l'expérience n'a presque jamais démenti cette remarque. Quand l'histoire et la tradition ne nous apprendroient pas l'ordre dans lequel les évangélistes ont écrit, la simple lecture de leurs ouvrages nous l'apprendroit. S. Mathieu et S. Marc, son copiste, paroissent d'abord : ils remplissent leur évangile d'une infinité de mêmes miracles ; S. Luc ajoute à cela tout le merveilleux qui a précédé la naissance, et accompagné l'enfance de Jésus-Christ ; les deux derniers disent, en termes généraux, que Jésus-Christ ressuscitoit les morts ; mais dans le détail, ils ne lui en font ressusciter qu'un, encore semble-t-il qu'ils craignent que ce miracle ne soit trop éclatant par les circonstances qu'ils y joignent. Jésus-Christ s'enferme avec trois de ses

disciples et le pere et la mere d'une jeune fille qui venoit de mourir , après quoi il la ressuscite, et recommande bien aux assistans de n'en point parler. S. Luc, au contraire, fait ressusciter en public un mort qu'on portoit en terre ; ceux qui assistoit au convoi , frappés de ce prodige, s'en retournent en glorifiant Dieu, et exaltant la puissance du grand prophete qui avoit paru parmi eux.

S. Jean renchérit encore sur tout cela les miracles de S. Mathieu et de S. Marc ne sont , auprès des siens , que des jeux d'enfant. S. Luc a beau dire qu'il s'est fait instruire exactement de toutes choses par ceux qui, dès le commencement, en avoient été témoins oculaires ; il a beau se vanter à la tête de ses actes, qu'il a raconté dans son évangile tout ce que Jésus-Christ a dit et fait de miraculeux, cet évangéliste, si bien informé, a ignoré les miracles de Jésus-Christ qui avoient fait le plus d'éclat, et que par conséquent on auroit dû lui apprendre les premiers et qui devoient sortir les derniers de la mémoire des hommes. Moïse, Josué, les Prophetes, avoient opéré des merveilles et des prodiges sans nombre ;

mais depuis que le monde est monde , on n'a jamais oui dire qu'un homme ait rendu la vue à un aveugle-né ; c'est le témoignage que rend cet aveugle lui-même à Jésus-Christ, qui l'avoit guéri d'une manière si éclatante : on peut voir dans S. Jean le bruit que ce miracle fit à Jérusalem , et on jugera de la gloire qu'il procura au fils de Dieu par l'envie et la rage qu'il excita dans le cœur de ses ennemis. »

Ceux d'entre les Juifs qui furent présents à la résurrection du Lazare , voyant Jésus-Christ s'attendrir sur la mort de son ami , disoient entr'eux : eh quoi ! *celui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né , ne pouvoit-il pas empêcher son ami de mourir ?* Tant il est vrai que ce prodige , jusqu'alors inoui , les avoit frappés plus que les autres miracles du Sauveur : mais il furent témoins dans le même moment , d'un prodige qui dut les frapper bien davantage , et qui est , sans contredit , le plus éclatant de tous ceux qui se trouvent dans l'évangile : il n'y a qu'à comparer la résurrection de la fille de Jaïr , ou celle du mort de Naïm , avec la resurrection du Lazare , pour sentir com-

bien le merveilleux de celui-ci est supérieur aux autres.

Lazare étoit dans le tombeau depuis quatre jours, infect et corrompu : Jésus-Christ, en présence de tous ses disciples, des deux sœurs du mort et d'un grand nombre de Juifs, fait ouvrir le tombeau, et s'écrie d'une voix forte : *Lazare, sortez* ; aussi-tôt, ce mort puant et demi pourri se leve, on le délie, et il sort du tombeau plein de vie et de santé. C'est alors que les ennemis de Jésus-Christ, craignant qu'il ne triomphât de leur haine, prirent sérieusement le parti de s'en défaire : après de tels prodiges, disoient-ils, si nous ne nous défaisons pas de cet homme, *tout le monde croira en lui.*

Le premier miracle par lequel le Sauveur ouvrit sa mission, et qu'il fit aux noces de Cana, dut faire une forte impression sur l'esprit des hommes, parce que la nouveauté, en toutes choses, frappe et surprend. S. Jean, néanmoins, est le seul des évangélistes qui en ait conservé la mémoire ; la guérison étonnante d'un homme accablé depuis trente-huit ans de foiblesse et d'in-

firmité,

fermité , qui , sur la parole du fils de Dieu , charge son lit sur ses épaules et s'en va : ce miracle , et tout le merveilleux de la piscine probatique qui l'accompagne , ne se trouve que dans S. Jean ; la maniere glorieuse dont cet évangéliste fait couronner à Jésus-Christ son ministere , répond parfaitement au merveilleux dont il a accompagné le reste de sa vie ; il devoit , comme un agneau , se laisser conduire à la boucherie ; mais avant que de se livrer entre les mains de ses ennemis , il donne une derniere et éclatante marque de sa puissance ; un mot de sa bouche renverse cette troupe de satellites qui étoient venus pour le prendre. S. Matthieu se contente de faire dire à Jésus-Christ , dans cette occasion : *croyez-vous que mon pere n'enverroit point à mon secours , si je le souhaitois , plus de dix légions d'anges pour me défendre ?* Dans S. Jean , sa parole seule terrasse ses ennemis comme un coup de foudre.

Enfin , S. Jean , qui renchérit sur les autres évangélistes , a voulu , pour ainsi dire , rencherir sur lui-même par cette hiperbole outrée qui termine son évangile : Jésus - Christ , dit-il , a fait bien d'autres

choses que celles qui sont comprises dans ce volume ; *si l'on entreprenoit de les rapporter toutes , je ne crois pas que le monde pût contenir les livres qu'on en eût pu faire.* C'est ainsi que cet Evangéliste bien-aimé soutient , jusqu'à la fin , l'essor qu'il a pris au commencement pour célébrer son Maître : avant lui les autres Evangélistes ne nous avoient donné Jésus-Christ que pour un homme , quoique revêtu d'une puissance surnaturelle. S. Jean nous le représente comme un Dieu ; il falloit que tout répondît , dans son histoire , à cette haute idée : il a dû proportionner le merveilleux des faits à la subtilité des dogmes ».

On a déjà établi dans cet ouvrage , qu'un historien , pour être cru , doit paroître bien informé des choses qu'il raconte , et qu'il doit , outre cela , être sincère et judicieux ; si ces trois qualités se rencontrent dans les Evangélistes , qui sont les historiens de Jésus-Christ , il est Dieu , il est notre Sauveur , sa doctrine est la seule qui conduise au salut ; si , au contraire , les Evangélistes paroissent privés de ces qualités , si essentielles à un témoin irréprochable , la religion chrétienne n'est plus qu'une chimère,

les prophanes sont autorisés dans leur incrédulité.

Ceux qui ont soumis leur entendement à la foi, sont bien éloignés de croire qu'on puisse penser désavantageusement des écrivains sacrés ; jamais ils n'ont douté de leurs lumières ni de leur sincérité ; ils ne soupçonnent pas même qu'on puisse former le moindre doute raisonnable ; le libertinage, l'ignorance et l'aveuglement, sont le partage de l'incrédulité ; c'est aux fideles seuls qu'ils croient réservés la vertu, la science et la raison éclairée.

Les preuves de la religion chrétienne se peuvent voir dans un grand nombre d'ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde ; mais comme les raisons contraires sont moins connues, ou parce que les apologistes les ont ignorées, ou parce qu'ils les ont mal rendues, nous ne craignons point de les mettre ici dans tout leur jour : si ces raisons sont trouvées foibles, on en méprisera la foiblesse ; si elles paroissent spécieuses, d'habiles gens ne jugeront peut-être pas indignes d'eux de les réfuter : enfin, ceux auxquels elles paroîtront solides, ne

nous feront point un crime de les avoir exposées.

L'évangile comprend deux choses, qui demandent chacune une discussion particulière, les faits et les dogmes; c'est sur ce double fondement qu'est élevé l'édifice chrétien, de manière pourtant, que l'une de ces choses est subordonnée à l'autre. Le dogmatique dépend absolument de l'historique dont il suppose l'exactitude: examinons séparément ces deux choses qui sont la base de la foi chrétienne; on jugera, par cet examen, si l'évangile mérite la croyance des hommes, et s'il est digne de leur respect.

L'histoire évangélique nous apprend que l'an quinze de Tibere, c'est-à-dire, plusieurs années après que la Judée eut été réunie à l'empire Romain, il parut dans cette province un homme nommé Jésus, fils, à ce qu'on croit, d'un artisan de Nazareth en Galilée: la naissance de cet homme étoit toute divine, une fille vierge l'avoit mis au monde, des prodiges étonnans avoient précédés et suivis cette mer-

veilleuse naissance. Jésus, après avoir mené une vie obscure dans la maison de son pere, en sort, âgé de trente ans ; il se produit en public, prêchant une morale austere, annonçant des dogmes nouveaux, déclamant avec force contre les abus des pharisiens, qui étoient alors la secte dominante chez les Juifs : le nouveau réformateur soutient et autorise sa doctrine par une foule de miracles plus étonnans les uns que les autres ; il commande aux vents et aux tempêtes ; il guérit toutes les maladies les plus incurables ; il délivre des possédés. Depuis qu'il a commencé à paroître, chaque instant de sa vie est marqué par un prodige : une doctrine si bien soutenue avoit attaché à sa personne un grand nombre de disciples. Cependant les pharisiens, outrés de ses invectives, jurent sa perte : ils le font arrêter comme séditieux, et le font condamner à la mort par le gouverneur de Jérusalem. Jésus-Christ est crucifié ; il meurt entre deux brigands : mais le troisieme jour il sort du tombeau, victorieux de la mort et de ses ennemis ; il apparoît ensuite plusieurs fois à ses disciples ; enfin il monte au ciel en

leur présence quarante jours après sa résurrection.

Voilà ce que l'évangile nous apprend de Jésus-Christ ; mais qu'est-ce que l'évangile , disent les incrédules ? C'est ce qu'il faut examiner.

Les premiers chrétiens qui aient paru dans le monde étoient tous Juifs de naissance et de religion ; c'est-à-dire , le peuple le plus méprisable aux yeux des hommes , quoiqu'il se crût cher aux yeux de Dieu , né dans un pays où le fanatisme étoit sur le trône. Ne pas convenir que les Juifs étoient d'une crédulité imbécile , qu'ils ne pensoient et ne respiroient que des prodiges , à qui l'amour du merveilleux tenoit , pour ainsi dire , lieu d'ame , ce seroit démentir toute l'antiquité.

C'est parmi les hommes les plus vils et les plus grossiers de cette nation , qu'on vit paroître les premiers sectateurs du christianisme. Dieu , dit-on , les avoit choisis exprès pour confondre l'orgueil des sages. Mais il n'est pas question de recourir ici au mystere ; ne nous écartons point du fait , puisque c'est de lui seul que le mystere doit

tirer sa source. Tout étoit simple , tout étoit bas , tout étoit grossier dans les premiers chrétiens. Le fils de David n'étoit pas lui-même d'une condition plus relevée que ses disciples.

On vit paroître en Judée , quelque tems avant la destruction de Jérusalem , une secte composée , pour la plus grande partie , d'hommes de la lie du peuple Juif ; ces hommes se disoient disciples d'un homme nommé Jésus , qui , après avoir fait toute sa vie une multitude incroyable de miracles , étoit ressuscité après sa mort : d'abord ils attirerent à leur parti plusieurs de leurs compatriotes de même condition et de même caractère , ensuite ils admirerent les incirconcis dans leur secte ; et comme les Juifs étoient répandus dans tout le monde , et que cette nation avoit pour lors un grand zele pour le prosélitisme , il paroît que les nouveaux sectaires , épris du même zele , firent pareillement un nombre de prosélites assez considérable.

Il n'y a rien , jusqu'ici , dont les chrétiens les plus scrupuleux ne puissent convenir ; il n'en sera pas de même du reste.

La secte chrétienne ayant pullulé , le

Prince de cette secte devint beaucoup plus célèbre qu'il n'avoit été pendant sa vie : nous verrons bientôt , par le silence universel des contemporains de Jésus - Christ , que cet homme merveilleux n'a pas fait grand bruit pendant qu'il a été sur la terre ; mais ses disciples y en firent beaucoup après sa mort ; leur nombre s'augmenta de plus en plus ; ils annoncerent avec zèle leur nouvelle doctrine ; on les traita de visionnaires et de fanatiques , et ils confirmèrent cette opinion qu'on avoit d'eux par une opiniâtreté invincible à persister dans leurs sentimens , dont le fanatisme fournissoit continuellement des exemples dans les sectes établies chez les Juifs. Jésus-Christ devint donc plus célèbre par ses premiers sectateurs qu'il ne l'avoit été par lui-même ; les miracles de ce prétendu Messie n'avoient , en effet , pour théâtre , que l'imagination de ses disciples , au lieu que le fanatisme de ceux-ci se donne réellement en spectacle aux hommes.

Dans les tems qui suivirent de près la mort de Jésus - Christ , ceux qui connoissoient sa doctrine l'annoncerent de vive voix ; c'étoit par des entretiens familiers ;

par des discours , par des exhortations , qu'on attiroit des disciples au Messie ; les uns , qui avoient vécu avec lui , racontotent ce qu'ils lui avoient entendu dire , et ce qu'ils croyoient avoir vu ; les autres rapportotent ce qu'ils disoient avoir appris par des témoins oculaires ; d'autres , donnant dans l'enthousiasme , débitoient avec confiance ce que l'imagination leur suggéroit.

Tous les apôtres , également simples et également zélés , augmentotent à l'envi le nombre des prosélites ; ceux-ci s'entretenotent avec admiration des miracles qu'on attribuoit au chef de la religion qu'ils avoient embrassée , et les miracles allèrent toujours croissant à mesure que le nombre des freres se multiplioit.

On voit , par le nombre des évangiles qui parurent peu d'années après , que les esprits crédules des premiers chrétiens ne s'étoient tenus sur cela dans aucunes bornes ; mais ces histoires ne parurent pas dans les tems qui suivirent de près la mort de Jésus-Christ : le christianisme , alors trop peu éloigné de sa source , se soutenoit encore par lui-même ; les discours des apôtres où

de leurs disciples étoient pour les fideles un évangile vivant qui leur suffisoit. Dans les quatorze épîtres de S. Paul que nous avons , qui sont fort longues pour la plupart , et dont quelques - unes ont été écrites fort tard , ni dans les autres lettres qui nous restent des apôtres , il n'est fait mention d'aucun évangile écrit ; ce terme , qui se rencontre plusieurs fois dans leurs ouvrages , ne signifie autre chose que la doctrine de Jésus-Christ qu'ils annonçoient : en un mot, il est impossible de prouver qu'aucune histoire évangélique ait été publiée avant la ruine de Jérusalem ; au contraire , la ruine de cette ville et de son temple , annoncée dans S. Mathieu et dans S. Luc , fera toujours sentir aux esprits sans prévention , que les évangiles n'ont été écrits qu'après l'événement. Cependant le christianisme s'éloignoit de sa source , et le nombre des fideles augmentoit de jour en jour : il fallut recourir aux monumens historiques pour conserver la mémoire des paroles et des actions du Messie : on vit donc paroître en divers lieux cette foule de petits ouvrages que les chrétiens nommoient évangiles , parce qu'ils contenoient la doctrine

du salut, à laquelle ils donnoient déjà ce nom.

La plupart des apôtres devoient être morts lorsque les évangiles parurent ; mais on ne crût pas pouvoir rendre ces ouvrages plus recommandables qu'en les attribuant à des hommes si célèbres dans le christianisme , et dont les noms devoient être connus de tous les fideles.

Pour ne point répéter ce qui a été dit plus haut , ce ne fut que cent cinquante ans après la mort de Jésus-Christ que l'église , sortant du berceau et du bégayement de l'enfance , eut honte de cette multitude d'histoires évangéliques , et n'en adopta que quatre , plus raisonnables et plus conformes entr'elles que les autres : « mais , disent encore les incrédules , d'où sait-on que les quatre histoires privilégiées sont les seules légitimes ? Comment a-t-on pu démêler , par exemple , que l'évangile que nous avons sous le nom de S. Mathieu étoit véritablement de lui , et que celui des Hébreux , et un autre dont se servoient les Ebionites , n'en étoient point , quoiqu'ils fussent tous trois sous le nom du même évangéliste , et tous trois d'une égale antiquité ? Pourquoi

avoir préféré l'évangile de S. Jean, qui porte les marques le plus sensibles de la supposition ? Cet auteur devoit-il être cru, parce qu'il se nomme à la fin de son histoire ? S. Mathieu, S. Marc, S. Luc, n'en ont pas usé ainsi ; et malheureusement pour S. Jean, il a cette affectation commune avec les évangiles apocriphes, S. Jacques, Nicolas, Nicodème, se déclarent de la même manière pour auteurs des évangiles qui portent leurs noms ».

Comme les chrétiens supprimerent dans la suite, autant qu'ils purent, les évangiles rejetées, peu de ces ouvrages sont venus jusqu'à nous ; mais si on en juge par ceux qui nous restent, il faut avouer que le merveilleux, le plus outré et le plus absurde, s'étoit alors emparé de leur imagination.

Voyez l'évangile de l'Enfance ; l'église a agi sagement, en proscrivant des histoires où Jésus, dans son enfance, s'amusoit à faire de petits oiseaux de terre qui s'envoloient, après avoir été animés par son souffle. Les fideles auroient été choqués de voir leur maître changer de petits garçons en boucs, pour leur apprendre à être sages : ils n'auroient pas trouvé de dignité dans le miracle

que fit le petit Jésus, pour élargir le marche-pied du trône du roi de Jérusalem. Joseph ayant été chargé de faire ce marche-pied, il le fit trop étroit; Jésus se met à le tirer d'un côté, Joseph de l'autre, et il se trouve juste.

L'évangile de S. Jacques n'est guère plus sensé. Toutes les particularités du mariage de S. Joseph y sont décrites d'une manière ridicule; et l'incrédulité de Salomé, sur l'accouchement de la vierge, y est poussée si loin qu'elle scandalise : *Vivit Dominus, nisi scrutatus fuero naturam ejus, non credam quod pepererit in ipso loco, palpavit eam Salomé.*

L'ouvrage que nous avons sous le nom de Nicodème, n'est peut-être autre chose que les fameux actes de Pilate, cités comme authentiques par les anciens peres de l'église, par S. Justin, Tertullien, Eusebe, &c. Cependant cet évangile est d'un merveilleux puérile et inepte : de pareils ouvrages mériteroient, à juste titre, d'être traités d'apocryphes. Dans nos évangiles, les choses se passent avec plus de bienséance, le Messie y agit avec plus de dignité; le merveilleux n'y est pas moins outré, mais il est mieux

suivi et plus noble : après tout , ces ouvrages que l'église a répudiés , n'ont contr'eux que leur trop basse simplicité , ou peut-être quelques dogmes particuliers qui n'ont pas prévalu , ou que les chrétiens ont désavoué , ou enfin , trop peu de conformité entr'eux . Cependant ils sont anciens , ils sont également du nombre de ces histoires que vit éclore le siècle qui suivit la destruction de Jérusalem : les évangiles canoniques n'ont pas plus d'antiquité ; mais ils ont pour eux l'adoption de l'église ; les autres évangiles , dit-on , ont été supposés par des imposteurs ou par des hérétiques , comme si les orthodoxes avoient été plus réservés . Il faut n'avoir aucune teinture de l'histoire ecclésiastique , pour ignorer que jamais les hommes n'ont poussé plus loin la fourberie et l'imposture , que tous les chrétiens dans ces premiers tems en faveur de leur secte ; enfin , on ne prouvera jamais qu'aucun évangile ait été écrit avant la prise de Jérusalem . Il parut , dans la suite , quantité d'historiettes , sous un titre qu'on attribuoit faussement aux apôtres ; les chrétiens qui les fabriquerent étoient des fanatiques avérés , que leur zèle rendoit imposteurs , et les quatre évangiles

dont l'église a fait choix, sont du nombre de ces ouvrages :

Mais, dira-t-on, quand même il seroit douteux que les évangiles canoniques aient été composés par les auteurs dont ils portent le nom, il est au moins certain que le christianisme existoit avant la ruine de Jérusalem. Les incrédules conviennent que Saint-Paul et les autres apôtres ont écrit avant ces tems-là : on ne peut douter qu'il n'y ait eu des chrétiens à Rome sous l'empire de Néron et même sous celui de Claude :

Suétone et Tacite le disent positivement : il y avoit donc par conséquent une secte d'hommes qui croyoit que Jésus-Christ étoit ressuscité ; ainsi tout ce qu'on vient de dire ne détruit point le fait, et ne peut faire tort tout au plus qu'à l'authenticité des évangiles, que les incrédules ont prétendu attaquer jusqu'à présent ; ils ont voulu faire voir l'idée que peut avoir de ces ouvrages si révérez des chrétiens, un esprit qui préfère les lumières de la raison aux lumières de la foi. Mais écoutons leurs raisonnemens jusqu'au bout, voyons de quelle manière ils prétendent renverser un fait qu'ils croient déjà ébranlé : ils n'ont peut-

être dit sur cela que ce qu'ils avoient à dire de plus foible.

Il y avoit certainement en Judée , en Grece , et en Italie une secte d'hommes qui reconnoissoient pour leur maître Jésus-Christ crucifié et ressuscité , et cette secte étoit composée , comme on l'a déjà dit , de misérables Juifs , de pauvres fanatiques , plus misérables encore par le caractere de leur esprit , que par la bassesse de leur condition.

Dans ces premiers tems le christianisme étoit si obscur , qu'on en connoissoit à peine le nom : comme les chrétiens étoient presque tous Juifs , que leur religion avoit le judaïsme pour fondement , et que toutes leurs contestations , qui rouloient sur le Messie , se passoient avec d'autres disciples de Moyse , on les confondoit avec les Juifs ; on les regardoit comme une de ces sectes qui s'élevoient si fréquemment du sein de cette nation si superstieuse : les hommes raisonnables qui vivoient alors , avoient de la nation Juive une idée de mépris à laquelle il étoit difficile de rien ajouter ; nous l'avons déjà dit plusieurs fois , on ne sauroit trop le répéter ; c'est un peuple , disoit-on , qui habite le pays
des

des fables, tout se fait chez eux par enchantement.

Si ces hommes raisonnables avoient su de qui il étoit question dans les disputes des chrétiens, ils auroient sans doute déploré la misérable condition humaine que le fanatisme livre, en proie à la plus extravagante crédulité : les esprits sensés ont naturellement du dégoût pour l'absurde ; ils n'aiment pas à approfondir les chimeres.

Supposons pourtant qu'un homme sensé eût voulu s'éclaircir du point essentiel de la dispute qui partageoit les disciples de Moïse et ceux de Jesus-Christ : lorsque, par exemple, l'empereur Claude chassa les Juifs de Rome, Suetone dit qu'il les chassa à cause des bruits continuels qu'ils excitoient par rapport à un certain *Christus* ; ce passage qui n'est pas fort clair, fait voir que Suétone lui-même n'étoit pas encore au fait, quoiqu'il vécut un siècle après Jésus-Christ ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici : supposons donc qu'au tems de Claude, un homme sensé et curieux, un philosophe éclairé eût voulu savoir de quoi il étoit question ;

D'abord il s'adresse aux Juifs qui lui di-

sent : il vient de s'élever parmi nous une secte de visionnaires et d'insensés qui veulent nous faire passer pour Messie, un misérable séditieux, un imposteur que Pilate a fait crucifier à Jérusalem.

Le même homme s'adresse ensuite aux chrétiens : oui, lui disent-ils, Jésus-Christ a été crucifié comme un séditieux, mais c'étoit un homme divin, un homme dont presque toutes les actions ont été des miracles ; il délivroit les possédés, il faisoit marcher droit les boiteux, il donnoit la vue aux aveugles nés, il ressuscitoit les morts, il est ressuscité lui-même, il est monté au ciel en corps et en ame, grand nombre de nos freres l'ont vu, toute la Judée a été témoin de sa vie miraculeuse.

Comment, dit sur cela notre philosophe, toute la Judée est donc chrétienne, tous les habitans qui ont été témoins de tant de merveilles, ont donc embrassé la doctrine de votre Maître ? Hélas ! non, répondent les chrétiens, il n'y en a eu qu'un petit nombre qui l'a fait en comparaison du reste : tous les autres ont eu des yeux et n'ont point vu, des oreilles et n'ont point entendu. Ah ! je vois ce que c'est, dit le

philosophe , je reconnois l'enchantement si ordinaire à ceux de votre nation ; mais parlez-moi sincèrement , les choses se sont-elles passées comme vous le dites ; les miracles de votre Messie ont-ils été effectivement publics ? Ils l'ont été , reprennent-ils , ils ont été faits à la vue de tout le peuple : quelque maladie qu'on ait eu , celui qui pouvoit seulement toucher le bas de sa robe , lorsqu'il passoit , étoit sûr d'être guéri. Il a quelquefois nourri six mille personnes avec ce qui auroit à peine suffi à en nourrir cinq à six , sans vous parler d'une infinité d'autres miracles qu'il a fait en public. Un jour il ressuscita à la porte d'une ville un mort qu'on portoit en terre ; une autrefois , en présence d'un grand nombre de gens , il en ressuscita un qui avoit été enterré depuis quatre jours et plus de moitié pourri. Oh ! pour ce dernier miracle , s'écrie le philosophe , je suis sûr que tous ceux qui y assistoient , se prosternoient aux pieds du Messie. Il y en eut aussi plusieurs , répond un des chrétiens ; mais tous ne le firent pas ; plusieurs mêmes allèrent sur-le-champ raconter aux pharisiens , qui étoient les ennemis de notre Maître , tout ce qu'ils avoient vu.

Il en est de même des autres miracles de Jésus-Christ, plusieurs de ceux qui en étoient témoins, croyoient en lui, parce qu'ils étoient destinés à être du nombre de ses disciples, les autres s'en moquoient..... En vérité, répond le philosophe, il y a bien là de la simplicité dans les uns, ou bien de la stupidité dans les autres. Je conçois aisément, et votre exemple m'autorise dans cette pensée, je conçois, dis-je, qu'il peut se rencontrer bien des gens assez simples pour croire voir des miracles, lorsqu'ils n'en voient pas; mais on ne concevra jamais qu'il puisse y en avoir d'assez hébétés pour ne pas se rendre à des prodiges si éclatans, que ceux dont vous venez de me parler. Il faut avouer que la Judée produit des hommes qui ne ressemblent en rien aux autres hommes de la terre; on voit chez eux ce qu'on ne voit point ailleurs.

Notre philosophe admire la crédulité de ces bonnes gens qui lui paroissent des fanatiques du premier ordre; mais voulant satisfaire sa curiosité, il ajoute d'un ton qui dément ses derniers mots: ce que je viens d'entendre, me paroît si merveilleux, si étrange, si nouveau, que j'aurois un extrême

plaisir de connoître plus à fond ce qui regarde votre Messie, vous me ferez plaisir de vouloir bien m'en instruire ; un homme si divin mérite certainement que tout l'univers soit informé des moindres circonstances de sa vie. Aussi-tôt un de la troupe, se flattant peut-être de faire un prosélite du philosophe, se met à raconter en détail tout ce qui concerne le Messie ; comme quoi il étoit né d'une vierge, comment les pasteurs étoient venus reconnoître sa divinité dans le berceau et les miracles de son enfance, et ceux de ses dernières années ; sa vie, sa mort, sa résurrection, rien n'est oublié. L'évangéliste ne s'en tient pas aux actions du fils de l'homme, il déduit tous ses discours, toutes ses paroles, toute sa morale ; enfin, l'instruction est complète et sur les faits et sur les dogmes.

Après que le chrétien a cessé de parler, le philosophe, qui sans l'interrompre a écouté avec attention, prend la parole à son tour, mais d'une manière à faire connoître aux disciples de Jésus-Christ qu'il n'est pas disposé à en augmenter le nombre ; la morale de votre Messie me paroît belle, je la trouve conforme à celle qu'ont en-

seigné tous les hommes raisonnables qui ont paru sur la terre plus de quatre siècles avant lui : cette morale que vous débitez comme nouvelle , l'est peut-être pour un peuple grossier et imbécile comme les Juifs , mais elle ne l'est pas pour le reste des hommes ; je trouve néanmoins une chose à redire dans cette morale , c'est que celui qui l'enseignoit n'ait pas été un homme plus simple et plus commun dans ses actions ; c'est dommage que votre maître , qui pensoit si bien sur le réglément des mœurs , ait fait tant de prodiges.

Mais si la morale du Messie ne m'est pas nouvelle , continue-t-il , j'avoue avec étonnement que ses miracles le sont beaucoup pour moi ; ils ne devoient pas l'être pour moi , ni pour personne ; il y a fort peu de tems que Jésus-Christ vivoit , tous les hommes d'un âge raisonnable qui vivent aujourd'hui , ont été ses contemporains ; concevez-vous en bonne-foi ; que dans une province de l'empire aussi fréquentée que la Palestine , il se soit passé des choses si extraordinaires , et cela pendant le cours de trois à quatre années de suite , sans qu'on en ait entendu dire le moindre mot ; nous

avons un gouverneur et une garnison nombreuse dans Jérusalem , la Judée est pleine de Romains , le commerce est continuel de Rome à Joppé , et l'on n'a pas su en ce pays-ci , que Jésus-Christ étoit au monde.

Les Juifs ont la faculté de voir ou de ne pas voir des prodiges , selon qu'il leur plaît , poursuit-il , mais les autres hommes voient ce qui est devant leurs yeux , et ne voient que cela ; lorsque vous dites que nos soldats furent témoins des miracles qui arriverent à la mort et à la résurrection de votre maître , de ce tremblement de terre , de ces ténèbres épaisses , qui obscurcirent pendant trois heures la lumière du soleil ; lorsque vous les représentez presque morts de frayeur à l'aspect d'un ange qui descend du ciel avec le bruit et l'éclat du tonnerre , pour ouvrir le tombeau du Christ ; lorsqu'enfin , vous osez avancer que ces mêmes soldats nierent pour un vil intérêt , des prodiges qui les avoient tellement frappés ; vous oubliez en vérité qu'ils sont hommes , vous les métamorphosez en Juifs , comme si l'air de la Judée fascinoit les yeux et renversoit la raison de tous ceux qui le respirent.

Croyez, Chrétiens , que si votre Messie avoit fait seulement la moindre partie des miracles que vous lui attribuez , l'Empereur , le sénat Romain entier , en eussent d'abord été informés : cet homme divin eût été le sujet de tous nos entretiens et l'objet de l'admiration universelle ; cependant , il est encore inconnu à tout le monde , hors peut-être à un petit nombre de Juifs , dont la plus grande partie le regarde comme un imposteur ; convencz du moins , Chrétiens , qu'il a fallu un miracle plus grand que tous les miracles de Jésus-Christ ensemble , pour captiver ainsi dans l'obscurité , une histoire que vous supposez aussi publique , aussi éclatante et aussi merveilleuse que la sienne : reconnoissez votre égarement , abandonnez une opinion chimérique ; car enfin , c'est à votre imagination seule , que Jésus-Christ est redevable de tout ce merveilleux dont vous ornez son histoire.

Les Chrétiens , qui dans les premiers tems n'avoient pas songé à fabriquer les actes de Pilate , non plus que les lettres de ce gouverneur à Tibere , qui ne s'étoient pas encore avisés de faire lier un commerce de lettres entre S. Paul et Sénèque ; qui n'a

voient point encore supposé les prophéties des Sybilles, ou les miracles, la mort et la résurrection de Jésus-Christ sont annoncés aussi clairement que dans l'évangile; les Chrétiens, en un mot, qui n'avoient point encore joint l'imposture au fanatisme, furent quelque-tems interdits du discours du philosophe: enfin, celui d'entr'eux qui avoit fait d'abord la fonction d'évangéliste, prenant ensuite le ton d'un enthousiaste: Jésus-Christ, dit-il, est le fils de Dieu, il est notre Sauveur, notre Messie, notre Roi: nous savons qu'il est mort et qu'il est ressuscité: heureux ceux qui ont vu et qui ont cru! Plus heureux encore, ceux qui croient en lui sans l'avoir vu! O Rome, renonce à ton incrédulité! Superbe Babylone, fais pénitence de tes désordres! le tems est court, ta chute est prochaine, ton empire touche à sa fin: que dis-je, ton empire, l'univers va changer de forme; (c'étoit l'opinion commune des premiers Chrétiens). Le fils de l'homme va venir dans les nuées, pour juger les vivans et les morts: il vient, il est à la porte, le monde va disparoître, plusieurs de ceux qui vivent aujourd'hui ne mourront point avant l'accomplissement de ces choses.

Finissons ici notre supposition. Le philosophe qui ne prenoit pas grand plaisir à ce nouveau langage, prend congé de la troupe chrétienne, et laisse l'évangéliste haranguer les frères tant qu'il lui plaît.

Les prodiges éclatans de Jésus-Christ avoient fait si peu de bruit dans le monde, que bien des années après sa mort on y connoissoit à peine son nom, et que ses disciples n'étoient point distingués de ceux de Moïse; c'est un fait qu'on ne peut révoquer en doute, sans démentir tous les monumens qui nous restent de ce tems-là. Voyons présentement si dans la Judée, qui fut le théâtre de sa vie miraculeuse, ses prodiges éclaterent davantage : c'est par le témoignage des Juifs contemporains qu'il en faut juger; commençons par les évangélistes eux-mêmes, examinons dans leurs propres écrits les idées différentes que les Juifs avoient des miracles que le Messie opéroit parmi eux; nous passerons ensuite à des témoignages plus convaincans.

Si une foi vive et ardente est nécessaire pour opérer des miracles, c'est du moins par une foi simple et un esprit soumis qu'on peut se mettre en état d'en voir : il n'y a que

Ceux qui sont persuadés de la possibilité des miracles qui puissent en être témoins ; le merveilleux fuit, et redoute l'esprit incrédule ; c'est son ennemi le plus dangereux : les hommes simples ont vu des prodiges, ils en verront toujours ; les incrédules n'en ont point vu, et ils n'en verront jamais.

Après ce que les évangélistes nous disent de l'authenticité des miracles de Jésus-Christ ; après ce que nous avons dit et répétés si souvent de la crédulité des Juifs, on sera sans doute surpris de trouver des incrédules parmi eux ; il y en avoit cependant et en grand nombre ; les Pharisiens, les Docteurs de la loi, les Prêtres, tous les principaux du peuple, étoient des espèces d'esprits-forts en comparaison du reste de la nation ; c'est du moins l'idée que nous en donnent les évangélistes. A la vérité, cette idée n'est pas toujours bien soutenue dans leurs écrits ; car enfin, lorsque ces mêmes esprits-forts attribuent à la puissance de Belzébuth les exorcismes de Jésus-Christ, ou lorsqu'on leur entend dire : *Si nous ne nous défaisions de cet homme, tout le monde croira en lui à cause des prodiges qu'il opère* ; ils paroissent raisonner alors, comme

s'ils supposoient la réalité de ces prodiges. Mais malgré cette contrariété qui règne dans les histoires évangéliques sur le point dont il s'agit, il résulte cependant de la lecture entière des évangiles, que les Pharisiens, les Prêtres, les savans, tous les principaux de la nation Juive étoient autant d'incrédulés qui ne vouloient point ajouter foi à ces prodiges, qu'on leur disoit être faits par le Messie. *Qui est-ce qui a cru en lui, disent-ils, à l'aveuglé-né? Il n'y a que cette vile populace, composée d'hommes ignorans et imbécilles.*

Sans rapporter d'autres témoignages de leur imbécillité, qui sont en grand nombre dans les évangiles, la preuve la plus forte qu'on puisse en donner, est cette demande si souvent réitérée qu'ils faisoient au Messie, de leur faire voir un prodige. Jésus-Christ ne faisoit autre chose que des prodiges, puisque toutes ses actions étoient des miracles : un peu de patience, ou plutôt un peu de foi, en eût bientôt fait voir un grand nombre à ces incrédules ; mais une crédulité, fondée sur le doute, est une mauvaise disposition à apporter pour voir des miracles. Jésus-Christ n'en faisoit jamais devant les

témoins dans lesquels il remarquoit cette disposition; le desir des Pharisieus et des autres qui manquoient de foi, ne fut pas satisfait, le Messie refusa toujours constamment de faire aucun prodige en leur présence.

Hérode le Tétrarque n'eut pas sujet d'être plus content de sa curiosité que les Pharisieus : ce Prince, disent les évangélistes, ayant souvent oui parler des miracles de Jésus-Christ, fut ravi de ce que Pilate lui envoyoit un homme si merveilleux; il espéroit de voir confirmer, par quelque prodige, la vérité des récits qu'il avoit entendu faire de lui; mais le Messie se tint dans l'inaction. Hérode, quelque desir qu'il en eût, ne lui vit point faire de prodiges; ce qui fut cause que le Tétrarque et toute sa cour changerent pour lui leur curiosité en mépris.

Il semble d'abord que les pareus de Jésus-Christ auroient dû être les premiers à croire en lui; cependant l'évangile nous dit formellement, en plus d'un endroit, qu'il n'y croyoient point. En effet, ils y croyoient si peu, qu'ils formerent le dessein de se saisir de lui, et de le renfermer, regardant ce

nouveau Messie comme un fou. C'est la foi seule qui soutient le merveilleux; la foi est toujours accompagnée d'un grand respect, et il ne faut jamais connoître à fond, ni voir de trop près les choses que l'on doit respecter.

La grande proximité et le trop de familiarité qui font quelquefois naître le mépris, sont toujours du moins un obstacle au respect, sans lequel la foi ne sauroit marcher. Il n'est donc pas étonnant que les parens de Jésus-Christ ait été incrédules sur ses miracles; le Messie leur étoit trop connu; ils l'avoient toujours regardé comme un homme trop commun, pour qu'il devint tout d'un coup un homme si respectable; il eût fallu, pour cela, renverser toutes leurs idées; c'étoit aux étrangers, à qui Jésus-Christ étoit inconnu, à se former de lui telle idée qu'il leur plairoit; c'étoit à eux à croire en lui, et à le regarder comme le Messie; pour ses parens, ils savoient à quoi s'en tenir sur son compte: sa naissance si merveilleuse ne les avoient point frappés; jamais ils n'avoient entendu parler de ces prétendus prodiges qui l'avoient accompagnée; et en effet,

ce ne fut qu'après sa mort, que le cerveau des premiers chrétiens enfanta tout ce merveilleux.

C'est sur ce même principe qu'est fondée l'incrédulité des habitans de Nazareth; une grande familiarité avoit pareillement étouffé en eux le germe de la foi; il n'y a rien de si uni que la manière dont la chose est rapportée dans l'évangile. Le Messie étant allé à Nazareth, où il avoit passé trente années de sa vie, exerçant le vil métier de son père; les habitans dirent aussi-tôt entr'eux, n'est-ce pas le fils de Joseph et de Marie? Son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ne sont-ils pas encore parmi nous? (*) Jésus leur dit sur cela, vous m'appliquerez, sans doute, ce proverbe: médecin, guéris-toi toi-même; faites ici, me direz-vous, autant de miracles que vous en avez fait ailleurs; mais cette mauvaise disposition de votre part, me préserve de votre mépris, par la vérité d'un autre proverbe, qui est, que nul n'est prophète dans son pays. Et en effet, ajoutent les évangélistes, sans quelques malades qu'il guérit en leur imposant les

(*) S. Marc, chap. VI, v. 5.

mains , il ne pouvoit faire en ce lieu aucun miracle à cause de leur incrédulité (1). Les Nazaréens poussèrent même leur manque de foi un peu plus loin ; car Jésus-Christ leur ayant fait sur cela quelques reproches assez forts , ils conduisirent le Messie au haut d'une montagne , sur laquelle leur ville étoit située , afin de le précipiter ; mais il échappa de leurs mains (2).

Enfin , il faut mettre au rang des incrédules de l'évangéliste tous ceux qui furent témoins des miracles de Jésus-Christ , sans néanmoins croire en lui , et le nombre de ces derniers est excessif , puisqu'il renferme généralement tout le peuple Juif. Après avoir vu le Messie , suivi par plusieurs milliers de personnes qui paroissoient s'attacher à lui , jusqu'à négliger leur nourriture ; après le triomphe que les Juifs lui firent dans Jérusalem , quelques jours avant sa mort ; après les prodiges étonnans qu'il avoit fait pendant sa vie , et sur-tout ceux qu'il avoit fait éclater en mourant , dont les évangélistes

(1) S. Luc , chap. IV , v. 29.

(2) Mathieu , chap. III , v. 35. Marc , chap. VI , v. 3. Luc , chap. IV , v. 22. Jean , chap. VI , v. 42.
rendent

rendent tout le peuple témoin, on est surpris de voir le petit nombre de ses vrais disciples, auxquels il envoie l'esprit consolateur qu'il leur avoit promis. Cet étrange aveuglement, de toute une nation, ne paroît guere vraisemblable, il est vrai, mais il n'est pas permis aux chrétiens de démentir l'évangile en faveur de la vraisemblance.

Les écrivains donnent les Juifs pour un peuple amateur du merveilleux; les évangélistes en donnent une idée fort au-dessous de celle-là; ils nous les représentent comme des vraies brutes, comme des hommes dénués de tout jugement et de toute raison. Vous me suivez, dit Jésus-Christ, parlant à cette multitude qu'il avoit nourri dans le désert, comme s'il eût parlé à une multitude de bêtes, non à cause du miracle que vous avez vu, mais à cause du pain que je vous ai donné à manger: tout est conforme à cela dans l'évangile. Voilà quel étoit le peuple qui suivoit le Messie: voilà quels étoient les hommes devant qui il opéroit ses prodiges.

On a dit plus haut, qu'il étoit impossible de concevoir le peu de bruit que les miracles de Jésus-Christ avoient fait dans le monde. Malgré l'éclat dont ils paroissent revêtus dans

l'évangile, sans recourir à un autre miracle, on est encore obligé d'y avoir recours pour sauver le contraste perpétuel de l'éclat de ces prodiges avec l'incrédulité des Juifs qui en étoient témoins. En effet, tout cela se passoit, disent les évangélistes, pour que la prophétie d'Isaïe s'accomplît : *Ils regarderont et ne verront point; ils écouteront et n'entendront point.* Cette prophétie a eu certainement son effet au tems du Messie; les Juifs cessèrent d'être des hommes, ils devinrent des brutes. Il faut convenir, encore une fois, que l'évangile nous représente ce peuple comme une espèce d'hommes qui, à la lettre, ne voyoient point avec les yeux, et n'entendoient point avec les oreilles, qui ne pensoient et ne sentoient point comme les autres hommes. Les Juifs, en un mot, y paroissent d'une stupidité si peu naturelle, que la foi seule peut les faire regarder comme des hommes qui aient réellement existé.

Puisque les miracles du Messie avoient fait si peu d'impression sur l'esprit des Juifs, dans le tems même qu'ils en étoient les témoins, on ne sera pas surpris de leur en voir perdre absolument la mémoire; ils la perdirent en effet, non-seulement de tous les

prodiges qu'ils avoient vus, mais encore de l'homme merveilleux qui les avoit opérés : hors le petit nombre de ceux qui avoient embrassé sa doctrine, son nom devint inconnu à tout le reste de la nation Juive.

Mais laissons-là les évangélistes et leurs systèmes ; ne nous assujettissons plus à l'idée qu'ils nous donnent de leur propre nation ; expliquons-nous d'une manière indépendante, et faisons voir, par le silence des Juifs contemporains de Jésus-Christ, que ses miracles avoient fait aussi peu de bruit dans la Judée que dans le reste de la terre.

Quoique les Juifs fussent regardés, en général, comme une nation imbécille, il s'est trouvé néanmoins parmi eux des hommes qui ont su, par un mérite particulier, se distinguer de leurs compatriotes. Le célèbre Philon est de ce nombre ; l'école de Platon n'a guère élevé de disciple qui ait fait plus d'honneur à son maître. Ce philosophe Juif vivoit à Alexandrie, dans le même tems que Jésus-Christ et les apôtres parurent en Judée. Il y avoit alors à Alexandrie un grand nombre de Juifs qui étoient en commerce continuel avec ceux de Jérusalem, dont ils étoient peu éloignés. Ce qui se passoit

de considérable dans cette capitale du judaïsme, étoit bientôt répandu dans tous les lieux du royaume où les Juifs avoient des établissemens ; mais sur-tout les habitans d'Égypte en devoient être les premiers instruits ; cependant Philon, homme savant, curieux, philosophe, très-attaché à sa religion, qui a composé une infinité d'ouvrages de morale, de faits, de raisonnemens, n'a jamais fait aucune mention de Jésus-Christ, ni de ses miracles, ni de sa doctrine ; le nom même des chrétiens ni celui de leur maître n'est jamais venu jusqu'à lui ; et ceux qui prétendent qu'il a parlé des premiers chrétiens sous le nom de Thérapeutes, ne méritent pas seulement qu'on les fasse revenir de leur ridicule opinion.

Joseph et Juste de Tibériade, se sont distingués chez les Juifs par les histoires de leur nation, qu'ils écrivirent tous deux dans le même tems ; ils vivoient dans le pays où Jésus-Christ venoit de finir ses jours miraculeusement : les disciples de Jésus-Christ qui faisoient, dit-on, de plus grands miracles que leur Maître, étoient concitoyens, et contemporains de ces deux historiens. Juste et Joseph devoient n'avoir entendu parler

d'autre chose que des prodiges de cet Homme-Dieu ; qui étoit ressuscité après avoir , à la vue de tout le peuple, obscurci le ciel, et fait trembler la terre en mourant ; ils pouvoient encore moins ignorer les miracles des premiers chrétiens et des apôtres , puisqu'ils vivoient avec eux : ils devoient du moins connoître le nom de cette secte nouvelle, dont Dieu secondoit alors l'établissement par tous les dons de son esprit, et par la vertu éclatante de son bras : mais non, ces deux historiens ont ignoré toutes ces choses ; le nom du nouveau Messie, la secte même des chrétiens, tout cela leur est inconnu. Juste de Tibériade avoit composé son histoire générale de la nation depuis Moïse jusqu'à son tems ; cet ouvrage n'est pas venu jusqu'à nous : mais le savant *Photius*, qui l'avoit lu, nous assure formellement que l'auteur ne faisoit aucune mention ni de Jésus-Christ ni de ses miracles, ni de sa secte. Joseph qui contredit l'histoire de Juste en plusieurs choses, est néanmoins conforme avec lui sur le silence qu'il observe à l'égard de Jésus-Christ et de ses sectateurs. Quoique cet historien soit entré dans un détail infini de tous les événemens un peu considérables, quoi-

qu'il parle de toutes les sectes qui subsistoient avant lui, et qui s'étoient formées de son tems parmi les Juifs; quoiqu'il fasse mention de plusieurs fanatiques celebres qui avoient entrepris d'en former de nouvelles, et qui avoient échoué dans leurs entreprises, les chrétiens et leur Messie lui avoient échappé,

Les miracles de Jésus-Christ, dont l'éclat s'est accru à mesure qu'ils se sont éloignés de leur source, étoient encore trop récents pour être connus de Joseph : le christianisme faisoit dans ce tems-là trop peu de figure pour être mis au rang des sectes; l'historien n'a pas oublié le fameux Galiléen Judas, qui fut le prince et l'instituteur des Sicaïres. Le fanatique Jonathas, suivi sur le mont des Olives par trente mille personnes, a trouvé place dans son histoire, aussi-bien que Theudas, ce nouveau Josué, qui conduisit la populace imbécille sur le bord du Jourdain, l'assurant qu'il lui feroit passer ce fleuve à pied sec. Cet autre fanatique, qui, sous le gouvernement de Pilate, coûta la vie à un grand nombre de Samaritains, ne lui est pas échappé; mais le Prince de la secte chrétienne ne lui a pas

paru digne d'être mis au nombre de ces hommes célèbres. Si Joseph a connu Jésus-Christ, il n'a pas daigné en faire mention ; et il l'a sans doute confondu avec cette foule de fourbes et de visionnaires qui s'élevoient alors dans la Judée , et dont il parle seulement en général ; de ces prophètes , qui , comme il dit , se faisoient suivre par un peuple stupide , sous prétexte de prodiges imaginaires qu'ils promettoient de lui faire voir. Ce qu'il y a de singulier et d'humiliant en même-tems pour les Chrétiens , c'est que Joseph a jugé le précurseur du Messie plus digne qu'on en fit mention , que le Messie même ; il parle honorablement de Jean-Baptiste. « C'étoit , dit-il , un homme pieux , qui exhortoit les Juifs à la vertu , leur recommandant de joindre la pureté du corps à celle de l'ame ; et comme il étoit toujours suivi par une grande foule de peuple , Hérode , craignant qu'il n'excitât quelque sédition par le pouvoir qu'il avoit sur cette multitude , le fit arrêter , et l'envoya prisonnier au château de Machéra. Les Juifs , ajoute-t il , attribuèrent la défaite de ce Prince par les Arabes , à un châtement du ciel , pour une

action si injuste ». Les évangélistes, comme on sait, attribuent l'emprisonnement de S. Jean aux reproches qu'il faisoit à Hérode sur son mariage illégitime avec la femme de son frere ; ils disent même qu'Hérodiade demanda et obtint sa tête dans sa prison. Joseph n'a dit, ni l'un, ni l'autre, et c'étoit là l'occasion de le faire. Pour ce qui est de la qualité de précurseur du Messie, que les Chrétiens ont donnée à Jean, afin de relever leur maître ; c'est une pure imagination, qui n'a point de fondement.

L'historien Juif qui parle de Jacques, que le grand-prêtre Ananias fit lapider avec quelques autres, les accusant d'avoir contrevenu à la loi. « Et cette action, dit-il, déplut extrêmement à tous ceux qui avoient de la piété ».

Joseph s'en tient là, et n'en dit rien davantage : il n'y a qu'à voir Eusebe et les autres après lui, on y trouvera que Joseph n'attribue pas moins que la ruine de Jérusalem, à une punition divine pour la mort de S. Jacques. Les mêmes Chrétiens, qui, sur la fin du troisieme siecle, insérerent grossierement le passage de Jésus-Christ dans l'histoire de Joseph, ont sans doute

ajouté après la mort de Jacques , ces autres mots , *frère de Jésus , nommé Christ*. Cette petite fourberie imperceptible , paroît une dépendance de l'autre.

Quant au fameux passage de Jésus-Christ, ce point critique a été si bien discuté par d'habiles gens , qu'il est inutile de répéter sur cela ce qu'ils ont déjà dit ; c'est un passage grossièrement cousu , qui interrompt tout le sens : qu'on le retranche , l'ordre et la raison se retrouvent d'abord ; il est en lui-même absurde , en ce qu'il fait dire à Joseph que Jésus-Christ étoit le Christ prédit et annoncé par les prophètes ; qu'il étoit plus qu'homme , tant ses œuvres étoient admirables ; qu'il étoit ressuscité le troisième jour après sa mort , et qu'il est apparu vivant à ses disciples ; en un mot, il fait parler l'historien comme un évangéliste ; ce qui est l'absurdité même dans un Juif aussi zélé que pharisien déclaré , dans un homme aussi éloigné du christianisme que l'étoit Joseph.

Outre cela , ce passage a été inconnu pendant plus de deux cent ans à tous les apologistes de la religion chrétienne , et à tous les Pères du premier tems , dont plusieurs

ont assuré même, que Joseph n'avoit jamais connu Jésus-Christ ; et l'imposture des Chrétiens est si avérée, pour ce qui est de supposer, sans aucune pudeur, toutes sortes d'ouvrages favorables à leur secte, qu'elle suffiroit seule pour décider la chose.

Mais les fourbes n'entendent pas toujours leurs propres intérêts : pour vouloir trop avoir, souvent ils n'obtiennent rien ; deux lignes ajoutées dans un autre endroit de Joseph, eussent peut-être rendu plus de service à la religion chrétienne, que le passage entier, dont tout le monde sent la supposition : c'est aux cruautés d'Hérode, si exactement décrites par l'historien Juif, qu'il falloit ajouter le massacre des enfans de Bethléem, dont il n'a pas dit un mot.

Après la naissance de Jésus-Christ, dit l'évangile, des Mages vinrent à Jérusalem, disant : Où est le Roi des Juifs qui est né depuis peu, car nous ayons vu son étoile en orient, et nous sommes venus pour l'adorer ? A ces paroles, Hérode et toute la ville furent troublés : ce Prince ayant ensuite appris des docteurs de la loi, que le Christ devoit naître à Bethléem, il y envoya les

Mages , les assurant qu'il iroit bientôt lui-même rendre ses hommages au nouveau Roi. Les Mages se mettent en chemin, conduits par l'étoile qu'ils avoient déjà vue en orient , et qui leur apparut de nouveau ; ils arriverent à Bethléem , ils trouverent l'enfant et la mere ; ils lui offrirent des présens et s'en retournerent chez eux sans revoir Hérode : sur cela , le Prince entra en fureur , et envoya massacrer tous les enfans qui se trouverent dans le territoire de Béthléem. Voilà le fait , tel qu'il est rapporté dans l'évangile de S. Mathieu, chap. II. Arrêtons-nous-y un moment.

On a vu plus haut, qu'un fait si considérable , qui avoit mis toute la ville de Jérusalem en trouble et tout le pays de Bethléem en pleurs , a été néanmoins inconnu à S. Luc , quoiqu'il se soit particulièrement appliqué à décrire toutes les particularités de l'enfance du Messie. Cet Evangéliste ne parle , ni d'Hérode , ni des Mages , ni de la fuite de Jésus en Egypte , non plus que de son retour d'Egypte à Nazareth ; et on doit se ressouvenir de la raison que nous en avons donnée , qui est , que S. Luc fait naître Jésus-Christ dix ans après la mort d'Hérode :

sans cela , il est impossible d'imaginer qu'un fait aussi éclatant eût pu lui échapper , ou qu'il eût négligé de le mettre dans son évangile , s'il étoit venu à sa connoissance et qu'il eût été véritable , puisqu'il rapporte , conformément à S. Mathieu , beaucoup d'autres choses moins intéressantes.

Mais , indépendamment du silence de S. Luc , qu'on mette à part le respect dû au S. Esprit , et qu'on examine ensuite l'histoire des Mages : on ne trouvera rien certainement qui ait plus l'air d'un misérable conte , que cette histoire évangélique. L'Évangéliste qui le rapporte , paroît donner dans les opinions les plus populaires sur l'astrologie judiciaire et sur les songes. Les Mages avoient la réputation d'être fort habiles dans l'astrologie judiciaire ; ils voyoient ou croyoient voir tous les événemens futurs dans les astres : c'est une étoile qui leur annonce la naissance du Messie ; et comme le merveilleux va toujours en augmentant , un historien du second siècle assura que cette étoile effaçoit , par son éclat , la lumière du soleil et de la lune. Ce n'est pas tout : pour ne rien dire des autres songes qui se trouvent dans l'évangile de S. Mathieu , le cours de

cette histoire seule en présente trois l'un sur l'autre. Joseph est averti par le premier de ces songes, de fuir en Egypte; dans le second, ce sont les Mages à qui le ciel donne avis de s'en retourner chez eux sans revoir Hérode; et dans le troisieme, Joseph est averti de retourner à Nazareth après la mort d'Hérode; enfin, le voyage de ces astrologues païens, qui viennent de sang-froid de l'orient, pour adorer un petit roi des Juifs dont ils n'ont que faire, et cela, parce qu'ils ont vu son étoile dans le ciel; ce voyage, dis-je, paroît une chose si puérile et si inepte, qu'on a besoin de recourir au mystere pour en lever le ridicule: ils étoient, dit-on, le présage de l'adoration des Gentils.

Le silence de Joseph sur le massacre des innocens de Béthléem est plus difficile à sauver, que le ridicule voyage des astrologues d'orient: il n'est point de mystere qui puisse faire comprendre comment un historien si exact et si instruit a pu oublier un fait si important. On ne peut entrer dans un plus grand détail que lui sur les défiances, les tyrannies et les cruautés d'Hérode; il a étendu la barbarie de ce Prince au-delà de sa vie, par l'ordre cruel qu'il lui fait

donner en mourant. Joseph a peut-être poussé la chose plus loin qu'il ne devoit, par l'horreur qu'il a laissée dans le cœur des Juifs, pour la mémoire d'un tyran qui les avoit long tems opprimés. Cependant il a oublié l'action de ce tyran la plus inhumaine, celle qui avoit dû inspirer le plus d'horreur pour lui pendant sa vie, et qui devoit le plus rendre sa mémoire odieuse après sa mort.

Il omet d'un autre côté un point d'histoire si marqué et si considérable dans la vie d'Hérode, qui est la naissance d'un enfant extraordinaire à qui le ciel sembloit destiner la couronne des Juifs, à qui des philosophes guidés par une étoile miraculeuse viennent exprès rendre leurs hommages à Béthléem, après avoir mis par leurs discours toute la ville de Jérusalem en émotion et allumé dans le cœur du Roi une jalousie qui le porte à commettre l'action du monde la plus barbare : un tel point d'histoire dans la vie d'Osiris n'échapperoit pas à son historien, et on suppose qu'il est échappé à Joseph dans la vie d'Hérode, dont il étoit presque contemporain.

C'est ainsi qu'en discutant toutes choses avec une critique exacte, on parvient à

éclaircir un fait ; c'est ainsi qu'en examinant avec attention le point fondamental de la foi chrétienne , qui est le fait historique de l'évangile , on parvient enfin à le connoître , ou plutôt , c'est ainsi qu'en voulant approfondir ce fait , on le voit absolument disparaître de la réalité , et ne plus exister que dans l'imagination des hommes.

Il semble que le christianisme soit dans son origine et dans son progrès tel qu'est un grand fleuve. Voyez celui-ci dans sa course et dans sa plus grande largeur , il roule ses eaux abondamment et avec majesté : on ne s'imagine point qu'il doit être ailleurs différent de ce qu'on le voit ici : mais remontez à sa source , vous trouvez à peine un ruisseau dont les herbes dérobent la vue ; les habitans du pays où il naît ne le connoissent souvent pas , dans l'ignorance où ils sont qu'un ruisseau devient dans la suite un fleuve célèbre ; sa médiocrité présente empêche d'y faire attention. Il en est de même du christianisme : qu'on le considère dans sa splendeur , rien ne paroît plus majestueux , plus respectable , plus divin ; les miracles de Jésus-Christ ont alors acquis , par une longue suite d'années et par le grand

nombre de fideles , un éclat qui ne permet pas qu'on les révoque en doute ; on s' imagine que toutes choses se sont passées de la maniere que la racontent les écrivains sacrés : mais remontez à l'origine de cette auguste religion , vous voyez une poignée d'hommes qui tâchent , par leur fanatisme , de se tirer eux-mêmes de l'obscurité où leur naissance les retient et qui n'y parviennent pas ; ils sont toujours inconnus à leurs compatriotes : vous cherchez le Messie lui-même au milieu des Juifs , et vous ne l'y trouvez pas.

Que reste-t-il aux chrétiens pour se soutenir dans leur foi ? Il leur reste uniquement le témoignage d'un petit nombre d'hommes qui parurent alors persuadés des miracles et de la résurrection de Jésus-Christ , et qui tâchoient de le persuader aux autres. Or , ce petit nombre étoit-il croyable sur les choses qu'il publioit ? C'est où se réduit toute la question. On voit d'un côté une poignée de Juifs obscurs et à peine connus de leurs freres , qui annoncent des faits contre lesquels la raison se révolte , et qui soutiennent que ces faits se sont passés dans leur pays avec éclat , et à la vue de toute
la

la nation : de l'autre côté , on voit tous les hommes raisonnables de la terre qui traitent la nation juive avec le dernier mépris , qui regardent la Judée et le judaïsme comme le séjour et l'école du fanatisme : il y a plus , on voit le peuple Juif lui-même se ranger du parti le plus nombreux , et regarder comme autant de visionnaires cette poignée d'hommes qui s'élevent dans son sein. Voilà les premiers désavoués par leurs propres freres : les voilà méprisés par les Juifs mêmes , ce peuple fanatique se croit raisonnable en comparaison d'eux ; leurs contemporains démentent tous les faits qu'ils publient ; on leur en démontre la fausseté , on leur en fait voir l'absurdité : il est vrai qu'on ne les convaint point ; les disciples de Jésus-Christ ne se piquent pas de savoir , ils laissent les raisonnemens aux enfans du siècle ; on les voit persister dans leurs opinions , ils sont prêts , si l'on veut , de les sceller de leur sang ; mais n'attendez pas d'eux d'autres raisons ni d'autres preuves des faits qu'ils avancent , que leur foi et leur persuasion.

Voilà quels étoient les premiers sectateurs du Messie ; c'est à leur témoignage seul

qu'on est obligé de s'en rapporter sur ses miracles et sur sa résurrection, comme si Jésus-Christ n'étoit venu au monde que pour un petit nombre d'élus. On diroit qu'il a voulu passer sa vie au milieu de ses disciples, sans daigner se faire connoître au reste des hommes : sa nation même ne l'a pas connu : il a fait tous ses miracles en Judée ; mais il semble que ses disciples aient été les seuls témoins de sa résurrection. Il ne fut pas facile apparemment de persuader aux Juifs que celui qui, pendant sa vie, avoit fait tant de miracles qu'ils n'avoient point vus, étoit ressuscité après sa mort : une seule apparition de Jésus-Christ aux Pharisiens, aux docteurs de la loi, aux hommes éclairés, au peuple même eût fait sans doute plus d'impression sur ces incrédules, que toutes les assurances que donnoient ses disciples de l'avoir vu ressuscité ; c'est ce que disoit autrefois un des grands ennemis de la religion chrétienne, et Origène ne peut répondre à un raisonnement si solide qu'en recourant au mystère. (*Orig. contre Celse, chap. 11.*)

Il paroît que Jésus-Christ a été l'ennemi de l'éclat dans les miracles de sa vie, aussi

bien que dans celui de sa résurrection. Si le démon, contraint par sa parole d'abandonner un possédé, déclare qu'il est le fils du Dieu vivant, le Christ, il lui impose silence aussi-tôt; s'il arrive en secret à ses disciples de dire qu'il est le Messie, il leur ordonne en même-tems de ne pas divulguer cette vérité; s'il guérit un lépreux, s'il rend la vue à un aveugle, il leur recommande surtout de ne point révéler ces prodiges. Il en usoit ainsi, dit S. Mathieu, pour que cette parole d'Isaïe s'accomplit : « Mon serviteur » est discret et pacifique; on n'entendra pas » sa voix dans les places publiques, il ne » criera point, il n'éclatera point. » A la vérité, les évangélistes font faire au Messie des miracles très-éclatans et très-publics, mais c'est pour l'accomplissement de quelques prophéties toutes contraires.

Quoi qu'il en soit, des précautions que Jésus-Christ a prises pour étouffer l'éclat de ses miracles, pour cacher sa résurrection, pour se rendre inconnu aux hommes mêmes au milieu desquels il vivoit, ces précautions, dis-je, sont une preuve bien convaincante qu'il n'a voulu devoir qu'à la foi seule l'établissement de sa religion.

Nous aurions pu donner ici plusieurs éclaircissemens sur ce qui regarde les miracles, les possessions, les exorcismes, &c. mais toutes ces choses ne sont que des circonstances et des dépendances du fait auquel on s'est voulu attacher.

Passons au dogme évangélique. Comme le dogmatique de l'évangile dépend absolument de l'historique, et que le fait s'étant évanoui, les dogmes s'évanouissent aussi, il paroît assez inutile d'entrer dans un grand détail : les chrétiens qui sont persuadés des miracles et de la résurrection de Jésus-Christ, respectent et adorent toutes ses paroles ; les incrédules, qui ne s'arrêtent qu'aux faits, se soucient peu que la morale du Messie soit belle, ou que les raisonnemens du Messie soient justes : ainsi une discussion exacte seroit superflue pour les uns et n'ébranleroit pas la foi des autres ; il est néanmoins à propos d'en dire quelque chose, pour rendre plus complète l'idée qu'on doit se former du chef de la religion chrétienne ; et le peu que nous en allons dire, aura même avec le fait assez de rapport, pour ne l'en pas séparer. Sous le dogmatique, nous comprenons le dogme, la morale et

les autres paroles de Jésus-Christ, qui se trouvent dans l'évangile.

Les dogmes sont la foi en Jésus-Christ, le baptême, la fin prochaine du monde, le jugement dernier, enfin l'incarnation du verbe, et la divinité de Jésus-Christ dans l'évangile de S. Jean. On aura plusieurs fois occasion de parler de ces dogmes dans la suite (*); nous y renvoyons le lecteur : la morale demande qu'on s'y arrête davantage.

C'est une opinion dont on ne doute point dans le christianisme, que la morale évangélique est la première de toutes les morales, et que les principales maximes en étoient inconnus à tous les hommes avant Jésus-Christ. La prévention que les Chrétiens ont pour leur religion et le respect qu'ils ont pour son instituteur, les porte naturellement à penser de cette manière; ils auroient trop de peine à voir un homme-Dieu partager avec d'autres hommes la gloire d'avoir enseigné une morale parfaite : ils ne sauroient croire que sous l'empire du démon, il puisse se trouver de la vertu; cette prévention néanmoins dépend encore d'un fait plus aisé à éclaircir

* Voyez l'Examen critique des apologistes de la religion chrétienne.

que celui des miracles de Jésus-Christ : il n'y a pour cela qu'à jeter les yeux sur quelques-uns des ouvrages moraux qui nous restent de l'antiquité. Mais les Chrétiens sont pour la plupart ou ignorans ou aveugles : les ignorans ne lisent point, et les autres ne voient point ce qui est devant leurs yeux : ils sont réellement tels que les évangélistes représentent les Juifs; ils regardent et ne voient point; ceux dont nous parlons ont cent fois rencontré dans les ouvrages des Payens un grand nombre de maximes entièrement conformes aux maximes évangéliques, mais ils n'y ont pas fait attention, ou si ces maximes y sont si clairement énoncées qu'ils ne puissent s'empêcher d'en être frappés; ils n'y a point de torture qu'ils ne donnent à leur esprit pour y trouver un sens qu'elles n'ont point.

Nous n'entreprendrons point d'ouvrir les yeux aux aveugles; c'est un prodige réservé au Messie. Pour ceux qui ont envie de connoître plus à fond la conformité de la morale évangélique avec celle des Payens, ils pourront s'en instruire dans un ouvrage qui a été fait sur cela (*). Ils y verront la cha-

* Dissertation sur la morale des Payens.

rité, l'oubli des injures, l'amour des ennemis, l'humilité, en un mot, toutes les vertus chrétiennes aussi clairement et aussi fortement recommandées que dans l'évangile; ils y remarqueront même une parfaite conformité, non-seulement quant au fond et au sens des choses, mais encore quant aux tours et aux expressions : on les renvoie à cet ouvrage qu'il seroit inutile de répéter ici.

Les Juifs n'étoient pas fort lettrés, Jésus-Christ qui expliquoit si bien la prophétie d'Isaïe dans la synagogue de Nazareth, ne paroît pas plus versé dans la lecture des livres étrangers que ses compatriotes. On ne s'étonnera point qu'il ait eu mauvaise opinion de la morale des Payens; elle lui étoit inconnue; mais il est étonnant que la morale connue et pratiquée par un grand nombre de Juifs, ses contemporains, lui ait paru si nouvelle, puisque depuis deux ou trois siècles le commerce des Grecs avoit introduit chez les Juifs ces maximes de morale fixes et recherchées dont Moïse n'avoit point donné d'idée à leurs ancêtres : c'est encore un fait dont il est aisé de se convaincre. La secte nombreuse des Esséniens, qui

subsistoit deux cent ans avant Jésus-Christ, avoit embrassé le pythagorisme, et adopté les idées et les maximes grecques sur le réglemeut des mœurs : la morale qui se trouve répandue dans les ouvrages de Joseph, est la même que les honnêtes gens suivoient parmi les Juifs, et c'est celle de l'évangile. Il n'y a qu'à lire le livre des loix dans lequel Philon donne une explication des commandemens de Dieu, pour y trouver la morale la plus pure et la plus sévère, pour y connoître, en un mot, celle de la religion chrétienne.

Pourquoi donc le Messie mit-il toujours en parallèle la morale brute des anciens avec la sienne, comme si celle-ci alloit immédiatement prendre la place de l'autre ? Pourquoi annonce-t-il toujours comme nouvelles des maximes qui devoient être très-vieilles et très-usitées par un grand nombre de Juifs ? Les incrédules répondront peut-être que Jésus Christ ne s'adressoit point aux hommes éclairés de la nation qui ne l'ont jamais connu ; mais il parloit, disent-ils, à ses disciples, à ceux qui le suivoient, qui étoient des hommes si grossiers, et si ignorans que tout devoit leur paroître nouveau.

Il n'y a rien de plus expressément recommandé dans l'évangile , que l'oubli des injures et l'amour des ennemis : ces belles maximes y sont sans cesse répétées ; mais plus on les rencontre souvent , et plus on est choqué du contraste qu'elles font avec les invectives continuelles du Messie contre les Pharisiens. Jésus-Christ , sans doute , n'en vouloit qu'à leur orgueil et à leurs vices ; il chérissoit au fond leur personne et les regardoit comme des brébis égarées dont il souhaitoit la conversion. On le croit ; mais cependant il ne voulut jamais faire aucun miracle en leur présence , quelque prière qu'ils lui en fissent ; il ne daigna jamais leur expliquer sa doctrine , ni leur annoncer clairement le royaume des cieux ; jamais il ne leur parla avec douceur , et jamais il ne prononça leur nom qu'avec quelques-unes de ces épithetes injurieuses , méchans , hypocrites , sépulcres blanchis , race aduftere , enfans du diable , &c. Cette conduite , si l'on en jugeoit par l'écorce , paroissoit démentir les propres paroles du Messie : les incrédules , à qui la parfaite charité de Jésus-Christ pour les Pharisiens paroît équivoque , assurent qu'on peut lui appliquer , à cette

occasion, ce qu'il appliquoit lui-même à ces sépulcres blanchis : faites ce qu'ils disent, et ne faites pas ce qu'ils font. Les fideles adorent en tout cela, la conduite mystérieuse du Sauveur, et leur foi respectueuse les empêchera toujours de soupçonner aucun fiel dans l'agneau qui a ôté les péchés du monde.

Comme les Pharisiens avoient été les premiers moteurs de la mort de Jésus-Christ, et que non contents de cela ils persécuterent ceux qui avoient embrassé sa doctrine, ils n'est pas étonnant de les voir si maltraités dans l'évangile. Les chrétiens qui publièrent ces histoires, étoient doublement irrités contr'eux et par la mort de leur maître, et par les persécutions qu'ils essuyoient continuellement eux-mêmes.

Outre les discours moraux de Jésus-Christ, les évangélistes rapportent encore quelques-unes de ses paroles, qui sont ou des prophéties ou de simples raisonnemens : il ne nous reste plus qu'à dire un mot des uns et des autres.

Jésus-Christ a prédit plusieurs fois sa mort et sa résurrection ; il a prédit la trahison de Judas, le reniement de S. Pierre, le genre de mort qui devoit terminer la vie de cet

apôtre ; il a prophétiquement annoncé la fin prochaine du monde , et il a déclaré que la vie de ses disciples dureroit jusques-là.

On sait que plusieurs de ces prophéties étoient accomplies avant la publication des évangiles , telle que la mort et la résurrection de Jésus-Christ, le martyre de S. Pierre ; mais les commentateurs ne veulent pas convenir que celle qui regarde la destruction de Jérusalem , eût encore eu son accomplissement : à la vérité , toutes les preuves leur manquent pour soutenir leur opinion ; au lieu qu'ils ont contr'eux une vraisemblance si forte , qu'elle passera pour une certitude chez les hommes qui ne soumettent pas leur raison à une foi aveugle ; c'est la maniere claire et historique dont cet événement est annoncé dans l'évangile , sans compter que ni S. Paul , ni les autres apôtres qui ont écrit avant la ruine de Jérusalem , n'ont jamais fait mention d'aucune histoire évangélique qui eût paru de leur tems. Pour ce qui est de la fin du monde que les chrétiens croyoient devoir suivre immédiatement la ruine de la sainte cité , c'est un fait incontestable dont on sera convaincu dans la

suite, lorsque nous parlerons de leurs opinions.

C'est moins par la force de ses raisonnemens, que par l'éclat de ses miracles, et par la subtilité de sa doctrine, que le Messie devoit attirer les hommes. Les évangélistes qui font faire à Jésus-Christ des prodiges sans nombre, qui mettent dans sa bouche une infinité de paraboles et de discours moraux, ne le font presque jamais raisonner; encore quelques critiques prétendent-ils que ces historiens sacrés n'ont pas été sur cela aussi réservés qu'ils l'auroient dû être. « Jésus-Christ, disent ces prophanes, devoit s'en tenir aux miracles et aux paraboles; ses actions et sa morale persuadoient assez : un Dieu comme lui pouvoit négliger les raisonnemens humains; avec une telle conduite, on l'auroit peut-être cru supérieur à la raison même; il devoit du moins éviter de raisonner jamais faux. Pourquoi nous donne-t-il prise sur lui? Ses miracles nous le faisoient perdre de vue, ses raisonnemens le remettent à notre portée; dans le peu même qu'il en fait, on ne trouve presque jamais aucune justesse. Est-il donc plus aisé

de rendre la vue à un aveugle, et de ressusciter les morts, que de raisonner juste? » Contentons-nous de rapporter plusieurs raisonnemens de Jésus-Christ, qui leur paroissent manquer de solidité.

Le premier qui se présente, est la malédiction que le Messie donne aux Pharisiens et aux docteurs de la loi en ces termes : « *Malheur à vous, hypocrites, parce que vous avez élevé des tombeaux aux prophètes et aux justes, en disant que vous n'eussiez jamais participé à leur mort, si vous eussiez été du tems de vos peres ; mais vous faites bien voir par cette action, que vous approuvez leur injustice, puisque vos ancêtres ont fait mourir les prophètes, et que vous leurs érigez ensuite des tombeaux* ».

Les Pharisiens croyoient désavouer la conduite de leurs peres, réparer leur faute, en quelque sorte, et remettre en honneur la mémoire des prophètes, en leur élevant des tombeaux ; on penseroit encore aujourd'hui de la même maniere ; cependant Jésus-Christ assure que l'on auroit tort. Il faut avouer que les docteurs et les Pharisiens ne trouvoient pas dans Jésus Christ beaucoup

de disposition à approuver leur conduite, dans ce qu'elle paroissoit même avoir de plus régulier.

Les ennemis de Jésus-Christ ne se crurent apparemment pas vaincus par ce raisonnement; mais en voici quelques autres auxquels ils ne surent que répondre : voyons s'ils paroîtront plus solides. Le Messie ayant demandé aux Pharisiens si le Christ devoit être fils de David, et ceux-ci lui ayant répondu que oui, il ajoute, (David parle ainsi dans ses pseumes) : « *Le seigneur a dit à mon seigneur, asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis vos ennemis à mes pieds* ». Pourquoi l'apelle-t-il son seigneur, s'il est son fils, comme vous le prétendez? A cela, disent les évangélistes, les Pharisiens demeurèrent sans réplique, et confus au point, qu'ils n'osèrent plus faire de questions au Messie du reste de la journée.

Les enfans des juifs et des chrétiens en savent plus aujourd'hui que les docteurs d'a'ors. Comment, auroient-ils dit à Jésus-Christ, ignorez-vous que le pseume dont vous parlez a été fait à l'occasion de Salomon, lorsque David l'installa de son vivant sur le trône de la Judée, au préjudice d'Adonias et

de ses autres frères? L'Auteur de ce psaume, qui étoit sujet de David et de Salomon, pouvoit-il s'expliquer autrement, en parlant de ses Rois? D'ailleurs, David et Salomon sont également traités de seigneur dans les paroles que vous citez : la puissance même y est attribuée à David, puisque c'est lui qui doit soumettre les ennemis de son fils. Que prétendez-vous donc conclure de là en faveur de son Christ? A cette réponse le Messie auroit pu lui-même être réduit au silence.

Lorsqu'on trouve dans l'écriture que Dieu est nommé le Dieu d'Abraham et de Jacob, la première et unique pensée qui vienne dans l'esprit, c'est que ces paroles signifient que ce Dieu est le Dieu qu'ont adoré ces patriarches. Jésus-Christ a pourtant fait entendre, dans une occasion, que ce n'est pas là le vrai sens de ces paroles, et il confondit, dit-on, les Saducéens par la force de son raisonnement; ceux-ci voulant tenter le Messie, lui dirent : Maître, il est mort parmi nous sept frères qui avoient épousé la même femme l'un après l'autre, ainsi que Moïse l'a ordonné : or, nous voudrions savoir lequel des sept cette femme aura pour mari au jour de la résurrection? Le Messie leur

répondit d'abord que les hommes ne se marieroient point après la résurrection, et qu'ils seroient comme les anges de Dieu; il devoit s'en tenir là; mais il ajoute: vous êtes dans l'erreur, de ne pas croire que les morts doivent ressusciter; car enfin, l'écriture nous le dit fort clairement: ne voyez-vous pas que Dieu y est appelé le Dieu d'*Abraham, d'Isaac et de Jacob*: or, Dieu, comme vous le savez, est le Dieu des vivans; il n'est pas le Dieu des morts, ainsi vous avez tort de ne pas croire la résurrection.

Il ne faut pas être un grand logicien pour sentir le faux de cet argument; cependant les Saducéens n'eurent rien à répliquer, un docteur de la loi ne put même s'empêcher d'applaudir au Messie en ces termes: vous avez parlé fort juste; et tout le peuple, dit l'Évangéliste, admira la profondeur de sa doctrine.

Il n'est pas étonnant que les Chrétiens aient été autrefois scandalisés de l'histoire de la femme adultère, jusqu'au point de vouloir l'effacer de l'évangile de S. Jean: on n'est point choqué de la douceur et de la bonté que le Messie témoigne à l'égard d'une criminelle, qui selon les loix judaïques

ques méritoit la mort. Au contraire, la bonté touche et édifie ; rien ne convient mieux à Dieu que la miséricorde ; mais il y a maniere de l'exercer , et ce n'est pas aux dépens du maintien des loix que Dieu doit pardonner aux pécheurs : les droits des hommes n'ont rien de commun avec les droits de Dieu : pour maintenir l'ordre dans les sociétés civiles , les hommes doivent punir les crimes. Dieu peut faire miséricorde aux hommes quand il lui plaît ; or , il paroît que le Messie a confondu les choses dans cette occasion. Les Pharisiens lui ayant amené une femme qui venoit d'être surprise en adultere , et qui par conséquent méritoit d'être lapidée , il leur dit : *que celui d'entre vous qui est sans péché jette la premiere pierre.* A ces paroles ils s'en allerent tous les uns après les autres , et la femme étant restée seule , il la renvoya , en lui recommandant *de ne plus pécher à l'avenir.* N'est-ce pas là introduire le désordre dans les sociétés , et mettre les juges hors d'état de condamner les criminels par la raison qu'ils sont pécheurs aussi-bien qu'eux : comme si les péchés qui rendent les hommes coupables aux yeux de Dieu , étoient de la même

espece que ceux qui les rendent criminels envers la société.

Nos critiques poussent peut-être trop loin la justesse et la précision qu'ils demandent dans les paroles du Messie ; ils trouvent, par exemple, que cette comparaison prophétique, si souvent répétée dans l'évangile, n'est pas exacte : « *Ainsi que Jonas* » *est resté trois jours et trois nuits dans la* » *baleine ; tout de même le fils de l'homme* » *restera trois jours et trois nuits dans le* » *sein de la terre* » : « Jésus-Christ est » mort, disent-ils, le vendredi à midi, » il est ressuscité le dimanche à la pointe » du jour : par quelle supposition, par quel » effort d'imagination peut-on faire trouver » trois jours et trois nuits dans un espace de » trente-sept à quarante heures ».

Ils sont choqués de ce que le Messie, sortant quelquefois de sa simplicité ordinaire, a recours à la subtilité pour ne pas répondre directement aux questions qu'on lui fait, comme, par exemple, lorsque les Pharisiens lui ayant demandé sur quoi étoit fondé le pouvoir qu'il s'attribuoit d'enseigner le peuple, il élude cette question par une autre qu'il leur fit sur le baptême de

Jean-Baptiste , à laquelle ses ennemis ne surent que répondre : de pareilles subtilités leur paroissent plutôt convenir à un sophiste , qu'à la gravité d'un homme-Dieu.

Sans nous arrêter à d'autres chicanes que les incrédules peuvent faire sur la manière dont les évangélistes font raisonner le Messie , finissons par celui de tous ses raisonnemens qui leur paroît le moins juste , ou du moins le plus contradictoire.

On ne peut douter que S. Jean n'ait eu le dessein d'établir la divinité de Jésus-Christ dans son évangile ; il ne perd aucune occasion d'appuyer ce dogme ; il l'a même souvent fait naître : on sent que c'est sa première vue , ou pour mieux dire , on voit que c'est son véritable objet. Qui croiroit que cet Évangéliste fournit un des plus forts argumens qu'on puisse faire contre le dogme favori qu'il veut établir ? S. Jean renverse d'une seule parole l'édifice qu'il a construit , et c'est dans la bouche du Messie qu'il met cette parole si préjudiciable à sa divinité : voici les propres termes de cet évangile , chap. 10.

Les Juifs environnant Jésus-Christ , lui dirent : Jusques à quand nous tiendrez vous

en suspens ? Si vous êtes le Christ , dites nous-le ouvertement. Il leur répondit : *je vous parle assez , mais vous ne me croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon pere rendent témoignage pour moi : mon pere et moi sommes une même chose. Alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider ; mais Jésus leur dit : J'ai fait beaucoup de bonnes œuvres parmi vous par la vertu de mon pere , pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ? Ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous vous lapidons , lui répondirent les Juifs ; mais pour un blasphème , et parce qu'étant homme vous vous faites Dieu. Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans notre loi , j'ai dit vous êtes des Dieux ; or , si ceux à qui cette parole s'adresse sont appelés des Dieux par l'écriture même qui peut errer , comment pouvez-vous dire que celui que le pere a sanctifié et qu'il a envoyé dans le monde , blasphème , parce qu'il a dit : Je suis le fils de Dieu ?*

• Pour faire sentir la conséquence fâcheuse pour la divinité de Jésus - Christ qu'on peut tirer de ces paroles , il n'a fallu que les rapporter ; elles sont si claires , si formelles et par conséquent si embarrassan-

tes pour les commentateurs , qu'ils sont obligés d'expliquer en cet endroit l'évangile par lui-même ; c'est--à-dire , qu'ils sont obligés de recourir à d'autres endroits de l'évangile , où S. Jean dit positivement le contraire de ce qu'il paroît dire ici. Mais la difficulté subsiste toujours en son entier ; les efforts des commentateurs ne la lavent point : tout ce qu'on peut conclure de plus favorable pour la divinité de Jésus-Christ , c'est que S. Jean ayant établi ailleurs ce dogme , dément ici son système par un raisonnement faux qu'il fait faire au Messie.

On convient que Jésus-Christ a dit souvent qu'il étoit égal à Dieu ; il le dit si clairement que les Juifs ne s'y sont point trompés ; ils ont pris ses paroles à la lettre ; ils ont voulu le lapider à cause du blasphème qu'elles paroissent renfermer , et c'est sur cela que Jésus-Christ entreprend de se justifier par l'explication qu'il donne lui-même à ces paroles , dont les Juifs furent scandalisés. Vous me traitez , dit-il , de blasphémateur parce que j'ai dit que j'étois Dieu ; eh quoi ? si les magistrats et les juges du peuple sont appelés dieux dans l'écriture , ne puis-je pas prendre cette qualité , moi que le pere

a sanctifié et qu'il a envoyé dans le monde? Il n'y a personne qui ne sente que ce raisonnement pêche, en ce que Jésus-Christ se met dans le même rang que des juges et des magistrats, quoique dans un degré supérieur à eux. Or, les juges et les magistrats sont appelés des dieux improprement dans l'écriture; par conséquent Jésus-Christ fait entendre que c'est improprement aussi qu'il prend la qualité de Dieu; car, quoiqu'il se croie mieux fondé à prendre cette qualité que ceux à qui l'écriture l'attribue, cette différence n'est que du plus au moins, et laisse toujours Jésus-Christ dans le même genre que ceux auxquels il se compare. Voilà du moins la seule manière dont une logique un peu exacte permet qu'on explique ces paroles.

Il faut convenir, après tout, que ce n'étoit pas l'intention de l'Évangéliste qu'on les entendit en ce sens: il s'est trop clairement déclaré ailleurs pour qu'on puisse l'en soupçonner. S. Jean a cru mettre dans la bouche du Messie un argument subtil, qui confondroit ses ennemis, et il lui a fait faire un raisonnement injurieux à la Divinité dans l'endroit de l'évangile où il étoit le plus à

propos d'établir ce dogme d'une manière incontestable.

Les Juifs pressant Jésus-Christ de ne pas les tenir en suspens et de leur déclarer ouvertement qui il est, il leur dit, à la vérité, qu'il est Dieu : mais en même-tems il donne une explication qui en renverse l'idée, et qui porte simplement à le regarder comme un homme que Dieu a voulu distinguer du reste des hommes.

Si les historiens de Jésus-Christ avoient été meilleurs logiciens, les raisonnemens qu'ils lui ont fait faire paroîtroient plus suivis et plus concluans; mais les premiers chrétiens qui composèrent les évangiles, n'étoient point de subtils raisonneurs : ces hommes simples, possédés de l'amour du merveilleux, n'ont songé qu'à en remplir leurs histoires : ils ont fait agir leur maître conformément au goût qui les dominoit, et du reste ils l'ont fait raisonner comme ils raisonnoient eux-mêmes. Les disciples du Messie étoient pauvres, ils ont mis la pauvreté en honneur dans l'évangile; ils étoient persécutés, ils ont promis le royaume des cieux à ceux qui souffriroient la persécution, ils avoient une foi vive pour des faits et

pour des dogmes incroyables , ils ont recommandé sur toute chose la simplicité d'esprit : cette simplicité est nécessaire aux fideles , non-seulement pour croire les miracles de Jésus-Christ , mais elle leur est encore nécessaire pour en tirer ces raisonnemens : « On ne sera jamais du nombre de ses disciples , si on ne devient semblable aux enfans ; leurs pareils seuls auront part au royaume de son pere : il faut être comme eux , simples et dociles , faire de la raison le même usage qu'ils en font ». Ce que nous venons de rapporter du Messie , fait voir qu'il a donné lui-même l'exemple de cette simplicité qu'il a tant recommandée.

S U P P L É M E N T (*).

A P R È S avoir prouvé la fausseté des miracles attribués à Jésus-Christ pendant sa vie, suivons ses disciples dans leurs opérations , et examinons sans préjugé ceux que firent les apôtres après sa mort.

Nous les voyons d'abord s'occuper principalement à faire augmenter leur nombre par quelques hommes assez hardis et assez stupides , pour vouloir s'exposer volontairement à des châtimens et à des poursuites de la part des Juifs et des Gentils. Ils débitent à un peuple ignorant la fable de la résurrection de Jésus-Christ ; ils le font ensuite rester pendant quarante jours sur terre, ne fréquentant cependant que leur compagnie ; il boit et mange avec eux , leur promet, après-avoir rendu compte à son pere ,

(*). Ce supplément, qui ne se trouve dans aucun des ouvrages imprimés de Fréret, avoit été conservé par un de ses amis, qui nous l'a remis pour qu'il fût inséré dans cette collection. L'auteur paroît mêler ses réflexions, critiques tant sur l'ancien que sur le nouveau testament ; et, suivant la nature de la matiere, ce morceau n'auroit pu être mieux placé qu'à la suite de l'examen critique du nouveau testament.

de leur envoyer le Saint-Esprit, pour les éclairer sur des choses qu'il ne leur vouloit pas dire lui-même, et qu'il réservoir avec raison à un tiers qui jusqu'alors étoit presque étranger à toutes ses opérations : car il faut observer qu'il n'étoit pas plus clair dans ses réponses après sa résurrection, lorsque les apôtres lui firent quelque question, qu'il ne l'avoit été pendant sa vie.

Lorsque les quarante jours furent passés, Jésus monte au ciel ; son pere envoie un grand cortége d'esprits célestes qui vinrent au-devant de son fils. Une nuée vint l'enlever sur terre. Quoiqu'un pareil événement eût été capable de convertir tout d'un coup des millions d'ames et de les faire croire en Jésus-Christ, s'il fût arrivé en présence d'un peuple nombreux, Dieu le pere ne jugea point à propos de faire partir son fils avec éclat, et il n'avoit pour témoins d'un fait si mémorable et si glorieux, que quelques-uns de ses disciples qui regardoient au ciel, la bouche béante, pendant que leur maître leur tournoit le dos.

Il n'est pas difficile de s'appercevoir de la fausseté de ce conte ; ceux qui étoient

présens lorsque Jésus fut enlevé , le racontèrent avec si peu de vraisemblance , que les autres apôtres n'y ajoutèrent foi que quand ils virent qu'effectivement Jésus ne se présentoit plus dans leurs assemblées. Il est d'ailleurs fort étrange qu'il ait jamais été à un de leurs repas après sa mort ; mais il n'en faut pas douter , puisque S. Thomas , qui n'étoit pas aussi crédule que les autres apôtres , ne voulut croire à la résurrection de son maître , que quand il l'eût touché et vu manger en sa présence.

Le paradis , comme on sait , a été interdit aux hommes depuis le péché originel ; l'entrée fut défendue à tout le genre humain , à l'exception de deux ou trois favoris de Dieu. Le premier fut Enoch , (*) qui , après avoir vécu trois cent soixante-cinq ans , fut enlevé sans tambour ni trompette , et entra par une porte secrète dans le séjour céleste. Le second étoit Elie ; ici Dieu ne craignant point les reproches des autres justes , le fit enlever en triomphe. Deux anges apparemment furent changés

(*) Epître de S. Paul aux Hébreux , chap. XI , v. 5.

en chevaux, et Elie monta au ciel dans un équipage qui auroit fait trembler tout autre mortel. Il est étonnant que le pauvre Abel, qui eut le malheur de plaire à Dieu et d'être tué par son frere, jaloux de la préférence que l'Eternel montrait si visiblement, ait été condamné, suivant l'apparence, d'attendre, avec les patriarches et prophetes, la venue du Messie, avant de pouvoir être présenté devant le trône de son protecteur.

Jésus - Christ ayant donc, par sa mort, racheté le pauvre genre humain, qui étoit tombé au pouvoir de Satan pour une pomme mangée par le premier homme, lui ouvrit les portes du paradis; tous les élus qui attendoient depuis un grand nombre d'années, entrèrent avec lui. La joie fut universelle; on assigna à chacun la place qui lui étoit destinée, et Jésus-Christ prit la sienne à la droite de *soi-même*. Après que tout étoit tranquille, Jésus-Christ rendoit compte de sa mission; il n'eut pas trop de bien à dire des hommes de son tems; il étoit dangereux et difficile de leur parler du marché que Dieu avoit fait avec le Diable; ils ne voulurent pas croire que ça

dernier eût pu exiger la mort du fils de Dieu, quoique celui-ci le leur assuroit lui-même. Il falloit, pour continuer l'œuvre commencée par Jésus-Christ, choisir des hommes intrépides, les appuyer d'une force extraordinaire, les instruire d'une manière inconnue, leur donner le pouvoir de faire des miracles éclatans aux yeux de ces hommes incrédules et opiniâtres,

Pendant ce tems les disciples de Jésus-Christ s'étoient rassemblés et se tenoient cachés dans une maison à Jérusalem. Tout-à-coup un grand coup de joran remplit la maison où ils étoient, et le Saint-Esprit qui avoit été député, vint les éclairer dans ce moment de détresse. Mais sous quelle forme leur apparut-il ? S. Luc qui nous apprend ce merveilleux, nous dit que c'étoit en langues divisées comme de feu. Il seroit plus raisonnable de croire que les apôtres qui se voyoient en danger de toutes parts, prirent la résolution de tout hasarder, et sortirent de leur retraite comme des furieux pour annoncer leur doctrine au péril de la vie.

La religion chrétienne pourroit cependant tirer parti de ces langues divisées de

feu , si l'on ne savoit quels progrès étonnans ont fait sur l'esprit d'une populace ignorante , divers fanatiques qui n'étoient vraisemblablement pas inspirés du Saint-Esprit. Pourquoi S. Luc cherche-t-il à nous faire un étalage de ce que quelques-uns des apôtres parlerent diverses langues ? Ignore-t-il que depuis le tems qu'ils rodoient d'une province à l'autre , il leur étoit facile de savoir jargonner un peu , et d'étonner quelque stupide auditeur.

Mais passons sur tous ces faits , et venons au premier miracle de S. Pierre. Voici comme la sainte Ecriture le raconte. « Saint Pierre et Saint Jean montoient ensemble au temple à l'heure de la priere , qui étoit à neuf heures , et un *certain* homme , qui étoit boiteux dès le ventre de sa mere y étoit porté , lequel on mettoit tous les jours à la porte du temple , nommée la Belle , pour demander l'aumône à ceux qui entroient , &c ». L'imposture est si claire , que l'on ne conçoit pas comment Saint Luc a osé l'insérer dans les actes des apôtres. On ne nomme ici que la porte du temple où le boiteux étoit assis ordinairement , et lorsque Jean et Pierre furent interrogés

par les gouverneurs et les scribes, ayant avec eux le boiteux guéri, ceux-ci leur défendirent avec grandes menaces de le divulguer parmi le peuple : précaution inutile, puisque une grande quantité d'hommes étoient présens lorsque S. Pierre guérit le boiteux, et qu'il leur adressa un long discours au sujet de leur étonnement.

Il faut mal connoître l'esprit humain que de ne pas supposer qu'Anne, Caïphe, Jean, Alexandre et toute la race sacerdotale, bien loin d'avoir voulu chercher à étouffer un miracle fait, pour ainsi dire, sous leurs yeux et dont ils connoissent les auteurs, n'eussent pas plutôt cru à la morale qu'enseignoient ces hommes divins. Mais c'étoit le sort de tous les personnages respectables, de ne voir que de l'imposture par-tout où le peuple crioit aux miracles.

Cependant les apôtres firent un grand nombre de prosélytes ; cela est incontestable. Nous avons vu dans tous les tems, avant que la philosophie ne fût venue et nous eût enseigné l'usage que nous devons faire de la raison, les nouveautés faire de grands progrès. D'ailleurs les apôtres usoient d'une politique qui leur réussit à

merveilles. A mesure qu'ils convertirent quelqu'homme qui jouissoit d'un peu de fortune, ils l'obligerent de vendre ses biens pour porter le produit à leurs pieds : avec cela ils achetoient d'autres partisans qui vivoient dans l'indigence, et de cette manière ils subsistoient et faisoient des progrès aux dépens de leurs imbécilles adhérens.

Il est incroyable avec quel ton d'arrogance les disciples de Jésus - Christ exigeoient que l'on les mît en possession des biens. Nous voyons Saint Pierre punir de mort Ananias et sa femme, qui s'autorisoient à retenir une partie du prix d'un bien-fonds vendu, sur lequel cet Apôtre ni personne de sa suite n'avoit la moindre prétention. Écoutons Saint Pierre lorsqu'il parle à Ananias. « Pourquoi, lui dit-il, Satana-t-il rempli ton cœur, pourquoi mentir au Saint-Esprit, et soustraire une partie du prix de ce fonds de terre ? Si tu l'eusse gardé, ne te demeureroit-il pas ? et étant vendu, n'étoit-il pas en ta puissance ? qu'y a-t-il pour que tu aies mis cela dans ton cœur ? tu n'as point menti aux hommes, mais à Dieu ». Sans attendre de réponse, l'homme inspiré du Saint-Esprit frappe
Ananias,

Ananias , qui meurt sur le champ , et sa femme eut le même sort peu d'heures après. Dis - moi , détestable Saint - Pierre , lequel de toi ou d'Ananias avoit le cœur plus rempli de Satan ? Etoit - ce là l'usage que tu devois faire du pouvoir que tu avois reçu du ciel ? Etoit - ce là la manière dont il falloit convertir les pécheurs ? . . . Mais non , pour ne point maudire la mémoire de cet Apôtre , persuadons - nous que ce fait est controuvé , et mettons - le au nombre des autres fables que la sainte écriture nous débite.

Il seroit d'ailleurs très - possible que les disciples de Jésus - Christ , à mesure qu'ils acquerirent de la puissance et du crédit , eussent puni tous ceux qui ne suivoient pas strictement leur volonté. Ils n'auroient fait en cela que ce qu'ont pratiqué de tous tems les serviteurs de Dieu. Nous les voyons dans le vieux Testament exiger , *au nom de Dieu* , des offrandes considérables , et punir tous ceux qui ne leur apportoit pas les prémices de leurs richesses. Lisez la Genese , et vous verrez combien le Seigneur s'explique clairement pour que ses fideles sacrificeurs puissent vivre dans l'abondance et dans l'oisiveté , aux dépens d'un peuple su-

perstitieux et fanatique. Pourquoi une grande partie de nos chrétiens d'aujourd'hui se scandalisent-ils lorsqu'ils voient leurs prêtres nager dans les plaisirs et dans la mollesse, tandis qu'un grand nombre de citoyens végètent dans l'indigence, malgré des travaux pénibles? Ils ignorent apparemment la volonté de Dieu, qui est que les ministres soient comme des sangsues, sans être d'aucune utilité.

La plupart des catholiques ne savent pas jusqu'où s'étendoit le soin que prit l'Éternel pour ses ministres; il ne s'agit non-seulement de leur entretien journalier, mais Dieu règle encore leurs affaires domestiques: il s'intéresse à leur prospérité, jusqu'à prescrire leur mariage. Voici ce que l'Éternel dit à ce sujet, parlant des sacrificateurs: (*) « Ils ne prendront point une femme débauchée ou déshonorée, et ils n'épouseront point une femme répudiée par son mari, car ils sont consacrés à leur Dieu. Ils prendront pour femmes *des vierges*. Ils n'épouseront point de veuves, ni de répudiées, ni de femmes déshonorées, ni de prosti-

(*) Lévitique, chap. XXI, verset 7, 13, 14.

tuées ; mais ils prendront pour femmes *des vierges* d'entre leurs concitoyens ».

« Combien de chrétiens catholiques seroient surpris de trouver de pareils passages dans un livre qui n'a été écrit que par l'inspiration de Dieu lui-même ! La sainte Ecriture n'a point pour auteur ces écrivains prophanes, qui ne s'amuseut qu'à parler de la raison et du bon-sens ; ceux qui ont écrit la Bible, le fondement de la religion chrétienne, ce sont des hommes inspirés qui parlent tantôt à Dieu face à face, et qui tantôt reçoivent par un ange les ordres directs de l'Eternel. Moïse, qui a resté pendant quarante jours avec son créateur dans un palais de brouillards sur la montagne de Sinai, est celui qui nous instruit le plus amplement et le plus clairement de ses volontés. C'étoit apparemment dans ce conseil secret que Dieu lui ordonnoit de ne faire épouser à ses ministres que des vierges.

Il est vrai que les prêtres catholiques ne peuvent suivre l'ordre que Dieu donna si positivement par la bouche de Moïse, puisque le mariage leur est interdit : aussi ne regardent-ils pas de si près ; et quand l'occasion se présente, rien ne les retient ;

que ce soient veuves , femmes répudiées , femmes prostituées , tout leur convient , et ils ne songent plus à la belle prérogative dont Dieu avoit fait jouir leurs prédécesseurs. A l'égard des ministres des autres religions , ils sont de même fort traitables là-dessus , et ils ne se font pas plus de scrupule d'épouser une autre femme qu'une vierge.

En suivant les apôtres , en examinant leur conduite ensemble ou séparément , on n'apperçoit qu'un même esprit fanatique et turbulent. Ici les fideles se querellent pour la distribution des aumônes ; là , un factieux s'expose volontairement à être lapidé en voulant expliquer des passages où il ne comprend rien lui-même : enfin , en cherchant à établir le royaume du Dieu de paix , ils s'attirèrent des châtimens , et causerent un désordre général : beaucoup de leurs crédules adhérens furent dispersés et persécutés , et après s'être défaits de leurs biens en faveur de leur secte ; il ne leur restoit que la misere et le désespoir.

Cependant , les disciples continuerent à faire des miracles devant quiconque n'en demandoit point. Pierre fait descendre le Saint-Esprit à droite et à gauche ; il n'a

qu'à imposer les mains , et tous le reçoivent indistinctement. Il n'y eut qu'un nommé Simon qui en fut privé : malgré l'envie qu'il témoignoit de recevoir la grace , Pierre la lui refusa : il insiste et offre de l'argent ; mais au lieu du Saint-Esprit , il s'attire une malédiction de la part de l'Apôtre. S. Pierre, en lui reprochant ses péchés , le menace de la colere de Dieu , et l'exhorte à la priere. Simon ne doutant pas que la priere de S. Pierre n'eût plus de ferveur que la sienne , lui dit : *Priez vous-même le Seigneur pour moi , afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous avez dit.* Mais S. Pierre ayant été satisfait de la besogne de ce jour-là , ne fit rien en faveur de Simon , et il l'abandonna à sa destinée.

Dans le même-tems , il arriva que Philippe reçut l'ordre de l'ange du Seigneur d'aller vers le midi au chemin qui descend de Jérusalem à Gaza ; pour expliquer à un Ethiopien , eunuque et puissant seigneur à la cour de Candace , les rêveries d'Esaië. Jusqu'à présent , tout se passe sans miracle. Philippe lui explique la prophétie d'Esaië , l'eunuque croit en Jésus-Christ , est baptisé et s'en va joyeux par son chemin. Mais com-

ment quitte-t-il Philippe ? L'esprit du Seigneur prit Philippe par la crinière , et le transporta dans Azot , sans que l'Eunuque s'en aperçut. C'est ainsi que S. Luc mêle le merveilleux avec les choses les plus naturelles ; il s'imaginait sûrement que cette histoire perdrait de son mérite , s'il ne l'accompagnoit de quelque absurdité.

Malgré tous les miracles des apôtres , ils étoient , ainsi que leurs sectataires , continuellement exposés aux persécutions. Tout-à-coup , Saul , un de leurs plus cruels ennemis , au moment qu'il alloit exécuter des ordres contre les chrétiens , se trouve un des plus zélés défenseurs de la foi de Christ. Mais pourquoi un changement si subit ? C'est que pour cette fois , Jésus-Christ ne s'y fiant plus à ses disciples , ni au Saint-Esprit , qui étoit à leur disposition , descend lui-même du haut des cieux , attend Saul sur la grande route , le surprend comme un coup de foudre , se fait connoître à lui , et lui reproche son acharnement contre les fideles. Que de partialité Dieu montra en tout tems envers des créatures , qui avoient toutes le même droit à sa miséricorde ! Nous avons vu , il y a un instant , Simon rejeté et aban-

donné , malgré le desir qu'il avoit d'être au nombre des élus ; ici Saul , un monstre de nature , qui ne se plaisoit qu'à faire des malheureux , qui commit les cruautés les plus inouïes envers ses freres , qui part de Jérusalem le cœur plein de haine et ne méditant dans sa route , que la vengeance contre les disciples ; Saul , dis - je , cet homme abominable , est converti par Jésus-Christ lui-même , dans le moment qu'il projettoit de nouveaux crimes. Dieu descend du séjour de la gloire , pour parler à Saul , et mettre par-là ses disciples à couvert de ses persécutions.

Ne disons rien à l'égard de cette conversion miraculeuse , le décret du Très-Haut étoit prononcé : sur-tout , ne nous scandalisons point de ce que Dieu a voulu faire un important personnage de Saul , malgré que ce fût un méchant homme. Par quelle voie qu'il ait été converti , on doit remercier la Providence ; car Saul devint humain , et on peut l'envisager comme un des plus éclairés d'entre les apôtres.

On voit souvent des hommes épris d'une opinion , et qui changent au moment où on s'y attend le moins. C'est ce qui est ar-

riqué avec Saul ; il n'est pas nécessaire de donner un tour de force à sa conversion : les plus grands fanatiques sont quelquefois les plus aisés à mettre à la raison. Mais comme c'est une histoire sainte , il faut absolument de la magie : sans une apparition , Saul ne seroit jamais devenu S. Paul.

Que de peines, que de tems il faut pour apprendre aux hommes à se servir de la raison ! Qu'il est difficile de dessiller des yeux aveuglés par le préjugé ! Que les progrès de la philosophie sont lents ! A peine fait-elle un pas en avant, qu'elle est en danger d'en reculer de deux. Si l'on calcule depuis que des hommes éclairés ont cherché à détruire les préjugés , il est inconcevable que nous soyons encore au tems de la superstition (*).

(*) N'a t'on pas vu de nos jours un des plus puissans princes de l'Allemagne soutenir de toute son autorité un suppôt de la cour de Rome, contre l'avis de tous les évêques germaniques, et ordonner à ses peuples de retomber dans une partie de leur ancienne superstition, d'où ils étoient à peine sortis ? Son prédécesseur avoit aboli un grand nombre de fêtes à charge à chaque citoyen, et lui les institue avec menace de châtier tous les contrevenans. (*Note des Editeurs*).

Zwingle, Hus, Calvin, Luther, ont été de grands hommes ; ils ont eu le courage de s'élever contre le fanatisme et contre le clergé, redoutable dans ces tems superstitieux ; ils ont détruit une partie des préjugés ; c'est à eux, peut-être, que l'on doit les écrits philosophiques que nous ont donnés depuis des hommes célèbres ; ils ont fait naître les idées, que l'on doit refuser d'admettre tout ce qui choque le bon sens. Cependant, ceux qui suivent leur doctrine ne sont pas plus conséquens pour cela ; à mesure qu'ils rejettent un article qui leur paroît absurde, ils en adoptent d'autres qui ne le sont pas moins.

Allez leur dire que les miracles, tant du vieux que du nouveau Testament, sont des inventions de génies grossiers et superstitieux ; vous les verrez les soutenir et les défendre, malgré qu'ils contredisent manifestement la bonté et l'impartialité d'un Dieu juste ; ils rejettent tous les miracles que les catholiques attribuent à leurs saints ; mais ils croiront, sans scrupule, quelques révoltans qu'ils soient, tous ceux que Dieu doit avoir faits en faveur du peuple d'Israël, tous ceux qu'on attribue à Jésus-Christ ;

tous ceux enfin que l'Écriture-Sainte prête aux apôtres.

Nous voyons Saul enrôlé dans la milice du Sauveur d'une manière particulière; il fut si effrayé de la visite inattendue de Jésus-Christ, qu'il resta aveugle pendant plusieurs jours; mais tout étoit déjà préparé: le Seigneur qui venoit de le rendre aveugle, alloit en même-tems lui chercher un médecin. Ananias reçut l'ordre d'aller imposer les mains à Saul, pour qu'il fût rempli du Saint-Esprit, et aussi-tôt il recouvre la vue, car *il tomba de ses yeux comme des écailles.*

Allez, Saul, annoncer votre aventure, mais ne la racontez point à des hommes raisonnables, car vous passerez pour un insensé. Prêchez la résurrection du fils de Dieu; faites des Prosélytes, enseignez-leur la vertu, recommandez-leur la patience et la charité envers leurs freres.

Mais Saul vous vous égarez. Comment, ayant le Saint-Esprit dans le cœur, pouvez-vous livrer à Satan des hommes semblables à vous, et créés à l'image de Dieu? Il n'y a qu'un méchant et un envieux qui puisse se servir de ses expressions. « Ceux qui ont rejeté la foi, ont fait naufrage quant à elle,

entre lesquels sont Himenée et Alexandre, que j'ai livré à Satan » (*). Voilà les paroles consolantes dont les apôtres se servoient constamment contre ceux qui refusoient de croire à leur nouvelle doctrine. Bien loin de confondre un pécheur ou un incrédule par des miracles dont ils avoient reçu le pouvoir du ciel, pour sauver des ames qui couroient à leur perdition, ils les livroient tout vivans à Satan, par des malédictions. Si Satan étoit aussi méchant que les disciples de Jésus-Christ, la venue du Messie lui pouvoit être plus profitable, qu'elle ne l'eût été pour le royaume des cieux.

Jamais les ministres de Dieu n'userent de clémence envers des peuples qui ne crurent aveuglément à leurs rêveries, qui furent toujours à leur propre avantage. Nous les voyons perpétuellement être les hommes les plus barbares, les plus cruels, les plus vindicatifs, les plus dangereux dans un état. Dans le vieux Testament, les sacrificateurs, à la tête des Israélites, ordonnent le carnage le plus terrible, et ex-

(*) Epître de S. Paul à Timothée, chap. premier, v. 19 et 20.

terminent, au nom de l'Eternel, des nations entières, qui vivoient dans la paix et dans le bonheur, avant que ces brigands fussent venus les troubler dans leur pays. Pour se former une idée des horreurs que le peuple de Dieu commit par son commandement, que l'on parcoure les livres de Moïse, et l'on trouvera les abominations que ce fanatique se permit et fit exercer à sa nation, en la persuadant que c'étoit-là la volonté et le commandement de l'Eternel (*).

Les apôtres, à l'exemple de leurs prédécesseurs, n'épargnoient personne quand ils pouvoient faire le mal impunément. Tandis qu'ils n'avoient en leur pouvoir que la force spirituelle; ils se contenterent de donner des malédictions à leurs ennemis; mais lorsque leur parti, qui grossissoit tous les jours, les mit en état de faire sentir leur haine sans s'exposer, alors ils donnerent des preuves de leur méchanceté. Depuis les disciples de Jésus-Christ, leurs fideles successeurs, n'ont pas dégénéré en cruauté.

(*) Nombres, chap. XXXI. Tout ce chapitre ne contient que les cruautés que le peuple d'Israël commit envers les Madianites, et le butin qu'il fit sur ses ennemis.

Des millions d'âmes ont été les victimes des poursuites des ecclésiastiques ; il n'y a pas une nation, pas une province, qui ne se soit plus ou moins souillée par des actes de tyrannie, et toujours à l'instigation des ministres de Dieu.

Quand les prêtres ne pouvoient plus faire des miracles, ils se servoient de ruse pour former des partis ; mais ayant une fois la force en main, ils se démasquèrent sans ménagement, et tous ceux qui ne voulurent pas croire aveuglément à leurs bêtises, périrent sous leurs coups.

C'est ainsi que les apôtres se crurent faire un mérite lorsqu'ils annoncèrent Jésus-Christ aux Gentils. Ce n'étoit pas ce qu'ils s'étoient proposé d'abord ; mais voyant que les Juifs étoient trop opiniâtres, ils se tournèrent du côté des Payens : ils eurent des reproches de la part des Juifs, mais ils se justifiaient en leur contant des rêves. De tous les peuples de la terre, les Juifs étoient les plus détestables. Se croyant les enfans chéris de leur Dieu, ils étoient jaloux quand ce Dieu fit mine de partager ses grâces avec d'autres nations : si les disciples de Jésus-Christ eussent trouvé plus de facilité chez

chez eux ; ils n'auroient jamais songé d'annoncer la venue du Messie aux Gentils : d'ailleurs c'étoit un passe-droit que Dieu faisoit aux enfans d'Israël ; puisque c'étoit aux Juifs qu'il l'avoit promis et qu'il le fit sortir de leur race , pourquoi ne pas se tenir à eux-seuls ? L'humanité auroit beaucoup gagné sans ce changement de système de la part de la Divinité , et personne ne se seroit damné chez les Gentils , en ne pas croyant que Dieu avoit envoyé son propre fils , afin qu'ils fussent sauvés , après qu'il eût été crucifié.

Il ne faut pas être surpris que Dieu se soit enfin tourné du côté des Payens. Les Juifs étoient aussi ingrats envers lui , qu'ils l'étoient envers les peuples parmi lesquels ils habitoient. Turbulens , inquiets , jaloux , perfides , voilà les caractères distinctifs du peuple d'Israël , du peuple de Dieu.

Ce qui est plus étonnant , c'est de voir les moyens extraordinaires dont Dieu se servit pour délivrer S. Pierre des mains d'Hérode , tandis qu'il permit que S. Jacques fut décapité. Pourquoi donc attribuer cette partialité à Jésus-Christ ? N'étoit-il pas autant intéressé à la conservation de S. Jacques qu'à

celle de S. Pierre , puisqu'ils annonçoient la même doctrine ? Il faut raisonnablement supposer que S. Pierre a été délivré d'une autre manière que par l'ange du Seigneur : d'ailleurs personne ne l'a vu que lui , puisque ses gardiens dormoient ; mais il faut se contenter de ce que S. Pierre a bien voulu raconter.

Les disciples Jésus-Christ imitoient parfaitement leur maître ; ils ne faisoient jamais de miracles pour leur propre sûreté : par-tout où ils se trouvoient, embarrassés eux-mêmes , le Saint-Esprit les abandonnoit , et toute leur science ne consistoit plus , que dans quelques discours déçus et dépourvus de bon sens. Il ne falloit d'ailleurs pas être trop curieux de leurs miracles car la plupart n'étoient faits que pour causer du mal.

Saint Paul étant arrivé à Paphos , où il trouva Barjésu , homme d'esprit et difficile à vouloir ajouter foi à la mort et à la résurrection du Sauveur , ne put donner des preuves plus claires de la vérité de sa mission , que de rendre aveugle *pour un certain tems* , l'incrédule Barjésu qui a osé lui

faire des questions. « Fils du diable (*) ; » lui dit S. Paul, ne cesseras-tu point de » renverser les voies du Seigneur qui sont » droites ? C'est pourquoi la main du Sei- » gneur va être sur toi, et tu seras aveugle » sans voir le soleil jusqu'à un certain » tems ». Probablement que Saint Paul ne put le rendre aveugle pour toute sa vie ; car il est vraisemblable qu'il l'auroit fait, en jugeant de la manière dont il lui parloit.

Tout ce que l'on peut dire à la louange des apôtres, c'est qu'ils ne paroissent pas avoir la soif de l'or et de l'argent, comme les prêtres de nos jours, et comme les sacrificateurs du vieux testament. Moïse, qui ne parla jamais que par l'ordre exprès de son Dieu, (quelqu'insensées qu'étoient ses demandes, il les faisoit toujours comme venant directement de l'Eternel), savoit parfaitement apprécier le mérite de ces métaux. Il cherchoit par toutes sortes de voies d'enrichir la race sacerdotale ; à peine

(*) Actes des apôtres, chap. XIII, v. 10. Quelle divinité ces termes annoncent dans la bouche d'un disciple de Jésus-Christ ! Oh qu'il étoit consolant d'entendre un *homme inspiré* raisonner de la sorte !

avoit-il ordonné des offrandes consistant dans les plus beaux mâles de toutes les especes d'animaux, qu'il exigeoit de l'or, de l'argent, des drogues aromatiques, &c. &c. &c.

Il est vrai que Moïse, pour mieux réussir dans ses projets et ne pas passer pour un ambitieux, demanda au peuple d'Israël ses richesses pour la construction du tabernacle. Mais les objets qu'il exigeoit, prouvent si clairement ses vues politiques, qu'il est impossible de s'y méprendre. « Parle aux enfans d'Israël, lui dit l'Éternel, et qu'on prenne une offrande pour moi; vous recevrez mon offrande de tout homme dont le cœur me l'offrira volontairement. C'est ici l'offrande que vous recevrez d'eux de l'or, de l'argent, de l'airain, de l'hyacinthe, de l'écarlate, du cramoisi, du fin lin, des peaux de moutons teintes en rouge, &c. » (*) Dieu qui étoit resté avec Moïse, pendant un long espace de tems, sur la montagne de Sinäï entouré simplement d'un nuage, exige tout-à-coup

(*) Exode, chap. XXV, v. 2, 3, 4 et suiv.

de son peuple , pour habiter parmi lui , un sanctuaire orné d'or et d'argent (*).

Lorsque nos prêtres avoient des tabernacles suivant le modele du sanctuaire des Hébreux , il falloit trouver d'autres ressources pour dépouiller les nations de leurs richesses. C'est à la suite de plusieurs actes de superstition , qu'ils imaginèrent un purgatoire ; c'étoit une occasion favorable de vendre leurs prieres à des gens imbécilles qui croyoient délivrer leurs parens ou leurs amis des plus cruelles souffrances , en donnant de l'argent à un prêtre , et en mettant ses oraisons , pour ainsi dire , à l'enchere.

Les apôtres sont sans reproche à cet égard ; ils ne prétendoient pas être exclusivement en possession des biens d'autrui ; mais ils vouloient seulement partager avec eux ; ce qui leur étoit en quelque façon pardonnable.

S'ils ont fait souvent des extravagances , ou si les écrivains du nouveau testament leur en attribuent , c'est l'esprit de leur tems , ou celui du tems des Evangélistes , qu'il faut en

(*) Ibid.

accuser ; car parlant sincèrement , leur conduite , quelle qu'en soit la raison , ne ressembloit ni à celle des sacrificateurs du vieux testament , ni à celle des prêtres de nos jours.

C'est pourquoi on pourroit accuser le clergé d'aujourd'hui , d'avoir pris plutôt pour modèle Moïse , Aaron et leur race détestable , que les disciples de Jésus-Christ. D'ailleurs , le caractère des premiers leur convient : arrogans, fiers, ambitieux, cruels, voilà comme étoient les hommes qui portoient la tiare par l'ordre de l'Eternel , et voilà comme ont toujours été les moines et les prêtres. Toutes leurs vertus ne consistoient que dans la fourberie et le mensonge : tromper des peuples crédules étoit constamment leur plus grande tâche.

Si l'on considère jusqu'où s'étendent les prétentions des ministres du Très-Haut , il est impossible d'y réfléchir sans en être affligé. Non-seulement croient-ils posséder le pouvoir de damner quiconque leur déplaît , mais encore ils osent mettre à l'épreuve des personnes qui leur sont présentées comme suspectes à l'égard de la foi. Nous voyons une égale fourberie chez les Hébreux : on ne

peut lire sans indignation, les passages de l'Écriture-sainte, en réfléchissant aux dangers auxquels étoient exposées les femmes des Israélites. Combien de pauvres épouses, accusées d'infidélité par des maris jaloux et féroces, présentées à l'épreuve à des imposteurs, auront été les innocentes victimes de la superstition et de l'ignorance, où les tenoient leurs sacrificateurs !

Femmes chrétiennes, ce n'est pas à votre religion que vous devez le changement d'un système si pernicieux ; mais à la raison. N'étoit-il pas douloureux, pour une femme vertueuse, d'être présentée devant un fourbe qui pouvoit la déclarer innocente ou coupable, selon ses caprices ? On sait en quoi consistoit l'épreuve et l'humiliation auxquelles elle étoit obligée de se soumettre, lorsque son mari la soupçonnoit d'infidélité, sans aucune preuve quelconque.

Le mari jaloux fit venir sa femme devant le sacrificateur, portant avec lui son offrande ; après plusieurs cérémonies ridicules, il prend de l'eau sacrée dans un vaisseau de terre, il y jette de la poussière ramassée sur le pavé, demande à la femme si personne n'a couché avec elle depuis qu'elle est sous

la puissance de son mari, et en lui faisant avaler cette eau sale et dégoûtante, peut-être empoisonnée, il lui fait faire le serment d'imprécation, en lui disant : « Quel'Eternel te livre, devant tout ton peuple, à la malédiction à laquelle tu t'es assujettie; qu'il fasse tomber ta cuisse et enfler ton ventre; Et que ces eaux, qui portent la malédiction, entrent dans tes entrailles, pour te faire enfler le ventre, et faire tomber ta cuisse ». (*) Peut-on pousser la superstition et l'impertinence au-delà de ces cérémonies iniques et barbares? Si le mari étoit l'ami du sacrificateur, il étoit assuré de son fait, et sa femme étoit livrée à la honte et au désespoir malgré son innocence.

Comment est-il possible que la Bible serve de fondement à toutes les religions chrétiennes? Est-ce dans ce tissu d'absurdités qu'elle renferme, que l'on peut puiser une morale sainte et convenable à l'homme? Les Juifs qui maudissent les soixante et dix traducteurs de l'Ecriture-sainte, devroient être les seuls en possession des fastes de leur nation. Capables de faire aujourd'hui ce que

(*) Nombres, chap. V, v. 12 et suiv.

leurs barbares ancêtres exécutoient il y a plusieurs milliers d'années, ils extermineroient encore des nations, s'ils possédoient la force, et toujours par le commandement de leur Dieu.

Moyse, leur législateur, n'étendoit pas seulement ses cruautés sur des peuples étrangers, mais il faisoit quelquefois sentir aux Israélites mêmes les actes les plus tyranniques. Sous prétexte d'appaiser la colere de Dieu, il ordonnoit souvent le plus grand carnage parmi les Juifs, pour les fautes les plus légères, et dont il n'étoit pas exempt lui-même. Il faisoit pendre publiquement un grand nombre d'entr'eux, pour avoir voulu s'unir à des filles Moabites.

C'est ce qu'il y a de remarquable, c'est de voir que Dieu se plaisoit d'avoir pour ses ministres des hommes cruels et insensibles aux cris de l'humanité ; rarement trouve-t-on qu'il ait pris à son service un caractere doux et bienfaisant. Le fanatique Phinées, pour avoir trempé sa main dans le sang de plusieurs victimes, eut, pour récompense de ses crimes, l'honneur d'entrer en alliance avec son Dieu, qui dit à Moyse : « Phinées, fils d'Eléazar, fils d'Aaron le sacrificateur,

a détourné ma colere de dessus les enfans d'Israël, parce qu'il a été animé de mon zele au milieu d'eux, et je n'ai point consumé les enfans d'Israël dans mon indignation. C'est pourquoi déclare lui que je lui donne mon alliance de paix, et l'alliance du *sacerdoce* perpétuel sera tant pour lui que pour sa postérité, parce qu'il a été zélé pour son Dieu (*) ». Observez que l'indignation du *bon Dieu* n'avoit cessé, que lorsqu'il y eut vingt-quatre mille hommes immolés à sa vengeance.

Cependant, malgré ces récits révoltans, les ministres de Dieu trouvent moyen de tirer parti de la conduite de Phinées; ils font voir que Dieu ordonne d'exterminer des hommes qui lui déplaisent; ils font entendre que c'est leur devoir et celui des rois. Hommes insensés, quand cesserez-vous d'animer les peuples les uns contre les autres pour la cause de votre Dieu? Donnez-leur une fois l'exemple de la modération et de l'amour du prochain. Si les nations et leurs rois connoissoient leurs véritables intérêts, ou ils vous écraseroient tous sans distinc-

(*) Nombres, chap. XXV, v. 7 et suiv.

tion, ou du moins ils mettroient un frein pour être à l'abri de vos séductions.

Sans doute, l'homme paroît être fait pour ajouter foi à tout ce que l'on débite touchant son Dieu. Méchant par nature, il lui faut un Dieu qui le justifie par ses propres actions : un Dieu constamment bon, ne rempliroit point ses vues. On nous dit que *Dieu a créé l'homme à son image* ; mais c'est tout le contraire ; c'est l'homme qui a créé Dieu d'après le sien, et d'après la foible nature humaine. N'est-ce pas offenser une Divinité que de lui attribuer un commerce direct ou indirect avec des créatures remplies de défauts, avec des êtres imparfaits en tous sens, et qui ne doivent leur existence qu'au hasard ? L'homme non content d'être le maître, par son intelligence naturelle, des animaux de toute espèce s'arroe encore le droit de traiter d'une façon ou d'une autre avec l'Esprit céleste, qu'il fait agir selon sa volonté ; il n'est pas satisfait de pouvoir faire usage de sa raison, le don le plus précieux que la nature lui ait pu accorder, mais son ambition l'égare jusqu'à prétendre à vivre éternellement dans les plaisirs avec son Dieu.

Hommes , si vous croyez un Dieu , respectez donc cet être incompréhensible , et ne lui attribuez pas les plus grands désastres qui puissent arriver sur le globe que vous habitez. De la maniere dont vous le dépeignez , vous n'en faites pas seulement un homme , encore moins un Dieu , vous en faites un monstre.

On auroit dû punir sévèrement tous les législateurs qui se vantoient tantôt d'être inspirés d'une maniere invisible , et tantôt de s'entretenir familièrement avec l'Être suprême. En rentrant en nous-mêmes , ne sommes-nous pas forcés d'avouer que nous ne sommes pas faits pour connoître , ou pour mieux dire , que nous sommes indignes de vouloir pénétrer dans les mysteres d'une Divinité ?

Tout ce que nous ont transcrit ces prétendus hommes inspirés , est rempli de contradiction. Ici Dieu punit tout le genre humain pour la faute de leur premier pere. Mais à peine a-t-il prononcé sa sentence , qu'il se promet à lui-même de délivrer ses créatures chéries par la mort de son propre fils. Dieu ne faisoit-il rien en faveur des

hommes jusqu'à la venue du Messie? Etoient-ils totalement abandonnés à eux-mêmes pendant l'espace de quatre mille ans, que Jésus vint pour les sauver? Point du tout: nous voyons des miracles étonnans; Dieu conclut des alliances offensives et défensives avec son peuple; ici il préside en personne, là toute la puissance céleste est à son service: tantôt il l'humilie, tantôt il le relève; le peuple de Dieu se voit alternativement secouru et abandonné par son auguste Allié. Les Juifs attribuerent tout à leur Dieu. Etoient-ils vainqueurs? l'Eternel se trouvoit à la tête de leurs armées. Etoient-ils battus? l'Eternel les avoit abandonnés. Commettoient-ils les crimes les plus atroces? c'étoit par l'ordre de l'Eternel.

Mais pourquoi Dieu, dans sa bonne humeur, et lorsqu'il se réconcilioit avec une partie de ses créatures, ne leur donnoit-il pas l'absolution du péché originel? N'étoit-ce pas fort ridicule de sa part d'entrer en alliance avec des hommes contre lesquels il conservoit une vieille rancune? Il étoit impossible qu'une pareille alliance

fût de longue durée , et que l'on en retirât tout le fruit que l'on devoit naturellement attendre.

Dieu s'allier avec des hommes ! Et pourquoi ? est-ce pour se mettre en sûreté contre une puissance redoutable et inconnue ? Non ; ce n'est que pour exterminer des nations paisibles , qui eurent le malheur de ne pas connoître le Dieu des Israélites , et qui étoient exclues de l'alliance qu'il avoit faite avec eux.

Nous voyons encore de nos jours les chrétiens imiter en quelque maniere les Juifs ; on ne se fait pas le plus léger scrupule de vouloir s'attacher la Divinité par des prières et des actes de dévotion , pour le succès de ses armes : on invoquera son assistance pour la guerre la plus injuste. Le même Dieu sera tourmenté dans le même tems et pour la même raison , chez les divers peuples qui se voient à la veille d'une rupture. Chacun espere de l'engager à soutenir sa cause contre l'ennemi qu'il a à combattre. Le chrétien catholique cherche à s'assurer sa protection , en intéressant la mere de Dieu et une partie des saints les plus accrédités , tandis que le chrétien pro-

testant s'adresse directement à Dieu par des jeûnes et des prières d'un autre genre. Quelle conduite doit tenir la Divinité, *le pere de tous les hommes*, dans une pareille crise ? Doit-il protéger une nation au détriment de l'autre, ou doit-il les abandonner à leur courage et à leur habileté ? D'ailleurs, en jugeant d'après la conduite qu'il tenoit envers les Israélites, il est impossible de savoir si l'on a tort ou raison.

Après une victoire, après qu'il est prouvé que l'on a causé plus de mal à son ennemi qu'il n'a pu faire, on chante le *Te Deum* ; on remercie Dieu de ce qu'il a bien voulu présider et donner sa bénédiction, pour avoir pu massacrer et exterminer ses créatures ; plus on a fait de malheureux, et plus les graces qu'on lui rend sont éclatantes. Quoi, hommes insensés ! vous croyez qu'un Dieu juste et impartial soit flatté de ce que vous le faites le principal auteur de vos cruautés, de ce que vous lui adressez des remerciemens pour vous avoir soutenu dans le crime ? Etrange opinion, qui cependant se trouve chez toutes les nations !

Ne seroit-ce pas plus raisonnable de faire

pénitence , de demander pardon à Dieu d'avoir fait du mal à son prochain de gré ou de force , que de supposer qu'il prend plaisir à votre reconnoissance ? Chrétiens ; si vous croyez votre Dieu bon et juste , au lieu d'un *Te Deum* à la suite d'une victoire ; chantez les pseumes de David , où il implore la grace de Dieu et le pardon de ses péchés. Si vous avez lieu de vous féliciter d'avoir humilié l'ennemi , faites des réjouissances pour immortaliser l'événement ; mais n'imites plus ces fanatiques Israélites , qui attribuoient le succès de leurs horreurs à la force et à la protection de leur Dieu.

Moyse , qui étoit le premier à intéresser l'Eternel dans les querelles qu'il s'attiroit par sa conduite bizarre , cherchoit peut-être par-là d'éviter les reproches que l'on auroit pu lui faire. En accusant Dieu de ses forfaits , il se garantissoit de l'indignation des hommes. Tous les prophetes ont suivi son système : s'ils ordonnoient de massacrer des rois et des nations entieres , c'étoit Dieu qui les avoit inspirés. En général , la conduite des principaux personnages du vieux Testament est si révoltante , que l'on ne conçoit pas comment on peut

envisager la Bible comme un livre saint. Le peu de morale que l'on en tire à force de la commenter, ne balance certainement pas le mépris que l'on doit avoir pour elle, si on consulte la raison. Les sacrificateurs, les prophètes, les rois, Dieu même, tous jouent des rôles plus ou moins détestables. Israël ! si tu as languï si souvent et si long-tems dans la captivité, c'est parce que tu méritois l'indignation de l'Etre suprême ; il étoit impossible que Dieu eût pu envisager plus long-tems avec indifférence les exécutions que tu commettois sous son nom.

Cependant il seroit bon qu'un général chrétien connût l'Ecriture-Sainte ; sans s'attacher aux usages des Hébreux, il ne devroit consulter que ce qui peut intéresser l'humanité. Il est vrai que l'on trouve dans chaque chapitre des contradictions manifestes. Les sacrificateurs, qui étoient à la tête des Israélites, recommandoient de ne point détruire les champs ni les arbres fruitiers des ennemis, mais en même tems ils ordonnoient que l'on fit passer tous les mâles au fil de l'épée, en conservant les femmes, les petits enfans et les bêtes. Mais à peine avoient-ils usé de cette clémence envers des

créatures qu'ils ne redoutoient point, qu'ils firent mourir tous les êtres vivans qui se trouvoient dans les villes conquises.

Ce ne seroit que peu de chose, si l'on ne trouvoit dans l'Écriture sainte que de ces passages historiques, qui ne regardent nullement la foi; tout ce qui nous paroît ridicule, c'est que ces sortes de matières auroient dû être retranchées d'un livre qui sert de base à la religion. Si les Juifs étoient jaloux de posséder les descriptions des guerres et conquêtes de leur nation, ils auroient pu faire une histoire séparément. D'ailleurs, de la manière dont tout est écrit, il auroit été assez difficile de séparer les loix de Dieu d'avec les loix de leurs chefs; car le Dieu jaloux et terrible se trouvoit constamment au milieu d'eux.

Peu à peu la Divinité s'éloignoit de son peuple; elle ne le gouvernoit plus que par ses ministres, qui n'étoient pas toujours bien instruits de la conduite qu'ils devoient tenir. La plus grande faute que les sacrificateurs eussent pu commettre, c'étoit de partager leur autorité avec des rois que le peuple d'Israël demandoit à hauts cris. Quoique les rois sacrés par la main des pro-

phètes , leur furent quelque tems soumis , ils ne laisserent pas que de s'approprier bientôt la plus grande partie de l'administration.

S'il y a dans la Bible encore quelques parties qui méritent sur-tout d'être critiquées , c'est certainement le livre de Job. On doit être convaincu que son historien ne pouvoit être qu'un ignorant , qui ne connoissoit ni la nature qu'on attribuoit à l'Eternel , ni celle de Satan , qui dût être éternellement banni de devant la face du Dieu redoutable qui l'avoit précipité dans les abîmes. N'est-il pas plaisant de voir Satan se confondre avec les enfans de Dieu , et se présenter tout essoufflé devant l'Eternel ? Et bien loin de trouver mauvais une pareille hardiesse , Dieu s'entretient très-familièrement avec celui qui l'avoit voulu détrôner , et qui avoit soulevé des millions d'anges contre lui. Peut-être cette entrevue avoit-elle pour but une réconciliation entre les chefs du paradis et de l'enfer ? Rien moins que cela. Dieu qui s'enorgueilloit d'avoir dans la personne de Job , qui étoit extrêmement riche , un homme integre et droit , de façon qu'il étoit le seul sur toute la terre

terre qu'il remarquoit particulièrement , demanda en souriant à Satan , qui venoit de courir çà et là sur la terre , s'il n'avoit point observé son fidele serviteur Job. Satan qui ne croyoit pas que l'on pût être vertueux étant accablé de malheurs et de misere , répondit à l'Eternel , en haussant les épaules , qu'il étoit fort facile à Job d'être vertueux et de craindre son Dieu , puisqu'il le combloit de ses faveurs et qu'il lui avoit donné des richesses immenses. Dieu qui n'avoit point réfléchi à ces raisons , donne le pouvoir à Satan de détruire tout ce qui appartenoit à Job ; il ne s'agit plus que de mettre en exécution ce pouvoir , afin que le saint homme succombât , pour justifier le doute qu'avoit fait naître Satan dans l'entretien avec son Dieu. Job , au milieu de ses offrandes et de ses prieres , reçut l'affligeante nouvelle, que tous ses brebis, bœufs, ânesses, avoient été détruits et enlevés , et ses serviteurs passés au fil de l'épée. Les messagers qui lui rapportèrent ces avis , n'avoient pas achevé leurs récits , que survint un quatrième , qui lui dit que ses enfans , au nombre de dix , avoient été ensemble à se réjouir honnêtement chez leur frere aîné , lorsqu'un

vent impétueux s'élevoit avec tant de violence , qu'il fit tomber la maison et écraser toute l'assemblée.

Que fit Job dans ces circonstances ? Job , plus juste que son Dieu , qui avoit suivi les mauvais conseils de Satan , ne murmura point , se consola de ses pertes , et donna par-là les plus grandes preuves de son intégrité.

Cependant Satan ne perdit point courage ; il se présente une seconde fois devant l'Éternel , qui le reçut avec beaucoup de civilité. Dieu tout enivré de la constance de Job : eh bien , dit-il à Satan , as-tu considéré mon serviteur Job ? Tu vois comme il conserve son intégrité , *et cependant tu m'as incité contre lui pour l'affliger sans sujet.* L'éternel qui fait ici un aveu assez ingénument , et qui paroît s'en repentir , permet pourtant à Satan , d'après de nouvelles représentations , de frapper son fidele serviteur d'un ulcere malin , depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête.

Job , si j'ajoutois fois à ton histoire : j'irois plus loin que toi : sans être accablé de tes mots et de tes afflictions , je maudirois non-seulement mon existence , mais mon indi-

gnation me conduiroit jusqu'à maudire le perfide tentateur.

Cependant Job, ce dieu incarné, (car Job mérite ce titre), commence à perdre patience : les maux qu'il essuie le forcent enfin de se plaindre ; et c'est dans l'excès de sa douleur, qu'il dit cette phrase sententieuse : « Pourquoi la lumière est-elle donnée au misérable, et la vie à ceux dont le cœur est dans l'amertume ? Pourquoi la lumière est-elle donnée à l'homme dont le chemin est caché, et que Dieu a environné de tous côtés de ténèbres (*) ? »

Pendant que Job supportoit ses douleurs avec autant de patience qu'il est possible de lui en supposer, survinrent ses amis pour le consoler. Plusieurs chapitres du livre de Job ne contiennent qu'une leçon aussi ennuyeuse pour le lecteur bien portant, qu'elle l'aura dû être à Job accablé de douleurs. Quelle consolation un moribond tireroit il du discours d'un prêtre, si celui-ci alloit lui dire, entr'autres rapsodies : « Le rugissement du lion et le cri du grand lion cessent ; les dents des lionceaux sont arrachées. Le

(*) Job, chap. III, v. 20 et 23.

lion périt faute de proie , et les petits du vieux lion ont été écartés ». Qu'avoient de commun ces lions et ses lionceaux avec les ulcères de Job ? Il étoit fort naturel qu'il devoit enfin se lasser des discours de ses amis , qui bien loin d'imaginer un complot entre Dieu et Satan pour accabler injustement l'innocent Job , lui firent entendre ouvertement qu'il avoit mérité tout ce qui venoit de lui arriver.

A peine Job étoit-il débarrassé de ces ennuyeux consolateurs , que l'Eternel vint lui parler du milieu d'un tourbillon. Job n'aura pas perdu au change ; car le discours d'un Dieu doit nécessairement emporter sur celui des hommes. Voici le début de l'Eternel : « Qui est celui qui obscurcit mon soleil par des paroles sans science » ? Qu'est-ce que l'Eternel entendoit dire par ces paroles à un homme qui souffroit les plus cruelles douleurs par son bon plaisir ? Il étoit plus pardonnable à Job de déraisonner , que non pas à l'Eternel. Mais on ne sera plus surpris de cette question , quand on aura lu le chapitre XXXVIII du livre de Job en son entier.

Il n'y a qu'une imagination en délire , qui puisse mettre un pareil discours dans la

bouche d'un Dieu. Quoi, dit l'Eternel à Job, est-ce toi qui a créé la terre? Est-ce toi qui a renfermé les eaux dans leurs bords? Est-ce toi qui fais pleuvoir, qui regle le cours des astres, qui produit la rosée, la neige, la glace? Enverras-tu les foudres, en sorte qu'elles partent et qu'elles te disent : nous voici? Qu'est-ce qui pourra raconter ce qui se passe dans le ciel avec sagesse, et arrêter les influences des cieux, lorsque la poussière est détrempeée par les eaux qui l'arrosent, et que les *mottes* de la terre se rejoignent?»?

Qu'est-ce que Job auroit pu répondre à des questions si délicates? Que diroient nos plus grands physiciens, si Dieu leur parloit sur ce ton-là? Ils ne verroient pas plus clair que Job, qui prit le parti de se taire, et qui aima mieux passer pour un ignorant, que de s'engager dans une dispute d'où il ne seroit probablement pas sorti vainqueur.

Mais Dieu n'avoit pas encore achevé de faire l'étalage de sa puissance et de ses œuvres; le chapitre XXXIX et les deux suivans sont si comiques, que l'on peut dire qu'il n'y a pas de charlatan comparable à l'Eternel. « Chasseras-tu la proie pour le

vieux lion, dit-il à Job, et rassasieras-tu les lionceaux qui cherchent leur pâture? qui est ce qui prépare au corbeau sa nourriture, lorsque ses petits courent çà et là; *crient au Dieu fort*, parce qu'ils n'ont rien à manger?

On a constamment soutenu que l'homme étoit la créature la plus parfaite que Dieu ait créée: si cela est, Dieu ne se vante ni de la structure ni de l'intelligence dont il l'a douée. Trouve-t-on dans la sainte écriture un seul endroit où Dieu décrit avec autant de chaleur les qualités de l'homme, comme il le fait dans le livre de Job en parlant du *béhémoth*, du *léviathan* (*) et même du *cheval*?

Après que l'Eternel eut donné plusieurs défis à Job, il lui dit: « *As-tu un bras comme le Dieu fort? ta voix tonne-t-elle comme la sienne?* » Job n'osant se mesurer avec le Dieu fort, garde le silence et écoute paisiblement la suite du discours de l'Eternel. Considère, lui dit-il, le *béhémoth* que j'ai créé avec toi; il mange le foin comme le bœuf! Sa force est dans ses flancs, et sa vigueur est dans le nombre de son

(*) La sainte Ecriture suppose que le premier est l'éléphant, et l'autre un gros poisson, ou le crocodile.

ventre. Il remue sa queue comme un cedre, les nerfs de ses hanches sont entrelacés. C'est le chef-d'œuvre du Dieu fort : celui qui l'a fait lui a donné son épée. « La description » que fit l'Eternel du *léviathan*, quoiqu'il » ne soit pas compté pour son chef-d'œuvre, n'est pas moins curieuse. Suivant » Dieu, il n'y a rien sur la terre qui puisse » lui être comparé; il a été fait pour ne rien » craindre ».

Quand on considère le fondement de l'édifice des religions chrétiennes et judaïque, on ne peut concevoir que de pareilles foiblesses aient pu prendre racine dans le cerveau de l'homme. Est-il possible que l'on puisse envisager comme divins des fables destituées de toute vraisemblance, et qui ne font que choquer toute créature raisonnable, qui les examine avec le bon sens que la nature lui a donné? Le livre de Job est non-seulement le livre le plus injurieux pour la Divinité, mais il est encore le plus propre à détruire toute idée religieuse. Car, quand on réfléchit à la conduite que l'on fait tenir à Dieu et à Satan, il sembleroit que tous les deux ne s'occupent, lorsqu'ils sont d'accord entr'eux, que de faire

sentir leur supériorité aux foibles créatures de ce monde.

Mais revenons à notre Job , et voyons s'il est bientôt délivré de l'épreuve où l'avoit mis Satan du consentement de Dieu.

Job , pour couper au court avec l'Eternel , qui venoit de lui faire parade de sa force et de son adresse , lui dit : « Je sais que tu » peux tout , et qu'on ne sauroit t'empêcher » de faire ce que tu as résolu ». Il est assez singulier que l'Eternel ne vit quelque malice dans la réponse de Job. Quoi qu'il en soit , Dieu se contenta de ce que Job venoit de dire , peut-être par pure complaisance , et il s'occupa de dédommager son serviteur de ses pertes et de ses souffrances. Pour cet effet , il ordonna à trois amis de Job de lui amener sept taureaux et sept bœufs , *pour qu'il ne les traite pas selon leur folie , parce qu'ils n'avoient point parlé avec droiture devant lui , comme son serviteur Job.*

Comment Dieu put-il exiger de parler avec droiture , pour ne pas encourir sa vengeance ? A quoi servoit l'intégrité de son fidele serviteur , sinon à s'attirer des maux sans nombre ? Mais jamais on ne persuadera à des hommes qui possèdent de la raison , qu'un

Dieu juste prenne plaisir à tourmenter des créatures qu'il chérit ; cette morale ne peut convenir qu'à des esprits bourrus.

Enfin , Job recouvre sa santé ; il rentre en possession du double des biens qu'il avoit perdus ; Dieu lui donne quatorze mille brebis , six mille chameaux , mille paires de bœufs et mille ânesses , et pour réparer entièrement son tort , Dieu lui rendit aussi sept fils et trois filles , qui , selon l'Écriture sainte , « étoient les plus belles femmes dans » tout le pays , et leur pere leur donna une » portion de son héritage , comme à leurs » freres » : de sorte qu'en prenant les choses dans leur vrai sens , ceux qui avoient le plus de profit de toute cette chicane , étoient les beaux-fils de Job , qui , étrangers jusqu'alors à toute l'histoire , obtinrent beaucoup de bétails , avec les plus belles filles que l'on ait vu dans le pays de Huts. Selon moi , la bénédiction que reçurent ceux-ci , valoit mieux que la grande considération que Dieu témoignoit à son fidele serviteur Job , « qui mourut fort âgé et rassasié de » jours ».

Ici l'histoire de Job finit : Dieu croit avoir tout réparé ; il a rendu à sa victime le double

de ses bestiaux, il lui a fait avoir sept fils et trois filles en place de ceux qu'il avoit fait écraser. Ne pourroit-on pas demander à l'Eternel, comment il a récompensé ces pauvres créatures qui ont péri par le pouvoir qu'il avoit accordé à Satan? Les premiers enfans de Job se sentoient-ils assez indemnisés, d'être remplacés par d'autres? Les serviteurs qui ont été passés au fil de l'épée par les Sabéens, étoient-ils satisfaits lorsque leur maître possédoit six pour trois, ou douze pour six en leur place? On pourra me dire, que Dieu les a retirés chez lui; mais s'ils n'étoient pas préparés à la mort, comme l'on peut présumer avec justice, puisqu'ils étoient sous la puissance de Satan, que sont-ils devenus? Satan a-t-il été obligé de les relâcher, ou Dieu les lui a-t-il abandonné sans autre forme de procès? . . .

Si nous faisons ici ces objections, ce n'est pas dans la vue de prétendre que Dieu rendit compte de ses actions, c'est simplement pour faire sentir l'absurdité de cette histoire. Cependant, malgré que Dieu soit représenté comme l'être le plus capricieux et en même-tems le plus injuste que l'on puisse imaginer, les ministres de toutes les reli-

gions chrétiennes trouvent moyen d'en tirer parti, et ils ne voient pas que ce que Dieu fait ici à Job, doit naturellement inspirer de la méfiance aux fideles.

Pourquoi laisse-t-on subsister dans l'Ecriture sainte des passages qui peuvent donner une mauvaise opinion de la Divinité? Est-il nécessaire que Dieu soit en liaison avec Satan pour tenter un foible mortel? Ne savoit-il pas d'avance tout ce qui alloit arriver, et avoit-il besoin de suivre le conseil de Satan pour savoir si Job persisteroit ou non dans son intégrité, lorsqu'il seroit accablé de maux et de malheurs? Périssent à jamais tous ces fanatiques qui veulent nous forcer d'adorer une Divinité, qu'ils nous font connoître sous des traits aussi odieux!

Il est vrai que l'Ecriture sainte fourmille des plus grandes cruautés; que l'on attribue sans ménagement à l'Eternel; et si l'on observe ce qui est arrivé au peuple d'Israël au sujet du dénombrement que fit faire le roi David, l'on ne sera plus surpris de la mort tragique des premiers enfans de Job. Le roi David, qui étoit presque continuellement en guerre avec les Ammonites et les Philistins, pour connoître probable-

ment l'état de ses armées et la population de ses provinces , ordonné à Joab et aux principaux du peuple , de faire le dénombrement de ses sujets. Joab obéit à regret , et n'exécuta l'ordre du roi qu'en partie. Quoiqu'il n'y eut rien en apparence qui put offenser le Dieu d'Israël , cette conduite de la part de David lui déplut : David commence à s'en douter et à s'en repentir , et pour prévenir la colere de son Dieu , il lui dit : « J'ai commis un très-grand péché d'avoir fait une telle chose : je te prie , pardonne maintenant l'iniquité de ton serviteur , car j'ai agi très-follement ».

Est - ce qu'un Dieu bon n'auroit pas dû pardonner à David , après qu'il eut fait un aveu sincere de sa faute et lui avoir demandé grace ? Chacun s'y seroit attendu , surtout si l'on considere la nature du péché.

Que fit le *Dieu de miséricorde* ? Indigné de ce que David avoit osé faire faire le dénombrement de son peuple , sans son commandement , il envoya le prophete Gad au Roi , pour lui annoncer sa disgrace , et pour lui dire que par grace spéciale , il lui laisseroit choisir entre trois fléaux , savoir : la peste , la famine ou la guerre. David , qui

fut vivement pressé de la part du prophète à se décider promptement, choisit la peste. Gad rend compte de son ambassade et dit choix qu'avoit fait David, et l'Eternel se prépare au carnage.

Le peuple d'Israël vivoit dans la plus parfaite sécurité, lorsque son Dieu envoie un ange, armé d'une épée, ravager la terre qu'il habitoit. Soixante et dix mille hommes périrent sous les coups de cet ange redoutable ; et il se préparoit à frapper Jérusalem, lorsque l'Eternel, curieux de voir l'effet de sa colere, regarda et fut touché de compassion. L'ange alloit continuer sa besogne, lorsque Dieu lui dit de remettre l'épée dans le fourreau jusqu'à nouvel ordre.

Pourquoi Dieu ne daigna-t-il pas regarder plutôt ? peut-être que le spectacle de sa cruauté envers des créatures innocentes, l'auroit touché avant qu'il y eût soixante et dix mille hommes de tués par son ange destructeur. Peut-on louer sans flatterie la compassion de l'Eternel ? Il seroit absurde de trouver cette conduite équitable.

David, consterné de l'affliction où il voyoit son peuple, qu'il aimoit et chérissoit, s'adresse à son Dieu pour lui faire

cesser le dégât qu'il causoit parmi ses sujets.
« N'est-ce pas moi, lui dit-il, qui ai commandé de faire le dénombrement du peuple ? C'est moi qui ai péché et qui ai très-mal agi ; mais ces brebis, qu'ont-elles fait ? Eternel, mon Dieu, je te prie que ta main soit sur moi et sur la maison de mon pere, et qu'elle ne soit point sur ton peuple pour le détruire ». La conduite que l'on prête à David est divine ; mais comment trouvez-vous celle du bon Dieu ?

Quel roi ou prince craindroit aujourd'hui une peste dans ses états, pour avoir fait faire, sans l'ordre de l'Eternel, le dénombrement de ses sujets ? Cependant vous voyez, d'après l'Écriture-Sainte, à quoi étoient exposés les Israélites, de ce que leur roi voulut savoir leur nombre. Il seroit assez étrange qu'un roi qui se verroit à la veille d'une guerre, ne pût, sans un avis de l'Eternel, savoir l'état de son armée ni de ses finances. Mais comme tout change avec le tems, il paroît que Dieu a abandonné ses prétentions, et qu'il laisse faire les rois et les princes selon leur bon plaisir.

De pareilles histoires seroient fort propres à induire nos rois en erreur : il seroit flat-

teur pour eux de croire que Dieu punit les nations pour des fautes qui sont personnelles ; mais allons doucement ; vous verrez que l'Eternel change à chaque instant , et que l'on ne peut compter sur rien.

Dieu n'a-t-il pas une espece de code de loix , une regle , un principe dans les châtimens ? ou suit-il tout simplement le caprice qui le domine dans le moment où l'on peche ? D'après ce que nous voyons dans la sainte Ecriture , il paroît qu'il n'y a rien de fixe.

David commet un adultere avec la femme d'Urie , qu'il cherche par toutes sortes de flatteries d'engager de retourner dans sa maison auprès de sa femme , pour que son crime reste caché. Urie , qui pénétra les desseins de son roi , ne rejoignit point sa femme ; David lui-même lui fit des représentations ; mais il éluda l'entrevue avec sa femme , en disant au Roi que l'arche , Israël et Juda logent sous des tentes. En vain David le fit venir et l'enivrer en sa présence ; Urie persista à ne point descendre dans sa maison. Quel parti reste-t-il à prendre ? David écrivit une lettre à son général Joab , pour lui recommander de faire ensorte

qu'Urie soit tué dans le combat. Ce qui ne manqua pas d'arriver ; Urie, qui paroisoit être un vaillant homme, fut lâchement abandonné, ainsi que beaucoup d'autres, et ils périrent par le commandement de leur Roi.

On voit par cette noirceur que David cherchoit à se débarrasser d'Urie, afin qu'il pût épouser Bath-Scébah, de laquelle il étoit devenu passionnément amoureux.

Mais cette action déplut à l'Eternel, qui envoya le prophete Nathan pour annoncer à David que le fils qui lui étoit né de la femme d'Urie, mourra. Mais si David étoit jaloux, la mort de cet enfant lui devoit être plus supportable, que ce que l'Eternel lui fit encore déclarer par la bouche de ce prophete. « Ainsi, a dit l'Eternel : voici, je » vais susciter contre toi un mal qui naîtra » de ta propre maison, j'enleverai tes femmes devant tes yeux, je les donnerai à un » de tes proches, et il dormira avec tes » femmes, à la vue du soleil qui t'éclaire ». (*) C'auroit été une belle sentence, si elle eût été faite en faveur d'Urie, et qu'il eût pu en

(*) II Samuel, chap. XII, v. 11.

profiter. Quoi qu'il en soit , ce que vient de dire le prophete Nathan , doit servir de leçon aux rois ; il est clairement prouvé que s'ils enlevent des femmes à leurs sujets , que ceux-ci ont le droit de repousser l'injure par l'injure , sans que la majesté royale puisse s'en offenser. Bien mieux encore , David , qui avoit un grand nombre de femmes , fut obligé de se soumettre à cette sentence pour chacune d'elles , quoiqu'il n'en eut pris qu'une injustement.

Si l'on a rapporté l'histoire du crime de David , ce n'étoit que pour faire un parallèle entre le châtimement qu'il subit à cette occasion , et celui que ressentit tout le peuple d'Israël lors du dénombrement. David fait enlever une femme par ses gens , commet un acte d'adultere avec elle , fait tuer son mari et avec lui beaucoup de braves gens par une trahison perfide et indigne d'un grand prince , et est quitte pour la perte de son enfant sacrilege , tandis que Dieu fit périr soixante et dix mille hommes , à cause qu'ils avoient été comptés par l'ordre de leur Roi. Est-ce que l'Eternel seroit l'ennemi juré de l'arithmétique ?

Quelle énorme différence du crime de
Tom. II.

B b

David envers Urie et ses malheureux compagnons , et de celui du dénombrement de ses peuples ! Et quelle partialité dans les châtimens de l'Eternel !

A chaque phrase de la Bible , on ne voit que les caprices que les prophètes voulurent bien attribuer à leur Dieu. Ici David est puni lui-même de ses péchés ; là c'est son peuple qui supporte la peine : comme si un Dieu juste pouvoit punir des créatures innocentes , et épargner le coupable. Heureusement n'ont-ils pas persisté dans cette opinion. A quoi ne seroient pas exposés les empires , si Dieu vouloit les exterminer à chaque petite faute que pourroient faire leurs rois ?

Ce qu'il faut encore observer à l'occasion de David , ce grand faiseur de pseumes , c'est la haine qu'il conservoit contre Absalon , lorsqu'il fit tuer son frere Amnon. C'étoit peut-être le seul acte qui lui fût pardonna-ble. David avoit une fille fort belle nommée Tamar , et qui étoit vertueuse. Le perfide Amnon , frere de Tamar , vint amoureux d'elle ; il consulte un de ses amis sur le moyen de satisfaire sa passion ; celui-ci lui conseille de faire le malade , et de demander

à son pere que Tamar le servît pendant son indisposition. Le pere consent, (peut-être étoit-il du complot) et ordonne à sa fille d'aller servir son frere Amnon. Celui-ci, après avoir engagé sa sœur de le suivre dans son cabinet, se saisit d'elle, et notwithstanding ses prieres et ses représentations il la viola et la chassa ensuite avec indignation. Absalon, instruit de la perfidie d'Amnon, forma le dessein de venger l'honneur de sa sœur par la mort de son frere. Au bout de deux ans, Absalon donna un festin à tous ses freres, et il ordonna à ses domestiques, lorsqu'Amnon seroit gai de vin, de le tuer : ce qui fut ponctuellement exécuté. Mais David, ravisseur lui-même, bien loin de punir son fils Amnon de l'acte de violence commis envers sa propre fille, disgracia Absalon et ne voulut plus le revoir.

Nous ne soutenons pas que la vengeance d'Absalon contre son frere soit louable ; mais n'étoit-ce pas à David, à cet homme juste qui étoit tous les jours en conférence avec Dieu, à punir son fils Amnon ? La sainte Ecriture nous apprend seulement que lorsque David fut instruit du viol fait à sa fille, *il en fut fort en colere.*

Il paroît que les enfans des rois et des sacrificateurs étoient les plus mal élevés dans tout Israël. On sait les forfaits des enfans du sacrificateur Héli et les abominations qu'ils commirent dans le temple même. Ceux du roi David, sans en excepter Salomon, n'en étoient pas plus sages ; et la sainte Ecriture auroit fort bien pu nous épargner le scandale de leur conduite.

Ce qui est encore remarquable dans la vie de David, c'est de voir la préférence qu'il donnoit entre toutes ses femmes, dont plusieurs étoient filles de rois et de première distinction. Celle-ci ayant appris qu'Adonija vouloit se faire proclamer roi à la place de son père, alla trouver David, et lui représenta qu'elle et son fils Salomon, s'il venoit à mourir sans avoir donné un roi à Israël, seroient exposés à la vengeance d'Adonija. David, sans avoir égard aux droits établis par la nature, fit asseoir Salomon sur le trône de Juda et d'Israël, au préjudice de son fils aîné.

Pour donner une idée du gouvernement du plus juste des rois et des mœurs de ce tems-là, rapportons encore le soin que prirent ses fideles serviteurs sur ses vieux

jours. Pour ne pas renchérir sur la matière, nous la donnons ainsi que la sainte Ecriture nous l'a conservée. « Or, le roi David de-
 » vint vieux et avancé en âge ; quoiqu'on
 » le couvrît d'habits, il ne pouvoit se réchauf-
 » fer. Ses serviteurs lui dirent donc : qu'on
 » cherche au Roi notre seigneur une jeune
 » vierge, qui se tienne devant le Roi, et
 » qui en ait soin, et qu'elle dorme dans son
 » sein, afin que le Roi notre seigneur se
 » réchauffe. On chercha donc dans toutes
 » les contrées d'Israël une fille qui fût belle ;
 » et on trouva Abisag Scunamite, qu'on
 » amena au Roi. Cette jeune fille étoit fort
 » belle, elle avoit soin du Roi et le servoit ;
 » cependant le Roi ne la connut point ». (*)
 Si de nos jours des courtisans zélés vou-
 loient se servir d'un pareil moyen pour
 réchauffer leur roi à demi-glacé par l'âge
 et par la débauche, tout le monde crieroit
 au scandale ; et cependant vous voyez
 que l'Ecriture sainte loue les serviteurs de
 David de leur soin.

On a pu voir dans la vie de David, que
 l'Eternel le ménagea dans toutes les occa-

(1) I Rois, chap. premier, v. 1, 2, 3 et 4.

sions ; et quand il ne pouvoit plus dompter sa colere sur les fautes de son protégé , il la fit tourner contre son peuple. Est-ce parce que David avoit été oint roi par son commandement , et cette sanction mettoit-elle à l'abri tous les rois d'Israël de la vengeance de l'Eternel ? Point du tout : la colere de Dieu s'enflamma quelquefois si promptement , que le châtimement suivit immédiatement le péché.

Les rois , ainsi que tout le peuple d'Israël , étoient sujets à des vicissitudes continues. Qu'on écoute Dieu , lorsqu'il parle à Jéhu. « Voici je vais exterminer Bahasça » et sa maison , que je mettrai dans l'état » où j'ai mis celle de Jéroboam , fils de » Nébat. Celui de la race de Bahasça qui » mourra dans la ville , sera mangé par » les chiens ; et celui de ceux qui lui appartien- » tiennent , qui mourra dans les champs , » sera mangé par les oiseaux des cieux ». Quelle sentence contre des rois sacrés par des prophetes ! Mais n'attribuons point ces cruautés à l'Eternel ; il étoit aussi étranger à ces attentats , qu'il l'étoit à ceux où succomberent plusieurs de nos rois. Toutes les révolutions que l'on vit en Israël , ne durent

leur naissance qu'à des capitaines ambitieux, et qui cherchèrent à profiter de la foiblesse de leurs maîtres. A peine le rébelle Zimri avoit-il tué le roi d'Asa , et exterminé sans exception , tout ce qui appartenoit à ce malheureux Roi , selon que 'Eternel l'avoit commandé par son prophete Jéhu , qu'il fut poursuivi par Homri son rival , et forcé de se brûler lui-même dans son palais. Ainsi, Zimri , pour avoir exécuté la volonté de Dieu en tuant son roi légitime , périt par sa propre main sept jours après son crime.

Il ne faut pas oublier de remarquer à qui les rois devoient la plupart des séditions. Le prophete Nathan , pour Adonija qu'il haïssoit , engagea David de proclamer roi son fils Salomon , et il ne perdit aucune occasion pour noircir de plus en plus Adonija auprès du roi son frere. Le prophete Jéhu , qui ne jouissoit pas de toute l'estime du roi d'Asa , se vengea de ce mépris , en révoltant Zimri et tous ceux qui étoient sous ses ordres : ainsi les rois se trouvoient constamment exposés , lorsqu'ils n'avoient pas pour amis les sacrificateurs et les prophetes.

D'ailleurs il n'étoit guere possible que tous ces nouveaux rois se maintinssent sur

leurs trônes chancelans, sans l'appui des sacrificateurs : ceux-ci, qui avoient tout le pouvoir sur l'esprit d'une populace fanatique, pouvoient d'un seul mot faire massacrer leurs rois et leurs favoris. Un peuple toujours prêt, à se révolter, saisissoit avec ardeur l'ordre qui sortoit de la bouche d'un prophete qu'il croyoit en conférence avec l'Eternel.

De la maniere dont les prophetes faisoient envisager les rois aux peuples, comment ne se seroient-ils pas portés aux plus grands excès, lorsque leurs guides spirituels les animoient contr'eux ?

Les Israélites, continuellement en guerre avec les nations voisines, étoient conduits, jusqu'au tems du prophete Samuel, par leurs sacrificateurs, qui étoient en même tems les chefs de l'armée. Samuel qui cherchoit à établir ses fils pour juges dans Israël, quoiqu'il sut parfaitement qu'ils étoient des scélérats, fut prié par les anciens de leur donner un roi, à l'exemple des autres nations. Le saint homme embarrassé dans cette circonstance, consulte l'Eternel qui lui dit : « Obéis à la voix du peuple dans tout ce » qu'ils te diront ; ce n'est point toi qu'ils

» ont rejeté , c'est moi qu'ils ont rejeté ,
 » afin que je ne regne point sur eux. » (*)

Quoi ! Dieu se croit rejeté , parce qu'une nation ne veut point pour chefs des hommes injustes ? Est-ce que l'Eternel avoit quelque chose de commun avec Joël et Abija ? S'il vouloit qu'ils régnaient sur Israël , pourquoi ne pas leur donner les qualités nécessaires ? Samuel , vous êtes un imposteur , Dieu ne vous a point répondu cela.

Après que Samuel vit que le peuple persistoit à demander un roi , il ne manqua pas de vouloir le détourner par des remontrances. « Votre roi , lui dit-il d'un ton prophétique , prendra vos fils et il les mettra sur ses chariots et parmi ses gens de cheval , et ils courront devant son char ; il prendra vos champs pour les donner à ses serviteurs ; il dîmera ce que vous aurez semé et ce que vous aurez vendangé ; il dîmera vos troupeaux et vous serez ses esclaves ; il prendra aussi vos filles , pour en faire des parfumeuses , des cuisinieres et des boulangeres ». Il ne falloit certainement pas être grand prophete, pour prédire

(1) I Samuel, chap. VIII, v. 7.

ce qui se pratiquoit déjà chez leurs voisins. Cependant la sainte Ecriture prête une inspiration à Samuel, qui connoissoit assez l'abus que faisoient de leur pouvoir les rois payens.

Nous ne voulons point suivre la conduite de tous les rois d'Israël ; on sait d'ailleurs que Dieu se trompoit souvent dans son choix. Saül qui fut appelé par l'Eternel à cette importante charge d'une maniere miraculeuse, a été le premier à faire voir, quoiqu'il surpassât tous les Israélites depuis les épaules en-haut, que Dieu a eu plutôt égard à sa personne, qu'à ses talens : ce qui n'a été que trop souvent vérifié depuis Saül jusqu'à nous ; il est vrai que les trônes étant devenus héréditaires, il se pourroit que Dieu ne s'en mêleroit plus. Tant mieux, car tous les rois oints par ses ordres, ont été des tyrans, qui ne respectoient aucune loi ni divine ni humaine.

Salomon, qui reçut pour partage la sagesse de l'Eternel même, commit les plus grandes cruautés au moment qu'il obtint la grace qu'il avoit demandée à son Dieu. Le cœur rempli de haine contre son frere Adonija qui lui avoit disputé la couronne,

il le fit massacrer peu de tems après qu'il lui avoit promis sa grace. On ne peut lire sans frémir la conduite de Salomon.

Adonija qui se croyoit en sûreté sur la parole du Roi, vint prier Bath-Sçébah mere de Salomon, d'insister auprès du Roi son fils, pour qu'il lui accordât Abisag Sçunamite (*) pour femme. Salomon, surpris de voir sa mere s'intéresser pour son frere, lui dit : « Pourquoi demandes-tu Abisag Sçunamite pour Adonija ? Demande plutôt pour lui le royaume, parce qu'il est mon frere aîné » ; et sous prétexte qu'Adonija conspiroit contre lui, il ordonne à un de ses satellites de le massacrer le même jour. La vengeance de Salomon n'étoit pas encore complete; il l'étendoit sur tous ceux qu'il croyoit dans les intérêts de son frere. Le brave Joab, à qui son pere devoit son salut, fut également immolé à sa haine.

(*) Dernière femme de David, mais dont il ne put connoître si on l'avoit trompé ou non, en la lui donnant pour vierge. C'étoit apparemment par cette raison qu'Adonija la demandoit pour femme, et qu'il crut pouvoir vérifier, sans scandale, si elle méritoit l'honneur de coucher dans le lit du roi son pere.

Dieu , pour se conserver le cœur de Salomon qu'il venoit de combler de sagesse , lui apparut dans différens tems , pour lui faire connoître ses volontés. Que fit cet ingrat Salomon ? Il tomba dans l'idolâtrie sur ses vieux jours ; il abandonna son Dieu , et éleva des temples aux idoles que ses femmes adoroient ; et non-seulement souffrit-il un culte que son Dieu abhorroit , mais il servit lui-même les faux dieux , et entraîna tout son peuple dans le péché. Cependant malgré ses fautes , le vieux Salomon étoit de tems en tems visité par l'Eternel , qui lui annonça que , puisqu'il n'avoit point observé son alliance avec lui , il alloit déchirer son royaume entre les mains de son fils , à qui il laisseroit une petite portion , en reconnaissance de la fidélité de David , son pere.

Salomon , pour soutenir un luxe et une dépense énorme , fut le premier roi d'Israël qui vérifia la prophétie de Samuel. Il mit des impôts considérables sur son peuple , qui ne voulut reconnoître pour roi Roboam son fils , qu'à condition qu'il l'allégeroit du joug dont son pere l'avoit chargé ; mais l'imprudent Roboam , au lieu de suivre

l'avis que lui donnoient des hommes sages , de délivrer le peuple de l'esclavage où l'avoit réduit Salomon , lui dit : « Mon père a mis sur vous un joug pesant , mais moi , je le rendrai plus pesant encore. Mon père vous a châtiés avec des verges ; mais moi , je vous châtierai avec des fouets garnis de pointes ». Roboam , avec de si belles dispositions , perdit presque entièrement le royaume d'Israël , et vérifia par-là ce que l'Eternel avoit prédit à son pere :

Il ne faut pas être étonné si Salomon accabloit son peuple de toutes sortes d'impôts ; la sainte Ecriture qui auroit dû soigneusement supprimer la plus grande partie de son histoire , nous fait un étalage de la pompe qui régnoit à sa cour ; elle est si inconséquente , qu'elle croit faire une gloire à Salomon , en apprenant à la postérité , qu'il avoit sept cent femmes princesses ; et trois cent concubines. Dieu des cieux ! sept cent femmes et trois cent concubines ! et la plupart des idolâtres ! Comment Salomon quelque , quelque appuyé qu'il fut de son Dieu , auroit-il pu résister à toutes ces femmes ? Il falloit nécessairement qu'il succombât tôt ou tard , et qu'il fût entraîné

dans l'idolâtrie dont l'Eternel ne put le garantir.

Si la bible se fût bornée à nous apprendre le grand nombre de femmes qu'avoit Salomon, passe encore ; mais y ajouter les trois cent concubines, cela est révoltant. Et puis que faisoit Salomon de tant de femmes ? Etoit-il nécessaire d'avoir sept cent femmes pour n'avoir qu'un fils, encore un fils imbécile ? Salomon, tu avois usurpé la couronne à ton frere, et tu étois, suivant moi, indigne d'occuper le trône d'Israël. Comment, avoir sept cent femmes, rien qu'un fils, et tomber dans l'idolâtrie ? cela est impardonnable.

S'il prenoit fantaisie à un de nos rois, à qui l'on ne donne qu'une femme comme au dernier artisan, de suivre en partie les saints personnages du vieux Testament, tels que les rois David, Salomon et beaucoup d'autres qu'il seroit superflus de nommer ; s'il vouloit entretenir, au lieu des gardes-de-corps, plusieurs centaines de femmes et de concubines, comment les ministres de Dieu oseroient-ils lui faire des remontrances ? comment lui prouveroient-ils que la religion s'y oppose, que Dieu défend à un roi

comme à un simple particulier , d'avoir plus qu'une femme ? Ne pourroit-il pas les confondre avec la sainte Ecriture et renverser tout d'un coup leurs allégués ? N'a-t-il pas les plus grandes preuves que Dieu ne s'est jamais déclaré à cet égard , et qu'il laisse aux hommes la liberté de faire suivant leur bon plaisir ? Vous voyez , hommes fourbes , que vous fournissez vous-mêmes les armes pour la destruction de votre religion ; et bien loin que la sainte Ecriture puisse être regardée comme la base de votre édifice , elle sert à le renverser de fond en comble. Cachez , cachez votre bible , de peur que nous n'ayons un jour un Salomon parmi nous , et que le Louvre ne devienne un serrail.

A quoi en seroient les mœurs des nations , si l'on ne consultoit que ce que nous lisons dans le vieux et le nouveau Testament ? Heureusement que la raison a fait et fera encore des progrès sur l'esprit humain ; qui ne consultera plus rien pour son bien-être que ce que le bon sens pourra approuver.

Quel déplorable tems que celui où les rois d'Israël n'écoutoient que leurs passions et fouloient aux pieds les loix de l'humana-

nité où les chefs exterminoient au nom de l'Eternel, tous ceux qui leur parurent contraires à leurs intérêts, sans aucun égard ni pour l'âge ni pour le sexe.

D'ailleurs, combien ne voit-on pas d'intrigue dans nos cours chrétiennes où il n'y a ordinairement qu'une femme qui jouisse de l'honneur de partager le lit du roi : il étoit impossible que les regnes de David et de Salomon ne fussent troublés et exposés à des orages continuels, en considérant le nombre de femmes qui probablement avoient toutes leurs vues particulières. Aussi ne soyons pas surpris, si nous lisons que Jéhu fit tuer soixante et dix fils du roi d'Achab et quarante de ses frères, sans compter les autres personnes qui lui étoient attachées. Comment le royaume d'Israël, avec un pareil désordre, ne seroit-il pas enfin tombé entre les mains de ses ennemis ?

Nous l'avons déjà dit, les premiers législateurs de toutes les nations abusoient les peuples par la supériorité de leurs génies. Les uns se faisoient passer pour des dieux eux-mêmes, tandis que les autres ne se disoient qu'inspirés par le Dieu universel : tous n'avoient pour but que leur propre avantage.

avantage. Ne conduisant que des hommes qui ressembloient à des brutes, il leur étoit facile de les subjuguier.

Nous avons fait voir l'abus que faisoient les sacrificateurs d'un pouvoir qu'ils s'étoient arrogé eux-mêmes, et qu'ils disoient tenir de l'Eternel : on ne leur auroit point disputé cette autorité, si leur conduite n'eût enfin ouvert les yeux à ceux qui les avoient écouté sans réflexion. A force de réformer des loix qu'ils disoient être celles de Dieu, on vit que ce n'étoient que leurs propres rêveries.

Il est clairement prouvé que ces grossiers personnages donnoient des qualités à leur Dieu, selon que le cas ou leur caprice l'exigeoit. Falloit-il un Dieu bon, un Dieu plein de miséricorde, ils s'engageoient à le ramener à la raison, à lui faire entendre que l'homme n'étoit pas un être parfait, et qu'il falloit que l'Eternel lui pardonnât lorsqu'il demandoit grace devant lui. Leurs intérêts ou leur haine exigeoient-ils un Dieu fort, un Dieu terrible, un Dieu jaloux, un Dieu vengeur, un Dieu exterminateur, aussitôt les crimes les plus horribles étoient ordonnés au nom de l'Eternel, et chacun se por-

toit à l'excès , selon le zèle qu'il avoit pour servir ce Dieu barbare ; la voix de l'humanité fut étouffée , les cris de l'innocence ne firent plus d'impression sur ces cœurs endurcis , et semblables à des bêtes féroces , ils dévoreroient tout ce qui tomboit en leur pouvoir.

Ce sont-là les idées qu'on nous donne du Dieu que nous adorons ; voilà les hommes qui nous ont fait connoître ses volontés. Il n'est pas douteux , que si l'on ne s'étoit occupé que de nos jours à nous donner des notions d'un Dieu juste et bon , on l'auroit créé meilleur que ne l'ont fait les Hébreux : on ne lui auroit point attribué un caractère dont le plus méchant des hommes rougiroit. Dans le tems de Moïse , il falloit , pour s'accorder avec les mœurs des peuples , que Dieu fût aussi barbare que les hommes étoient insensés ; ce n'est qu'à mesure que les mœurs s'adoucissoient , que Dieu commençoit à devenir meilleur.

C'est-là l'origine du Dieu que nous connoissons ; c'est ainsi qu'il a institué ses ministres , qui , lorsqu'ils furent privés du pouvoir civil , tâcherent de nous enchaîner du côté de l'esprit : ne pouvant plus nous

Conduire sur le champ de bataille, ils se chargerent de nous enseigner la route que nous devions tenir pour le salut de nos ames. Mais trouvons-nous nos guides spirituels plus humains que les sacrificateurs des Israélites ? Nous donnent-ils une opinion plus favorable de notre Dieu ? Non ; les châtimens qu'il fit essuyer alors aux Israélites dans ce monde, il nous les réserve en partie pour l'autre. Pour la plus petite faute, il nous damne éternellement. N'est-on pas forcé d'avouer que nos prêtres surpassent les prophètes en méchanceté, et que nous sommes plus à plaindre que ne l'étoient les enfans d'Israël ? N'étoit-il pas préférable de supporter une peine dont on pouvoit être délivré par la mort, que de brûler toute l'éternité dans les flammes ?

Nous croyons avoir suffisamment démontré de quelle maniere les sacrificateurs et les ministres de Dieu en général, ont abusé le genre humain. Le pouvoir qu'ils prétendoient tenir du Très-Haut, n'étoit que celui qu'ils exerçerent de leur propre chef sur des nations sauvages, et qui a été malheureusement étendu jusqu'à nous. Par-tout les ministres d'un Dieu invisible dominant les

esprits. Le payen, le mahométan, le juif, le chrétien, tous suivent aveuglément les loix que les serviteurs de Dieu leur font envisager comme divines. Quoique Dieu soit représenté de mille manières différentes, et défiguré de toutes façons chez chaque nation, tous croient avoir deviné juste, et regardent les autres comme des hommes rejetés par le Dieu qu'ils adorent. N'est ce pas une chose inconcevable, que tant d'hommes éclairés, par-tout et en tout tems, aient pu croire les fables absurdes qu'on débitoit sur la nature de la Divinité?

Après avoir prouvé la manière dont a été établi le pouvoir ecclésiastique, disons un mot sur les progrès que firent les premiers rois du peuple d'Israël, et sur les moyens qu'ils employèrent pour étendre leur autorité.

Lorsque le prophète Samuel fut contraint par le peuple de lui donner un roi, il s'agissoit de partager l'autorité que les sacrificateurs avoient exercée seuls jusqu'alors. Samuel, tout prophète qu'il étoit, ne prévoyoit pas qu'insensiblement le sacerdoce perdrait son pouvoir : le vieux prophète agissoit cependant avec ruse, dans le choix

qu'il fit d'un roi. Pour ne pas être privé dans ses vieux jours , de l'influence qu'il avoit dans les affaires , il choisit pour roi d'Israël , Saül , un jeune homme inexpérimenté , qui n'avoit fait que garder les troupeaux de son pere Kis. Mais bientôt ce nouveau roi chercha à affermir son autorité , et à se soustraire , autant qu'il lui étoit possible , de l'obéissance due à son vieux mentor. Saül , pour s'attacher le peuple , offrit , en l'absence du prophète , un holocauste à l'Eternel ; Samuel fut si indigné de cette hardiesse , qu'il réprimenda publiquement le Roi , et lui déclara que son regne ne seroit point stable , et qu'il passeroit à un autre que l'Eternel s'étoit réservé.

Samuel , du vivant de Saül , cherchoit un roi qui lui fût plus agréable : il oint David , qui étoit encore plus jeune que Saül. David étoit aux champs et gardoit les brebis , lorsqu'on lui annonça qu'il alloit régner sur Israël.

Mais tous ces rois , à peine avoient-ils changé la houlette contre le sceptre , que l'orgueil s'emparoit de leur ame. Ne cherchant qu'à satisfaire leurs passions , ils régnoient en vrais despotes. Se faisant des

satellites par des présents , ils se virent bientôt en état de faire regarder leurs volontés pour des loix. D'ailleurs , ces personnages , élevés parmi les bestiaux jusqu'au moment qu'ils montoient sur le trône , ne devoient-ils pas être fort propres à juger et à gouverner un peuple nombreux ? Il ne faut donc pas être surpris s'ils conduisoient sur leurs vieux jours les Israélites , comme ils avoient conduits leurs troupeaux dans leur jeunesse.

Ces rois-bergers , élevés dans d'humbles chaumières , environnés de troupeaux , de bœufs , de vaches , d'ânesses et de moutons , se firent bientôt construire des palais superbes , et remplacèrent leur première société par un nombre considérable de femmes de tout âge et de toute qualité. C'est depuis des repaires de vice , qu'ils gouvernerent les peuples confiés à leur soin ; c'est dans ces asyles de crimes et de désordres , que l'Eternel devoit les instruire sur ce qu'ils avoient à faire pour lui être agréable.

Il est vrai que la majesté royale , comme nous l'avons déjà dit , étoit toujours en danger. Les sacrificateurs , qui ne regardoient les rois que comme des rivaux dangereux , leur susciterent continuellement des enne-

mis prêts à les massacrer. Aussi long-tems que les rois étoient privés d'avoir audience de l'Eternel lui-même, les prophètes et les sacrificateurs vinrent à tout moment leur annoncer la mort, la destruction de leur famille, la perte de leur royaume, &c. ; et par les soins qu'ils s'étoient déjà donnés avant de communiquer le mécontentement de l'Eternel, leur prophétie manqua rarement de n'être pas accomplie.

Mais ces monarques de fortune, s'apercevant de l'imposture de ces saints personnages, eurent à leur tour recours à la fourberie et au mensonge. L'Eternel s'étoit révélé à eux par un ange ; l'Eternel leur avoit apparu en songe ; l'Eternel étoit constamment à leurs trousses, sinon quand ils enlevoient les femmes des autres, quand ils ordonnoient le meurtre, quand ils tomboient dans l'idolâtrie : c'étoit dans le moment qu'ils en avoient le plus grand besoin, que l'Eternel avoit décampé.

Sans doute, les rois d'Israël n'ayant point reçu d'éducation, il falloit nécessairement que l'Eternel leur servît d'instituteur : ce n'étoit pas une chose si aisée, que de convertir tout-à-coup un paysan en roi. Cepen-

dant, toutes les vertus n'étoient point attachées à cette dignité ; Saül qui étoit fort grand et un vaillant berger ; devint un roi si timide, qu'il trembloit avec toute son armée devant Goliath ; et sans David, jeune homme de très-petite taille, qui savoit mieux manier les cailloux que les armes, tout le camp des Israélites se seroit enfui devant un seul homme. Ce courageux David, qui avoit osé se mesurer avec le monstrueux Goliath en venant de garder ses brebis, perdit sa valeur à son tour lorsqu'il fut roi, et ses propres enfans l'effrayoient jusqu'à lui faire abandonner Jérusalem.

En lisant les pseumes de David et le cantique de Salomon, on comprend facilement ce qui les agitoit le plus. Le premier demande à Dieu qu'il fasse la guerre à sa place, qu'il s'arme d'un bouclier et d'une hallebarde pour faire périr ses ennemis, qu'il leur dresse des pièges, qu'il les extermine d'une façon ou d'une autre ; tandis que son fils Salomon chante ses amours d'une manière si indécente, que l'on est surpris de trouver son cantique dans la sainte Ecriture. Entr'autres épanchemens de cœur, il dit à sa bien-aimée : « Ton nombril est comme

une tasse ronde , toute comble de breuvage ; ton ventre est comme un monceau de froment entouré de muguet. Tes mamelles sont comme deux fans jumeaux d'une chevrette. Que tu es belle et pleine de graces , mon amour et mes délices. Ta taille est semblable à un palmier , et tes mamelles à des grappes de raisin. J'ai dit : *Je monterai sur le palmier , je prendrai ses branches : tes mamelles seront maintenant pour moi comme des grappes de vignes* ». (*) Ceux qui voient dans ces termes figurés et allégoriques , l'amour qu'il y a entre Jésus-Christ et son église , ont l'esprit fort pénétrant et une imagination digne d'eux : pour moi , je ne découvre qu'une galanterie grossiere et indécente.

L'AUTEUR n'a point cherché à détruire les passages de l'Écriture sainte par des recherches et par des faits historiques ; il s'est borné d'accompagner ses citations de réflexions critiques et sensées ; il n'a pas craint de déplaire aux serviteurs d'un Dieu plein de miséricorde qui joue le rôle le plus ridicule de tous les personnages du vieux et du nouveau Testament.

(*) Cantique des cantiques , chap. VII , v. 2 , 3 , 6 , 7 , 8.

Fin du Tome second.

